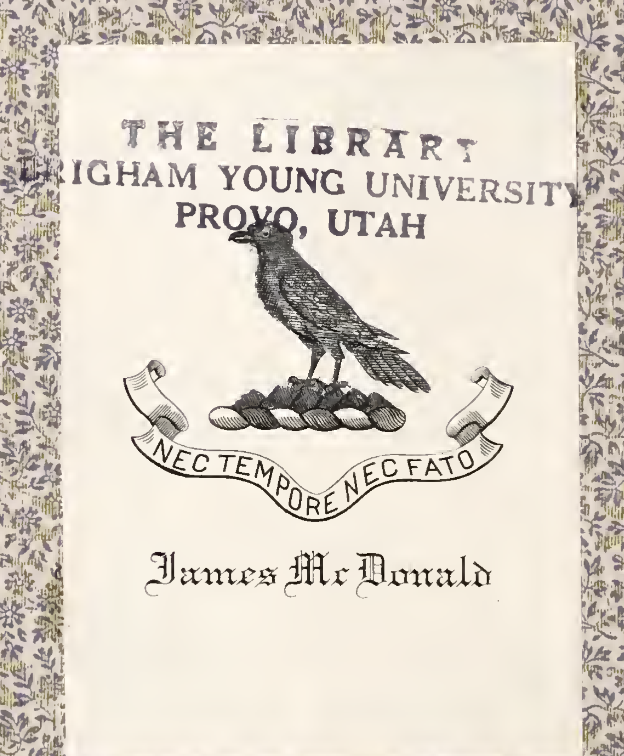
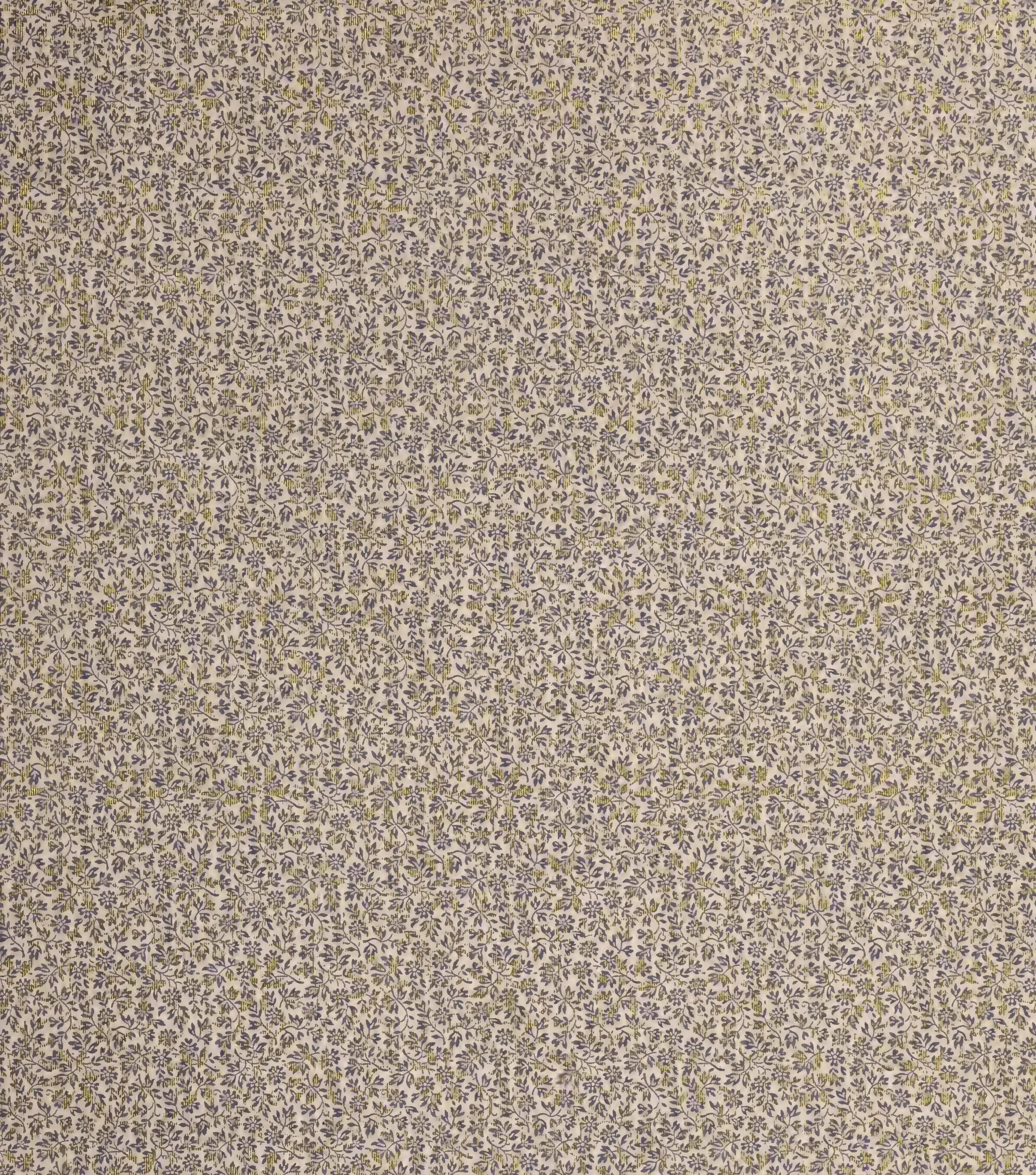



THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH
NEC TEMPORE NEC FATO
James McDonald



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE

JUILLET 1887



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCC^{rs}

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1887

ILLUSTRATIONS

DE MM. GEORGES RÉCIPON — E. ABOT — ÉDOUARD DE BEAUMONT

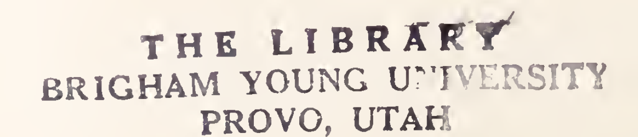
ALBERT LYNCH — KAEMMERER

V. LOISEAU — CORTAZZO — G. BOURGAIN — MAX CLAUDE — A.-F. GORGUET

SAINT-ELME GAUTIER

REPRODUCTIONS D'ŒUVRES DE DEBUCOURT ET DE HUBERT ROBERT

CLICHÉ PHOTOGRAPHIQUE DE M. VAN DER WEYDE.



LES

LETTRES ET LES ARTS



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

DEUXIÈME ANNÉE — TOME TROISIÈME



PARIS

MAISON GOUPIL ET Cie,

BOUSSOD, VALADON ET Cie, SUCCrs

NEW-YORK

CHARLES SCRIBNER'S SONS

743-745, BROADWAY

1887

LES

LETTRES ET LES ARTS



ÆGRI SOMNIA

MÉMOIRES INÉDITS

LES VOYAGES EN DILIGENCES ET LES VOYAGES EN CHEMIN DE FER

1830-1870

Il y a quelques jours, je prenais place dans un train qui partait pour la Belgique. J'y trouve installés, aux deux meilleurs coins d'un compartiment, se faisant face l'un à l'autre, deux jeunes gens qui ne paraissent pas se connaître. Leur équipage de voyage est le même : jaquette, pantalon, gilet, le tout de la même étoffe, puis la sacoche en bandoulière. Un colporteur leur présente à la portière sa boîte de journaux. S'ils en prenaient deux d'opinion différente, ils pourraient en faire courtoisement l'échange et peut-être y prendre quelque goût d'impartialité. Pour n'en pas être tentés, ils en achètent deux de la même couleur, et derrière la feuille déployée chacun lit en se cachant de l'autre. La lecture finie, chacun tire de sa poche son porte-cigares et sa boîte d'allumettes. Un nuage de fumée les dérobe de nouveau à la vue l'un de l'autre; les cigares fumés, ils s'endorment, pour ne se réveiller qu'au buffet.

Quels bons repas que ceux du buffet, qu'on expédie ni assis ni debout, entre le sifflet de l'arrivée et le coup de cloche du départ! Mais, pour les gens qui n'aiment pas à causer en wagon, un dîner ainsi avalé a cela de bon qu'il porte au sommeil. C'est ce qui arrive à nos deux voyageurs. Après un nouveau cigare, ils recommencent un second somme. Bercés entre l'espace qui s'avance et l'espace qui fuit, tour à tour entr'ouvrant et refermant les yeux, le train les dépose dans la gare de Bruxelles. Ils descendent et se séparent sans se saluer. Je n'ai su quelle langue parlait l'un d'eux que par cette question qu'il m'a faite : « Le tabac vous incommode-t-il? »

Cette rencontre me rappela qu'il y a quarante ans, sur la route royale de Paris à Bruxelles, voyageaient dans le coupé d'une diligence *Lafitte et Caillard*, deux jeunes gens qui ne s'étaient jamais vus. Au premier relais, ils parlaient déjà des choses du jour; au second, ils en étaient aux confidences. Ah! les aimables confidences qu'échangeaient deux jeunes gens dont le suffrage universel n'avait pas encore fait des politiques! Les études mêmes et les cours de la Sorbonne y avaient leur part. Il n'y a de comparable aux premières joies du cœur que les premiers plaisirs de l'esprit. Ainsi, causant de leurs amours et de leurs études, ils arrivaient à la ville où l'on dînait, et où les attendait une abondante table d'hôte.

En ce temps-là, on s'attablait à loisir et à l'aise. On dînait tout de bon; Brillat-Savarin aurait dit : on mangeait. Contre l'inconvénient de manger trop vite, les voyageurs avaient un otage : c'était le conducteur, toujours indulgent pour qui n'aimait pas à manger en tumulte. La diligence s'arrêtait d'ordinaire au cœur des villes, sur la grand'place, à proximité de quelque édifice historique. Les plus jeunes, que touchait la curiosité d'alors pour les monuments d'archéologie, se passaient de dessert pour courir, soit à la cathédrale, soit à la maison de ville, soit à quelque portail du moyen âge, encastré dans une construction moderne. Si c'était jour de foire ou de marché, on regardait, en passant sur la place, les femmes de la campagne dans le costume du pays. On prenait quelque idée des denrées, des coutumes et des mœurs locales. On apprenait sa France par échantillons.

Aujourd'hui, dans tout le parcours d'un chemin de fer, on ne voit guère

que les uniformes des employés et les blouses des hommes d'équipe. On ne connaît des villes que les maisons d'ouvriers, les auberges et les cabarets récemment bâtis dans le voisinage des gares. Quant aux cathédrales, on n'en aperçoit que le haut des tours qui fuient à l'horizon.



Au temps des diligences, les voyageurs mettaient pied à terre aux montées, pour se dégourdir les jambes et soulager les chevaux. C'était encore une occasion de se rapprocher. Le coupé causait avec la rotonde. Entre Français cheminant côte à côte, la glace est bientôt rompue. Aux premiers mots, on se conte ses affaires, on parle des autres, et l'on ne se tait pas sur soi-même. A la seconde montée, tous les voyageurs se connaissaient. Comme le coche, au temps de madame de Sévigné, la diligence, il y a quarante ans, contribuait à entretenir cet esprit de sociabilité, notre trait national, par lequel la France était un pays libre même sous Louis XIV. Au terme d'un long voyage, après deux ou trois nuits passées dans ces boîtes, et quatre ou cinq repas pris en commun, des gens qui s'étaient rencontrés pour la première fois dans la cour des messageries, se quittaient à l'arrivée, échangeant des poignées de mains et de gais « au revoir », comme de vieux amis.

C'est ainsi que se quittaient à l'hôtel *Van Gend,* à Bruxelles, nos deux voyageurs, après s'être sincèrement promis de se revoir. Ils se sont revus,

en effet, et de cette liaison de hasard est née une amitié qui, dans la brièveté de la vie humaine, peut passer pour une des plus vieilles, puisqu'elle remonte à près d'un demi-siècle.

De ce rapprochement entre deux époques et deux modes de voyager, Dieu me garde de rien inférer, ni contre le tabac, quoique l'usage en soit plus loin d'une qualité que d'un défaut, ni contre les journaux dont chacun sait combien la lecture est profitable, ni contre ce qui est l'honneur de l'esprit d'invention de notre siècle, les chemins de fer, par lesquels commencent de vastes amitiés entre les nations (1). Je ne veux conclure que ceci : c'est que les choses mêmes qu'on a bien fait de changer, ont eu du bon, qu'il est sage de s'en souvenir pour changer sans bouleverser, et qu'il sied même au progrès de respecter ce qu'il remplace.

ROYER-COLLARD ET ALFRED DE VIGNY

Ce n'est pas par une admiration exclusive pour le passé que les vieillards lettrés et liseurs négligent ou suspectent les livres nouveaux. Accoutumés, durant toute leur vie active, à lire pour acquérir et pour retenir, quand leur mémoire, comme un vase fêlé, laisse échapper ce qu'ils y versent, comment seraient-ils curieux d'apprendre ce qu'ils sont certains d'oublier ?

Voilà pourquoi ils relisent et paraissent tant s'y plaire. Ils découvrent, dans les chefs-d'œuvre relus, un genre de nouveauté qui se dérobe aux lecteurs trop jeunes, la nouveauté des choses immortelles. Ce qu'ils avaient goûté jadis, ils le savourent en cette dernière saison à la façon des bœufs qui, revenus du pâturage, ruminent lentement, avec quelque air de sensualité, comme s'ils prenaient plus de goût à l'herbe remâchée qu'à l'herbe fraîche.

Ne serait-ce pas là le vrai sens, tout au moins le sous-entendu, de cette réponse célèbre de Royer-Collard à certains candidats qui lui demandaient sa voix pour l'Académie française : « Je ne lis plus, je relis » ; ou, comme variante : « A mon âge, on ne lit plus, on relit ». Alfred de Vigny, qui eut à entendre à son tour ce propos, s'en tint pour très offensé. Dans un récit de sa visite à l'illustre philosophe, il s'en plaint avec amertume. Que, sur ce

(1) J'écrivais cela avant la guerre avec l'Allemagne.



Désiré Nisard

de l'Académie Française

qu'on racontait du faible du poète pour ses ouvrages, Royer-Collard ait mis quelque malice à lui insinuer qu'il en pratiquait volontiers d'autres, je n'en répondrais pas. Mais de Vigny n'a-t-il pas pris la chose trop au tragique?

Moi aussi, j'eus à faire à Royer-Collard la redoutable visite. Il est vrai que je n'étais venu ni pour lui demander sa voix, ni pour le troubler dans des arrangements pris. Je ne voulais que le pressentir sur mes ambitions encore éloignées. Un ami m'y avait encouragé et m'avait facilité les avenues. C'était son neveu Hippolyte Royer-Collard, vraiment de sa famille, quoiqu'il n'y parût guère à son humeur et à sa manière de vivre. Je savais que son oncle avait écouté avec faveur quelques paroles de lui sur ma candidature éventuelle. Au lieu donc du mot décourageant, ce que j'entendis, ce fut, une demi-heure durant, un monologue admirable. Royer-Collard me raconta sa vie, depuis le jour où le quartier de l'Ile Saint-Louis l'avait nommé son représentant à la commune de Paris, jusqu'à sa retraite de la vie parlementaire en 1842. J'avais eu cette chance, qu'au lieu de me parler de moi il me parla de lui, et qu'il crut me témoigner plus d'estime par des confidences sur sa vie, que par des paroles de civilité bienveillante sur mes livres. J'admirais comme tout le monde le personnage, quoique à ma manière, en retranchant de son mérite ce que la prévention politique y avait ajouté de convenu, soit en bien, soit en mal. Mais si l'honneur de ses confidences ne m'a pas tourné la tête, je doute que personne l'ait vu sous un plus beau jour que moi, alors que, avec l'accent d'un homme de bien faisant sa confession, il retraçait cette histoire fière et familière de sa vie.

Il tenait à me faire toucher du doigt tous les traits qui en marquaient l'unité, sa première conception des devoirs de l'homme public, tout ce qu'il avait fait, écrit et dit, quelquefois souffert, pour soutenir jusqu'au bout cette unité. Ce que j'entendais n'était, à vrai dire, qu'une apologie. A l'en croire, il n'avait pas fait une seule faute. Ni la prévoyance avant l'événement, ni le jugement après, ni la bonne conduite à tenir en conséquence, rien n'y avait manqué. Cependant ses paroles ne sentaient pas l'orgueil. C'est ainsi, pensais-je, qu'il se parle à lui-même, quand, seul sur son oreiller, il fait son examen de conscience devant Dieu, auquel il croit en philosophe et en

chrétien. Dans ces fines analyses de ses pensées et de ses actions, il y avait tant de candeur virile, une satisfaction si naïve à mettre ainsi sa vie sous ses propres yeux et sous les miens, sans y rien trouver qui l'embarrassât, que je n'ai pas douté un moment, ni alors, ni depuis, qu'il ne dît la vérité. Si je n'en oubliai pas tout à fait le motif premier de ma visite, du moins je n'eus pas un moment l'idée de lui en parler.



Je pris congé sans lui en avoir dit un mot, mais non sans faire la réflexion encourageante pour mes lointaines espérances que, le jour où l'on me trouverait mûr pour l'Académie française, Royer-Collard se souviendrait sans doute du candidat auquel il avait raconté sa vie; et que, m'ayant donné le plus, il ne me refuserait pas le moins. Je n'eus pas, à mon grand regret, à lui en être reconnaissant. Quand je me présentai à l'Académie française, Royer-Collard était mort.

De même qu'on juge les gens selon qu'on croit avoir à s'en louer ou à

s'en plaindre, de même on les voit au physique comme on les juge. Je ne m'étonne donc pas que, dans ses souvenirs de candidat éconduit, de Vigny ait vu Royer-Collard sous les traits d'un... « pauvre vieillard rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du *Légataire universel* ». Le vieillard que, par l'illusion contraire de candidat qui se croit agréé, j'ai vu ou cru voir, avait un tout autre aspect. Au lieu de la caricature griffonnée par Alfred de Vigny d'une main que le dépit rendait nerveuse, j'étais en présence d'un vieillard grave et imposant, si peu accablé de ses quatre-vingts ans, que, tout le temps de ma visite, je dus le suivre allant et venant, d'un pas ferme, d'un bout à l'autre de la pièce, sans apparence d'incommodité ni de fatigue. Au lieu de la robe de chambre de théâtre dont l'affuble le récit du poète, il portait une simple redingote, en homme qui n'avait que faire de la mollesse d'une robe de chambre.

Enfin il n'est pas jusqu'au détail puéril de la couleur de sa perruque, où nos souvenirs ne diffèrent. De Vigny l'a vue noire ; moi, je crois l'avoir vue brune, comme la portent les gens qui ne tiennent pas plus à montrer qu'à dissimuler leur calvitie. Bourgeois dans toute sa toilette, Royer-Collard l'était aussi de visage ; mais si ces deux mots ne jurent pas ensemble, c'était un bourgeois de race, avec ce grand air, qu'à défaut de beaux traits, la supériorité de l'esprit imprime aux hommes d'élite dont la noblesse commence à eux-mêmes.

LE VAUDEVILLISTE NUMISMATE

En 1842, M. de Salvandy étant ministre de l'Instruction publique, et moi son collaborateur très affectionné, à la tête de la division des sciences et des lettres, la place de conservateur adjoint du Cabinet des Médailles à la Bibliothèque royale vint à vaquer. Le fonctionnaire le plus rapproché de l'emploi par son grade était un célèbre vaudevilliste, Dumersan.

Comment le vaudevilliste était-il en même temps assez numismate pour prétendre à la place vacante ? Il l'était par l'esprit, qui est une vocation générale à toutes les fonctions où l'esprit est en jeu. Il l'était sans doute aussi par une aptitude particulière et précoce aux choses de l'archéologie,

puisque le savant archéologue Millin l'avait fait attacher au Cabinet des Médailles. C'est là que, tout en étudiant les médailles de façon à devenir un numismate d'Académie, Dumersan mettait la main, comme auteur ou coauteur, à quelque deux cents vaudevilles, *Les Saltimbanques* entre autres.



Par lui, pendant un tiers de siècle, les petits théâtres avaient fait rire chaque soir, du rire de la raison en gaîté, les descendants de ce « Français né malin » qui, au dire de Boileau, « forma le vaudeville d'un trait de la satire ». C'était sans doute le trait gai.

Dans le même temps la science numismatique était redevable à Dumersan d'un certain nombre d'écrits sur la matière qui ont gardé leur prix. Si bien qu'on eût pu se demander si c'était pour se délasser de ses travaux de théâtre que Dumersan composait des mémoires de numismatique, ou si c'était pour se dérider du commerce sévère des médailles antiques qu'il faisait de si amusants vaudevilles.

Quoi qu'il en soit, devenu par les titres les plus solides le candidat le plus sérieux pour la place de conservateur adjoint, Dumersan crut avoir besoin de moi pour l'y faire arriver. C'est à cette flatteuse opinion de mon crédit que je dus de faire sa connaissance.

J'avais alors, dans mes attributions, au ministère de l'Instruction publique, les services administratifs de la Bibliothèque royale et en particulier la présentation aux emplois vacants. Dumersan avait supposé avec raison que je serais

consulté sur le choix à faire. L'auteur des *Saltimbanques* me fit l'honneur de me demander une audience.

Je le vois encore entrant dans mon cabinet, de l'air embarrassé d'un solliciteur qui craint d'avoir affaire à un chef de service prévenu. Peut-être avait-il ouï parler de la réputation de critique rébarbatif qu'on me faisait dans un certain public. Avait-il lu quelque chose de mes livres? En candidat bien appris, il ne manqua pas de me dire qu'il les avait lus tous. Je n'en crus rien, par la très bonne raison que, s'il en avait lu un seul, il y eût pris la confiance qu'un homme d'esprit tel que lui avait, non pas à me solliciter, mais à compter sur moi.

Je m'amusai à l'inquiéter pour donner plus de prix aux bonnes paroles par lesquelles je devais finir :

« N'êtes-vous pas, lui dis-je, l'auteur des *Saltimbanques?*

— Je le confesse, dit-il humblement, et j'ai grand'peur qu'à vos yeux ce ne soit pas une bonne note pour un aspirant à un avancement scientifique.

— Vous me faites tort, lui dis-je; je pense d'un bon vaudeville ce que pensait Boileau du « sonnet sans défaut » qui « vaut seul un long poème »; il vaut même tous les longs poèmes du monde. C'est le cas de vos *Saltimbanques* et vous voyez en moi un de leurs admirateurs. »

Il crut que je voulais railler et il refusa l'éloge comme cachant une épigramme.

« Quand il serait vrai, dit-il, qu'occupé comme vous l'êtes, de haute littérature, vous n'eussiez pas de goût pour le vaudeville, ce serait la faute du genre et le tort de ma pièce.

— Ce serait plutôt, repris-je, le tort de mes occupations de me cacher les agréments du genre et les qualités de vos pièces. Je vais bien vous étonner, ajoutai-je; j'ai fait plus d'une fois les honneurs de vos *Saltimbanques* dans mes conférences à l'École normale supérieure. Il est vrai que, pour parler d'un sujet si en dehors des programmes, je choisissais le moment où, après la leçon régulière faite sur une chaise de paille en guise de chaire, mes jeunes auditeurs se réunissaient autour du poêle pour entendre, soit des éclaircissements sur les points de la leçon restés obscurs, soit quelque digression

sur certaines choses du dehors que je ne voulais pas paraître ignorer, par une pruderie dont mon auditoire n'eût pas été dupe. C'est ainsi que vos *Saltimbanques* ont eu leur tour, et qu'il m'est arrivé de dire à leur sujet que, où il y a de la finesse d'observation, de vrais portraits sous d'amusantes caricatures, une satire enjouée des travers des hommes, du franc rire et une langue naturelle, il y a une œuvre littéraire, et que, en faisant, dans les entr'actes de son enseignement, une petite place à un vaudeville qui réunit toutes ces qualités, un professeur ne déroge point. — Et il faut bien croire, ajoutai-je, que le post-scriptum de la leçon n'en était pas la plus mauvaise partie, puisque tels des élèves de ma conférence, dont les talents ont jeté du lustre sur l'école, chatouillent quelquefois mes vieilles oreilles de souvenirs obligeants de ces causeries autour du poêle. »

Je parvins si bien à persuader Dumersan que, après avoir sincèrement douté qu'on eût pu jamais louer ses *Saltimbanques* en pleine École normale, il finit par n'en être pas surpris. Nous nous quittâmes très contents l'un de l'autre et quelques jours après, un arrêté de M. de Salvandy nommait Dumersan conservateur adjoint du Cabinet des Médailles.

DÉSIRÉ NISARD.





L'ARCHIPEL

— Comment ! On nous a encore volé une vache ?

— Oui, mon commandant, et deux chèvres.

— Et deux chèvres ! Cela ne peut pas durer. Vous allez rassembler tout votre monde : je passerai la revue tantôt. Et que tout soit prêt pour partir demain, au petit jour.

— Oui, mon commandant. Seulement l'effectif n'est pas au complet : l'homme qui est parti en congé de convalescence par le dernier bâtiment n'a pas été remplacé, et il y en a deux qui sont portés malades. Trois manquants sur vingt-cinq : restent vingt-deux.

— Et encore je ne peux pas emmener les vingt-deux hommes ; il faut au moins que j'en laisse cinq, dont un caporal, pour garder le siège de la Résidence. Eh bien, il y en aura dix-sept ; avec vous, sergent, dix-huit. Et moi dix-neuf. C'est tout ce qu'il faut. Allez.

Il y avait déjà plusieurs mois que Gardenac occupait le poste de

gouverneur de l'archipel des Niazous. Bien qu'il ne fût encore que lieutenant de vaisseau et n'eût pas tout à fait trente ans, il avait été jugé digne d'exercer les hautes fonctions de gouverneur parce qu'il était du Midi. D'ailleurs le pays qu'il avait à gouverner était situé très loin et les indigènes, encore peu civilisés, ne pouvaient prétendre à un aussi bon gouvernement que les grands peuples.

Les petites îles de l'archipel étaient à peu près désertes ou du moins les espèces qu'on y rencontrait n'appartenaient pas à l'humanité. L'intérieur de la grande île était habité par des tribus d'origine malaise, avec qui l'on n'avait que fort peu de rapports. On n'occupait réellement qu'une petite partie du littoral, à proximité du port ; ce qui avait de l'importance, c'était le dépôt de charbon, toujours utile pour les navires qui passent, et susceptible de jouer un rôle décisif dans l'éventualité d'une guerre maritime.

Le chef-lieu de la Résidence, Niazouville, n'offrait lui-même que peu d'agréments. Les Européens y étaient en petit nombre : quelques marchands qui s'efforçaient de faire du commerce avec l'intérieur de l'île et avec les navires de passage, de petits fonctionnaires retraités qui avaient eu l'ingénieuse idée de s'expatrier au loin pour vivre largement avec une pension modique, des familles qui séjournaient entre deux départs de navires, un missionnaire anglais et sa fille, formaient le principal élément de la colonie.

La population indigène très douce, indolente et passive, ne créait aucune difficulté, parce qu'elle n'avait besoin de rien. Des récoltes presque spontanées suffisaient à assurer sa subsistance ; elle habitait, pour la forme, des huttes que la douceur du climat rendait inutiles et qu'on avait sans doute construites une année où il y avait eu un coup de vent. Un lambeau d'étoffe, quelquefois oublié, constituait tout le costume de ces aimables gens qui passaient leur vie à ne rien faire et à s'aimer, d'un sexe à l'autre, sans attacher à ce penchant, général dans la nature, l'inexplicable importance que lui attribuent les nations corrompues.

Quant au gouverneur, il avait la jouissance d'une grande construction en planches, flanquée d'un baraquement pour les vingt-cinq hommes qui composaient toute la garnison, et protégée contre toute entreprise par des travaux en

terre qui auraient permis, à l'occasion, d'y soutenir un siège en attendant du secours. Ce fut dans l'intérieur de ce camp retranché que Gardenac passa la revue des forces dont il pouvait disposer pour une expédition contre les Niazous.

Ce n'était pas sans hésitations qu'il s'était résolu à effectuer un mouvement offensif. Les instructions dont il était nanti lui prescrivaient d'agir en toute circonstance avec autant de prudence que de fermeté. Sous la précision des termes, cette formule laissait place à quelque doute : en montrant trop de fermeté on pouvait manquer de prudence et, en se tenant rigoureusement dans les limites de la prudence, on risquait de ne pas déployer la fermeté nécessaire. Par contre, Gardenac était assuré, quoi qu'il fît, de remplir au moins la moitié de ses instructions.

A plusieurs reprises la tribu des Niazous s'était livrée sur le territoire avoisinant la Résidence à des incursions restées impunies. Elle avait enlevé du bétail, molesté des indigènes amis et n'avait pas craint de se montrer en armes aux abords de la ville. Il fallait châtier cette insolence et montrer, par un acte d'énergie, qu'on avait les moyens de se faire respecter. Gardenac n'était d'ailleurs pas fâché d'essayer sa tenue de campagne et de sortir un peu de chez lui. Le lendemain, à la première heure, la colonne défilait dans l'unique rue du village, sous les regards curieux et sympathiques de toute la population assemblée pour assister à cette démonstration militaire, jusqu'alors sans exemple dans les annales de la localité.

On partit dans la direction du pays des Niazous ; mais les pillards avaient été prévenus du mouvement qui se préparait contre eux et ils avaient prudemment battu en retraite. Après avoir marché tout un jour sans rencontrer personne, à travers une région très accidentée où l'on avait grand'peine à frayer un passage aux bêtes de somme, le commandant s'avisa que les Niazous n'étaient pas assez simples pour avoir regagné le territoire où il allait les chercher et, décrivant un arc de cercle autour de la Résidence, il se disposa à rentrer dans ses cantonnements par l'autre extrémité de la ville. Vers le milieu de cet habile mouvement, il rencontra en effet une tribu de Niazous qui campait tranquillement dans une vallée délicieuse en attendant que Gardenac eût terminé son expédition.

Les deux hommes qui marchaient en éclaireurs rabattirent sans bruit sur le gros de la troupe en signalant la présence de l'ennemi, et le commandant prit aussitôt ses dispositions pour s'assurer le contact le plus favorable. Il fila vers la droite avec six hommes, pendant que le sergent appuyait à gauche avec six autres. Le caporal et les quatre hommes restés au centre attendirent pendant une demi-heure pour laisser aux deux ailes le temps de se développer sous bois par les hauteurs, puis ouvrirent le feu par une décharge générale qui tua un sauvage.

Les Niazous, surpris à l'improviste, bondirent sur leurs armes et se jetèrent avec furie sur la position, qui leur était révélée par la fumée des coups de feu. Au même moment, le sergent ouvrit sa fusillade à gauche, les Niazous s'arrêtèrent court, ne sachant plus de quel côté riposter. Puis, comme ils allaient reprendre leur course, Gardenac fit tirer à son tour, et l'ennemi, se voyant cerné de trois côtés, s'enfuit par le quatrième en jetant ses armes.

On ramassa sur le terrain quatre blessés qu'on chargea sur les bêtes avec le butin composé d'armes, de provisions et de menus ustensiles propres à faire partie d'une collection anthropologique. Puis on reprit gaîment le chemin de la Résidence. Un seul homme avait été atteint par une balle des Niazous, mais un autre avait reçu un coup de couteau d'un blessé en le relevant et un troisième s'était fait une entaille à la jambe en tombant dans un ravin. Le cheval de Gardenac avait reçu une flèche dans le poitrail ; il fallut l'abattre. En somme Gardenac avait trois soldats plus ou moins légèrement blessés et un cheval presque tué sous lui. La colonne rentra à Niazouville au milieu d'applaudissements unanimes.

*
* *

Après avoir refait sa toilette et en attendant le dîner, Gardenac, chaussé de babouches et simplement vêtu d'un grand pan d'étoffe à fleurs dans lequel était ménagé un trou pour passer la tête, venait de s'étendre sur des coussins et allumait sa première cigarette quand on lui annonça la visite de M. Simpson.

— Excusez-moi, dit Gardenac au révérend clergyman en le faisant introduire ; après trois jours on n'est pas fâché de retrouver des habits légers.

— Vous n'avez pas besoin d'excuses, monsieur le gouverneur ; tout vous serait permis après l'héroïque expédition que vous venez d'accomplir, avec l'aide de la Providence.

— Héroïque ! C'est beaucoup dire, fit Gardenac en souriant. Mais j'ai été bien aise de rencontrer les Niazous. Il s'en est fallu de peu que je les manquasse.

— C'est en effet une marche très habile, reprit M. Simpson, et qui a mis en lumière vos talents stratégiques. Mais vous avez aussi couru le plus grand danger. Il a fallu un rare sang-froid et un courage à toute épreuve pour triompher d'un ennemi tellement supérieur en nombre.

« A quoi veut-il en venir, se demandait Gardenac, pour me faire tant de compliments ? » Et il ajouta tout haut :

— En effet, nous étions dix-neuf.

— Et les Niazous étaient plus de cinq cents.

— Oh ! croyez-vous ?

— Et je ne parle que de ceux qu'on a vus. Car il pouvait y en avoir beaucoup plus dans les bois voisins ; mais ils auront pris la fuite en voyant la déroute de leurs compagnons.

« Après tout, pensait Gardenac, je serais bien bon de diminuer moi-même mon propre succès ; je n'aurais pas cru qu'il y en eût plus de cinquante, mais si l'on veut qu'il y en ait eu cinq cents, ce n'est pas à moi d'y contredire. » M. Simpson continua :

— Il est d'ailleurs facile de juger à quel point l'action a été chaude : vous n'avez ramené que quelques prisonniers blessés, mais beaucoup d'autres blessés ont pu s'échapper et vous avez laissé les morts. L'importance même de vos pertes...

— Comment ! s'écria Gardenac en se levant vivement. Est-ce qu'il est mort quelqu'un ?

— Il n'y a pas de morts, grâce à Dieu ! Je veux parler des hommes qui

sont momentanément perdus pour le service. Vous avez trois blessés, le sixième de l'effectif.

— C'est vrai, fit Gardenac.

— Et c'est à ce sujet que j'ai pris la liberté de venir vous voir. Il conviendrait peut-être d'organiser une ambulance pour placer les blessés dans les meilleures conditions possibles.

— Une ambulance pour trois blessés !

— Et les quatre blessés niazous ? reprit M. Simpson. Bien qu'ils ne soient pas chrétiens, ce n'est pas une raison pour les abandonner.

— Vous avez raison, dit Gardenac ; je vais m'en occuper immédiatement.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le gouverneur, que toute la population civile se mettra à vos ordres ; il n'y a pas une maison qui ne soit prête à s'ouvrir pour recevoir ces malheureuses victimes de la guerre. Je leur porterai moi-même les enseignements ou les secours de la religion, et ma fille, Dorothée, se mettra entièrement à leur service pour tout ce qui réclame les soins d'une femme.

— Je n'attendais pas moins de vous, cher monsieur, et je sais qu'on peut toujours compter sur mademoiselle Simpson, pour une bonne œuvre.

Après avoir reconduit M. Simpson, Gardenac endossa de nouveau son uniforme et, tout en s'habillant, il réfléchit sérieusement :

« C'est pourtant vrai, se dit-il. Il faut que je m'occupe des blessés. Je ne les croyais pas si gravement atteints ; mais enfin il ne faut pas les laisser manquer de soins. Et puis il est bon que je me montre à la population. Je crois qu'on s'exagère l'importance de l'expédition, mais je suis peut-être tombé dans l'excès contraire. Etaient-ils cinq cents ? Il est possible que je n'aie pas tout vu. Mais, j'y songe, il faut que j'adresse un rapport au ministre. En vérité, où avais-je l'esprit ? Comment ! j'ai fait une expédition, assez laborieuse, ma foi ! J'ai tué du monde et j'en ai perdu, j'ai brûlé des munitions, fait des prisonniers, et je rentre tranquillement chez moi comme si je venais de me promener. Mais c'est tout une affaire. »

Il fit d'abord appeler le sergent.

— Comment vont les blessés ?

— On ne sait pas trop encore, mon commandant. Je les ai mis tous les quatre dans la même chambre pour se tenir compagnie.

— Tous les quatre ? Mais il n'y en avait que trois.

— Le quatrième, c'est un qui a été blessé autrefois ; sa blessure s'est rouverte par la marche.

— Et les Niazous ?

— Ils sont dans l'écurie, sur de la paille.

— C'est inhumain. Il faut les mettre dans l'autre chambre qui est libre.

— Alors où mettra-t-on les malades ?

— Il y a des malades ?

— D'abord les deux qui étaient malades avant, trois qui se sont couchés avec la fièvre en arrivant, et quatre qui ont mal à la tête. Ce n'est pas pour dire, mais nous avons eu du mal, à dix-neuf contre mille !

— Oh ! contre mille !

— Je ne les ai pas comptés, reprit le sergent, mais j'en ai toujours bien vu cinq ou six cents, et le caporal en a vu au moins autant.

— Si c'étaient les mêmes ?

— Oh ! pas tous. Il y a des hommes qui disent qu'on a eu affaire à deux mille Niazous, mais je ne crois pas deux mille : on est toujours disposé à s'exagérer un peu.

— C'est bon, dit Gardenac. Je vais m'occuper de l'ambulance.

— Si on pouvait séparer les malades des blessés, fit observer le sergent, ce serait mieux, à cause de l'infection purulente.

— Quoi alors ! Il faudrait un hôpital, outre l'ambulance ?

— Je disais ça, mon commandant, parce que, dans ces pays-ci, il y a quelquefois de mauvaises fièvres, qui s'attrapent.

Gardenac sortit pour aller se rendre compte de la situation par lui-même.

*
* *

A peine dehors, il fut étonné de voir aux abords de la Résidence des groupes qui gesticulaient avec animation, et il alla se mêler à la population, qu'il trouva dans un état d'effervescence tout à fait anormal. Un indigène qui

baragouinait un peu de français s'approcha de lui en donnant les signes de la plus vive terreur et lui fit comprendre qu'il redoutait une attaque de la ville par les Niazous.

— Allons donc ! fit Gardenac en haussant les épaules.

Mais il fut aussitôt entouré par une foule, composée surtout de femmes et d'enfants, qui se mettaient à genoux sur son passage, voulaient lui baiser les mains, poussaient des cris et semblaient partagés entre la reconnaissance et l'effroi. Il arriva enfin près d'un groupe d'Européens et leur demanda la cause de tout cet émoi.

On lui expliqua alors que, dans le premier moment, tout le monde s'était laissé aller à un enthousiasme indescriptible. On avait appris avec un patriotique orgueil comment une vaillante poignée d'hommes avait battu et mis en fuite une armée de sauvages, par quel miracle le commandant lui-même avait échappé à la mort, et les prodiges d'énergie qu'il avait fallu accomplir après la victoire pour rentrer à Niazouville sans abandonner un seul homme et même en ramenant des prisonniers. Gardenac essayait encore de protester contre ce qu'il appelait des appréciations trop bienveillantes, mais il ne réussit ainsi qu'à donner une aussi bonne opinion de sa modestie que de son courage.

Seulement il s'était répandu tout à coup des bruits fâcheux : on disait que les Niazous allaient revenir en nombre, que la ville serait attaquée, envahie, mise à sac. Tout était à craindre de pareilles hordes, étrangères à tout sentiment civilisé, inaccessibles à tout raisonnement, et l'on se représentait déjà les habitations incendiées, les hommes massacrés, les femmes emmenées dans l'intérieur pour servir d'esclaves et même d'épouses aux vainqueurs, les enfants abandonnés et mourant de faim.....

— Mais, dit Gardenac, rien de tout cela n'est encore arrivé et vous pouvez être tranquilles. D'abord les Niazous ne viendront pas se frotter à nous de longtemps ; et puis, s'ils venaient, j'ai encore de quoi leur répondre.

— Mais que pourriez-vous faire avec une douzaine d'hommes qui vous restent ?

— C'est plus qu'il n'en faut pour tenir tête à tous les Niazous de la terre.

Gardenac disait cela pour rassurer les habitants ; au fond il se rendait compte de sa faiblesse numérique et ne fut pas sans concevoir quelque inquiétude à l'idée de ce qui arriverait si les Niazous opéraient un retour offensif.

Mais il fallait d'abord s'occuper des blessés et des malades ; il fit choix de deux maisons contiguës pour y installer l'ambulance et l'hôpital, et pendant qu'on y transportait les objets de literie offerts par toute la colonie, il alla se concerter avec miss Simpson sur l'organisation du service.

Miss Dorothée Simpson — Dolly par abréviation — était une jeune personne aussi gracieuse qu'instruite : elle avait des cheveux blonds, des yeux bleus, des joues roses et des dents blanches, dont l'ensemble produisait un adorable effet de candeur virginale ; elle savait, en outre, coudre et repasser, faire de la tarte aux pommes et des cataplasmes, et connaissait des recettes pour toutes les circonstances de la vie. Ce qui en faisait surtout un être délicieux, c'était le quelque chose de vague et d'infini qu'il y avait dans son regard. Elle apportait jusque dans les détails les plus usuels une façon de regarder loin et haut, comme par delà la mer et les nuages, qui purifiait le cœur en élevant l'esprit.

— Oh ! oui, je veux, répondit-elle avec simplicité à la demande du gouverneur. Je ferai ce dont vous besoignez, et je suis contente que vous avez pensé à moi. Serrez la main.

Avant que Gardenac eût eu le temps de répondre, elle lui avait pris la main et la secouait vigoureusement. Elle se mit aussitôt en mesure de prendre dès le lendemain la direction intérieure de l'ambulance et de l'hôpital.

Gardenac dut assister le soir à un punch d'honneur qui lui était offert par la colonie ; il lui fallut aussi se mettre sur le seuil de la porte pour entendre une sérénade exécutée par des amateurs et se laisser reconduire aux flambeaux jusqu'au palais de la Résidence, où il avait hâte de revenir pour s'occuper de son rapport.

La rédaction de ce rapport dura plusieurs jours, parce que chaque matin il se rappelait avoir oublié quelque chose. Il avait fini par comprendre que

son expédition contre les Niazous avait plus d'importance qu'il ne s'en était aperçu dans les premiers moments, et il tenait à ce que le rapport destiné à servir de document officiel ne laissât dans l'ombre aucun point essentiel. Les premières pages étaient consacrées à un exposé sommaire de la géographie de l'île, de la position et du caractère des diverses tribus qui l'habitent ; un court historique rappelait les principaux faits qui s'étaient produits depuis l'établissement de la Résidence, les déprédations dont la colonie avait eu maintes fois à souffrir, et les plaintes générales qui avaient enfin rendu nécessaire une vigoureuse offensive.

« Les Niazous, y était-il dit, sont le peuple le plus important de tout l'archipel, et en même temps le plus belliqueux et le plus féroce. Leur armée, sans être organisée sur le pied des armées européennes, est cependant disciplinée, rompue aux exercices militaires et pourvue en partie d'armes de précision qui semblent d'origine américaine. Ils affectent une grande indépendance et n'ont jamais officiellement reconnu notre occupation. La croyance populaire leur attribue des habitudes de cruauté qui font d'eux un objet de terreur pour les tribus rangées sous notre protectorat. »

Le rapport entrait ensuite dans le détail des dispositions militaires que le gouverneur avait dû prendre pour aller chercher l'ennemi jusqu'au cœur d'un pays presque inexploré, au prix de grands efforts et au risque de tomber à chaque pas dans des embuscades. Il arrivait enfin au récit de l'action. C'était le passage qui avait donné le plus de peine à Gardenac. Bien qu'il fût revenu sur sa première impression et comprît mieux maintenant la portée de l'incident, il ne voulait pas se donner l'air de se faire valoir. Mais il crut devoir tenir compte dans une certaine mesure du sentiment général de la colonie et ne pas substituer arbitrairement son appréciation personnelle à l'appréciation de tout le monde ; d'autre part il avait, comme chef de service, le devoir de rendre à ses subordonnés un hommage qui leur était dû. Il pouvait faire bon marché de son propre rôle, mais il n'aurait pu sans injustice enlever aux hommes placés sous ses ordres la part de mérite qui leur revenait dans l'opération. Le rapport continuait ainsi :

« L'engagement a été vif. Les Niazous occupaient une forte position avec

un effectif relativement considérable qu'on peut évaluer à sept ou huit cents hommes, pour ne pas tomber dans les exagérations, d'ailleurs faciles à comprendre, des premiers récits. Surpris et presque cernés, ils se sont défendus avec un acharnement dont fait foi le chiffre assez élevé de nos pertes, puisque le quart de l'effectif, environ, a été mis hors de combat, sans compter les hommes chez qui se sont déclarées, au retour, des maladies causées par l'excès de la fatigue et toujours dangereuses sous ces climats brûlants.

« Une ambulance et un hôpital ont dû être installés à la hâte, avec le concours de la population civile qui a été admirable de dévouement ; mais presque tout fait défaut : les instruments de chirurgie, les médicaments, même le médecin. On soigne les blessés et les malades comme on peut. »

Après avoir dit un mot de chacun et proposé le sergent pour la médaille militaire, Gardenac arrivait enfin aux inquiétudes qu'éveillait la situation.

« Il ne faut pas se dissimuler, disait-il, qu'avec des forces ainsi réduites et des travaux de défense incomplets, nous sommes à la merci d'un coup de main. On peut espérer que les Niazous se tiendront pour battus et ne reviendront pas à la charge ; mais s'il leur plaisait de diriger contre nous une attaque générale, ce n'est pas avec une poignée d'hommes, si résolus qu'ils soient, qu'on pourrait tenir tête pendant longtemps à des bandes innombrables, d'une audace aveugle et mieux commandées qu'on ne pourrait le croire. »

Après avoir expédié son rapport, Gardenac alla faire un tour à l'ambulance et à l'hôpital.

*
* *

Miss Dolly s'était fait faire un tablier blanc avec un plastron à bretelles qui s'adaptait parfaitement aux courbes élégantes de son buste ; un petit bonnet de linge, coquettement posé sur le haut de la tête, achevait de lui donner un air d'infirmière laïque à croquer. Au milieu de cet humble attirail la fraîcheur angélique de son visage ressortait d'autant mieux, comme une rose dans du foin. Gardenac, qui venait tous les jours visiter l'ambulance et

l'hôpital, ne se lassait pas d'admirer la bonne grâce que mettait Dolly à verser des potions dans une tasse et à les remuer lentement avec la cuiller. Et, quand elle soutenait la tête des malades pour les aider à boire, c'était un si gracieux spectacle qu'on ne voyait pas sans regret leur guérison faire de rapides progrès. Déjà on avait de la peine à tenir les blessés dans leurs lits, parce que leurs blessures étaient cicatrisées, et les malades reprenaient tant de forces, grâce au régime substantiel qui leur était ordonné, qu'ils voulaient tous s'en aller.

Heureusement il y avait les blessés Niazous qui n'étaient pas encore tout à fait remis et qui semblaient disposés à prolonger leur convalescence aussi longtemps qu'on voudrait. Dolly avait exigé, par un sentiment de pudeur très respectable, qu'on leur mît au moins de longues blouses serrées du haut et du bas. C'était plus décent, mais un peu contraire à la couleur locale.

— Comme vous êtes bonne ! disait Gardenac en la voyant préparer de ses blanches mains la charpie et les bandelettes pour panser les Niazous. Et comme ils sont heureux de vous avoir rencontrée pour les soigner ainsi !

— Oui, je pense, répondit-elle sans embarras ; il faut toujours faire du bien quand est possible et coûte pas beaucoup d'argent, par cause on se a relations qui peuvent devenir utiles.

— C'est une raison, en effet ; mais ces pauvres sauvages ne pourront jamais vous être d'aucune utilité.

— On sait pas, sir ; une chose amène une autre.

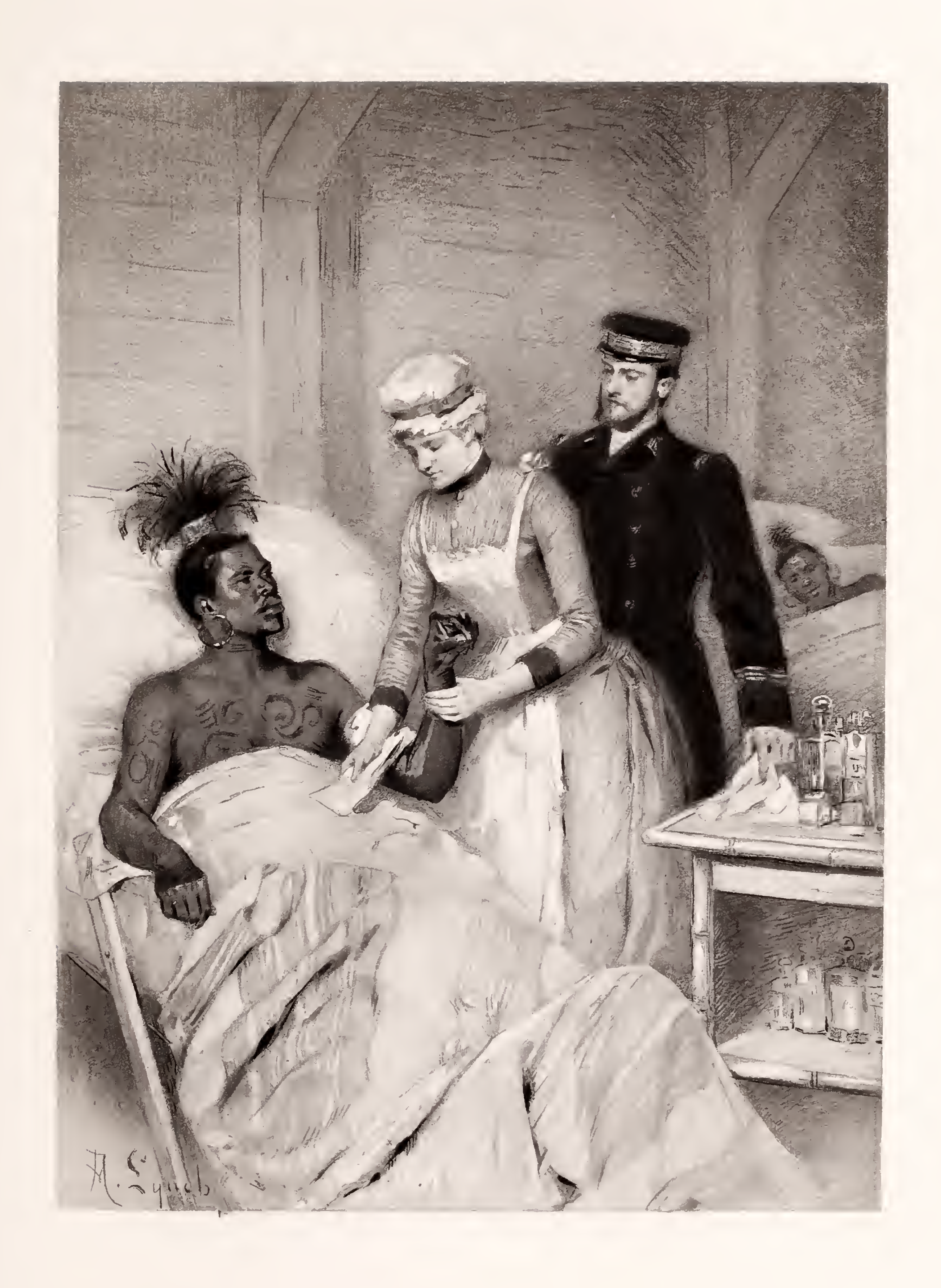
— Comment ! s'écria Gardenac. Vous prétendez que c'est dans une vue intéressée que vous vous dévouez à l'humanité souffrante !

— Oh ! sûr. Vous aussi, quand vous offrez votre tête à casser, c'est pour décoration ou avancement.

— C'est vrai, pensait Gardenac. Mais quelle drôle de jolie fille !

Il n'en prenait pas moins de plaisir à voir et à entendre sa petite amie qui lui faisait trouver le temps moins long dans ces antipodes. Mais une bien autre diversion vint tout à coup le tirer de cette douce vie.

Un beau matin le gouverneur apprit qu'un transport de l'État venait de


A. Lynch

mouiller en rade et se disposait à mettre à terre deux compagnies d'infanterie de marine. En même temps il recevait les dépêches qui lui expliquaient ce débarquement. Au reçu de son rapport, le ministre de la marine avait jugé la situation très grave ; on tenait à ce que le dépôt de charbon ne courût aucun risque, et pour mettre le gouverneur en mesure de faire face à toutes les éventualités, on lui envoyait des renforts. C'était des troupes qui revenaient d'une colonie plus éloignée ; avant de les rapatrier, le ministre les mettait à la disposition du gouverneur, en lui recommandant de les garder le moins longtemps possible et d'en finir une bonne fois avec les Niazous par une action énergique.

Cette conjoncture jeta Gardenac dans la plus grande perplexité. Son rapport avait dépassé le but : en donnant à son expédition contre les Niazous plus d'importance qu'elle n'en avait réellement, il s'était engagé dans une voie où il ne pouvait plus reculer. Écrire au ministre que le rapport avait été mal interprété, que l'hostilité des Niazous ne comportait pas un pareil déploiement de forces et qu'on pouvait être tranquille, c'eût été se couvrir de ridicule. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de là, c'était de faire maintenant la grande expédition qu'il n'avait pas encore faite. Gardenac prit aussitôt son parti et annonça, avec les signes de la plus vive satisfaction, qu'il allait pouvoir enfin marcher contre les Niazous et les poursuivre jusque chez eux.

— Oh ! vous partez encore ! s'écria Dolly en apprenant cette nouvelle. J'ai du chagrin que vous allez courir des dangers, et mon cœur est avec vous.

En même temps ses beaux yeux se voilaient d'une nappe humide.

— Prenez garde, Dolly, dit Gardenac en souriant ; vous allez me donner bien de l'orgueil si je puis croire que vous vous intéressez à moi.

— Vous pouvez. Je vous aime fortement, parce que vous êtes un brave homme. Mais, écoutez-moi, voulez-vous me faire un plaisir ?

— Tous les plaisirs que vous voudrez, miss.

— J'aimerais vous donner une douzaine de petites bibles, toutes petites, très confortables à porter. Vous les distribuerez chez les Niazous.

— C'est que... je vous ferai observer qu'ils ne savent pas l'anglais.

— Fait rien. Les bibles resteront dans les cases, et un jour ou l'autre viendra quelqu'un qui en lira.

— Et puis votre bible est protestante. Je suis catholique.

— Toutes les bibles sont bonnes. Voulez pas ? ajouta-t-elle avec une moue boudeuse.

— Oh ! puisqu'il s'agit de vous faire plaisir, je les prendrai.

— Merci, fit Dolly, en s'éclairant d'un sourire radieux. C'est la seconde œuvre que nous faisons ensemble. Nous en ferons d'autres.

« Comment l'entend-elle ? » se demanda Gardenac. Mais il n'eut pas le loisir d'y réfléchir longtemps.

Il s'agissait cette fois d'une véritable expédition : on se pourvut largement de vivres et de munitions, on emmena même deux canons et il fut décidé que les quatre prisonniers, complètement remis de leurs blessures, marcheraient avec la colonne pour fournir au besoin des renseignements topographiques. Le départ fut plein d'entrain : le temps était beau, on allait voir du pays et l'on se sentait en forces pour tenir tête à l'ennemi.

Le premier jour, on ne rencontra personne. Cela n'avait rien d'étonnant : après la correction qui leur avait été infligée, les Niazous ne se souciaient évidemment plus de se montrer aux abords de la Résidence. Le second jour, on rencontra quelques naturels sans armes qui commencèrent par s'enfuir à l'approche de la troupe ; mais peu à peu ils reprirent confiance et s'enhardirent à reparaître sur les flancs de la colonne. A la première halte, ils vinrent offrir des fruits; on leur donna en échange un peu d'eau-de-vie qui les jeta aussitôt dans une folle gaîté ; ils voulaient embrasser les soldats. Gardenac profita de cette heureuse disposition pour tirer d'eux quelques indications ; il savait bien dans quelle direction était le pays des Niazous, mais il ne connaissait pas exactement l'emplacement de la capitale. Ils s'offrirent à l'y conduire.

Cette situation ne laissait pas que d'être embarrassante. Au lieu de rencontrer l'ennemi, on avait affaire à des gens inoffensifs et même bienveillants qui ne semblaient seulement pas se douter qu'on leur fît la guerre, et Gardenac entrevoyait le fâcheux effet que pouvait produire sur les officiers

et même sur les soldats une campagne où l'on n'aurait pas eu occasion de tirer un coup de feu. Comment les empêcher d'écrire à leurs parents et amis qu'ils avaient fait une charmante promenade à laquelle ne manquaient que des Niazous ?

Le lendemain enfin on arriva chez les Niazous. Leur village était reconnaissable à un certain nombre de huttes agglomérées ; les femmes, assises devant leur seuil avec les enfants, regardèrent avec curiosité le défilé militaire, puis les hommes accoururent avec de grandes démonstrations de joie. Gardenac se fit désigner le chef du village, un vieux qui avait sur le corps plus de dessins que les autres, et engagea avec lui, par la bouche de l'interprète, le colloque suivant :

— Comment t'appelles-tu ?

— Paporanibo.

— Tu es chef des Niazous ? Tes guerriers sont venus voler chez moi et ils ont tiré sur mes troupes.

— Connais pas. Jamais rien volé. Pas tiré.

— Est-ce qu'il y a d'autres Niazous ?

— Oh ! beaucoup, répondit le chef. Tout le pays par là, Niazous.

— Combien sont-ils ? Trois mille ? Dix mille ?

— Bien plus.

— Cent mille ?

— Bien plus.

Décidément il n'y avait moyen de rien savoir. On fit venir les prisonniers ; ils ne reconnurent pas le chef qui ne les reconnut pas.

— Cela ne prouve rien, dit Gardenac ; les sauvages sont très malins.

Cependant il était difficile d'agir militairement contre des hommes qui ne témoignaient aucune hostilité, n'opposaient aucune résistance et avaient caché leurs armes, s'ils en avaient. On se remit en marche dans la direction indiquée par le vieux pour rencontrer les vrais Niazous. C'eût été trop de guignon de ne pas trouver une seule tribu en armes.

— Ces gens-là sont très rusés, expliqua Gardenac à ses officiers, et ce sera toujours ainsi. Comme nous sommes en forces, du plus loin qu'ils nous

apercevront ils cacheront leurs fusils et feindront de nous recevoir en amis. Mais je ne m'y laisse pas prendre.

Dans la troupe, on commençait à rire et à parler haut.

Enfin, comme on arrivait à un autre village, des hommes armés parurent sur la hauteur. Gardenac fit aussitôt ouvrir le feu pour éviter toute explication. Les sauvages ripostèrent; mais voyant qu'ils ne pouvaient tenir tête à l'attaque, ils prirent le parti de battre en retraite tout en faisant le coup de feu. On se lança à leur poursuite, et tout à coup on se trouva devant la mer : on avait trop appuyé à gauche et au lieu de pénétrer dans l'intérieur de l'île on était revenu au rivage. Les Niazous sautèrent dans leurs embarcations et prirent le large dans la direction d'une île qui se voyait au loin.

— Ah! voilà! dit Gardenac. Je m'y attendais. C'est dans les petites îles qu'ils ont leur point d'appui, leur base d'opération et leur retraite assurée. Nous ne pourrons rien faire sans bateaux.

Ce n'était qu'un répit, mais Gardenac l'accueillit comme une délivrance. Un instant, il avait craint de ne pas rencontrer un seul ennemi et d'être ainsi couvert de confusion devant les renforts qu'on lui avait envoyés. Maintenant du moins il avait une raison pour suspendre l'offensive. Il reprit avec son monde le chemin de Niazouville et écrivit au ministre pour demander les embarcations sans lesquelles il était impossible de poursuivre les Niazous jusque dans leurs repaires.

Son plan était bien simple : on pouvait lui refuser les embarcations et cela le justifierait de ne rien faire; si on voulait les lui envoyer, il faudrait un certain temps et alors on rappellerait les troupes, ou le ministère serait changé, ou il serait lui-même appelé à un autre poste. En tout cas, ne pouvant plus reculer, il n'avait d'autre ressource que de gagner du temps.

***

Gardenac n'avait pas tout prévu : ce qui arriva d'abord, ce fut un haut fonctionnaire, pourvu du titre de commissaire général et muni des pouvoirs les plus étendus. En présence du développement que prenaient les affaires de l'archipel, le ministre avait jugé qu'on ne pouvait en laisser la responsa-

bilité à un simple officier de marine, et il avait chargé M. Moraincourt d'une mission extraordinaire.

Ce personnage n'était ni un marin ni un militaire, ce qui coupait court à tout conflit entre des administrations rivales; de plus il n'était pas diplomate de profession, ce qui le mettait à l'abri des préjugés qui ont cours dans la Carrière; et enfin, comme il n'avait jamais passé par l'administration, il ne pouvait apporter, dans l'exercice de la mission qui lui était confiée, qu'un esprit parfaitement libre et exempt de parti pris.

Dans cette nouvelle combinaison, Gardenac passait en sous-ordre. Ce n'eût pas été pour lui déplaire, dans l'embarras où il était, parce qu'il allait ainsi être affranchi de toute responsabilité dans ce qui arriverait par la suite ; mais c'était la transition qui était difficile. M. Moraincourt arrivait pénétré de l'importance de sa mission, convaincu qu'il aurait à débattre de grands intérêts, des résolutions à prendre, des négociations à suivre, tout un rôle à jouer. Comment lui dire que tout cela n'était pas de mise avec ces pauvres Niazous ?

Dès le premier entretien qu'il eut avec le gouverneur, M. Moraincourt se mit à parler des indigènes comme d'un peuple dont il faudrait respecter les mœurs, les traditions et la religion pour l'amener peu à peu aux bienfaits de la civilisation européenne. Il s'informa même des ressources que pouvait offrir le pays au point de vue fiscal et commercial, des mesures à prendre pour activer les échanges entre la population indigène et la métropole et du concours qu'on pouvait attendre des autorités locales.

Gardenac s'efforça bien, tant qu'il put, de modérer cette ardeur et de tempérer ces illusions ; mais M. Moraincourt ne prenait pas garde à des objections dont il était si éloigné de comprendre la portée, et il allait de l'avant : en quelques jours il eut constitué son cabinet, préparé des états de statistique, ébauché un projet de législation, et il parlait déjà de faire une tournée dans les provinces pour se rendre compte par lui-même de l'esprit des populations. Si encore il n'eût dû causer qu'avec les habitants de la colonie, on aurait pu espérer que, se faisant eux-mêmes illusion sur la gravité des intérêts en cause, ils entretiendraient le commissaire général dans son

erreur; mais il était évident que M. Moraincourt serait violemment désabusé au premier pas qu'il ferait sur le territoire des Niazous.

Dans cette effroyable conjoncture, Gardenac voulut du moins éviter un éclat public, et il prit le parti de tout avouer.

— Je crains, monsieur le commissaire général, dit-il d'une voix mal assurée, que la situation de l'archipel vous ait été présentée sous un aspect un peu grossi. Nous nous trouvons en présence, non pas d'une véritable nation, mais de peuplades à peu près barbares.

— Je le sais, répondit Moraincourt, j'ai pris soin de recueillir tous les documents de nature à éclairer mon administration. Mais plus ces peuples sont barbares, plus il importe de les façonner à nos mœurs pour en tirer tout le parti possible au point de vue de la colonisation.

— C'est que... je ne crois pas qu'il y ait aucun parti à en tirer. Ils n'ont, pour ainsi dire, pas d'industrie ni de commerce.

— Assurément. C'est sous notre impulsion que le pays peut arriver à une activité féconde. C'est pour cela que je suis venu. Si les moyens d'action dont je dispose ne sont pas encore suffisants, on ne nous marchandera pas les ressources nécessaires pour mettre en valeur ce nouveau domaine.

— Il faudra beaucoup de temps et beaucoup d'argent.

— Nous commencerons par établir notre domination; la guerre sera peut-être longue et difficile...

— Difficile surtout, parce que l'ennemi se dérobera toujours; on ne sait trop où trouver les Niazous.

— Que voulez-vous dire? demanda le commissaire général qui commençait à s'alarmer.

Alors Gardenac fit sa confession sans réticence : il raconta les faits tels qu'ils s'étaient passés, présenta la situation sous son véritable jour et dut reconnaître que les Niazous n'existaient pas comme peuple constitué, qu'on avait simplement devant soi des bandes plus ou moins armées, parcourant à l'aventure un pays sans ressources.

— Savez-vous que c'est très grave? dit Moraincourt.

— Il faut reconnaître aussi, monsieur le commissaire général, que s'il y a

eu de ma part quelque légèreté, on a saisi avec bien de l'empressement l'occasion de donner à cet incident des proportions excessives.

— C'est bien, Monsieur, dit Moraincourt d'un ton sévère. Je vais réfléchir aux mesures que comporte une pareille situation, et je vous ferai savoir demain ce que j'aurai décidé.

Gardenac ne portait pas haut la tête en sortant de cet entretien; mais après tout, pensait-il, il valait mieux avoir eu cette explication que de s'exposer à une avanie publique. En tout cas, il ne lui restait plus qu'à préparer ses bagages.

*
* *

Dolly était assise sur une terrasse d'où l'on apercevait la mer, quand Gardenac vint lui faire ses adieux; elle avait une si jolie attitude pour regarder l'horizon que c'était vraiment dommage de s'en aller.

— Contemplez la mer avec moi, dit-elle. Comme beau est ce lointain!

— Oui, dit Gardenac. Et justement j'y vais.

— Où donc? Dans l'Europe?

— Je crois que je vais être envoyé dans mon pays. Les nécessités du service!

— Oh! cher, cela vous causera une grande tristesse, dit Dolly d'une voix émue; car vous m'aimez beaucoup, je pense.

— Certainement, répondit Gardenac; je m'étais fait une si douce coutume de vous voir! Mais c'est notre vie, à nous marins, de toujours être en route.

— Et moi aussi beaucoup chagrinée. Vous m'écrirez?

— Si vous voulez. Mais l'absence est une grande épreuve : avant longtemps, Dolly, vous m'aurez oublié.

— Oh! jamais; je jure.

— Nous nous retrouverons peut-être un jour, dit Gardenac, dans un autre pays. Vous serez mariée, mère de famille, vous aurez beaucoup de beaux enfants.

— Non, fit Dolly avec un soupir. Je ne veux pas marier.

— Quelle idée! Où prenez-vous de si méchants desseins?

— Chez nous, on ne marie pas comme dans votre pays. C'est les cœurs qui se donnent sans mélange de monnaie, et quand on a donné le cœur, il n'est plus jamais possible de marier autrement.

Gardenac faillit demander à Dolly si elle avait déjà donné son cœur, mais il se retint à temps pour éviter une confidence dont il comprenait bien qu'il serait l'objet.

— Si vous avez des commissions pour l'Europe, répondit-il, je m'en chargerai avec le plus grand plaisir.

— Oui, je vous donnerai des lettres pour mes sœurs : une est à Lisbonne, une à Copenhague et l'autre à Florence.

— J'aurai certainement occasion d'y passer.

— Et elles seront heureuses de serrer la main à vous quand elles sauront que vous aimez leur petite Dolly.

Il eût été trop malhonnête de protester; cependant Gardenac ne se rappelait pas avoir dit à Dolly qu'il l'aimât. Ce ne pouvait être qu'une interprétation. Mais comme il allait partir, c'était sans inconvénients.

Quand M. Simpson reçut la nouvelle de ce départ, il en éprouva un véritable désespoir.

— Quel malheur! s'écria-t-il. Ce sera un sérieux chagrin pour ma fille, qui apprécie vos qualités à toute leur valeur. Ce matin encore, cette chère Dolly me disait qu'elle n'avait jamais rencontré un plus parfait gentleman, avec d'aussi bonnes manières, un très honorable caractère et une personne si avantageuse.

— J'en suis d'autant plus heureux, dut répondre Gardenac, que de mon côté je ne connais pas de jeune fille aussi bonne et aussi gracieuse que miss Dolly.

— On dirait que, véritablement, vous êtes faits l'un pour l'autre, murmura M. Simpson.

Dolly baissa les yeux en rougissant. Gardenac surveillait les mains du clergyman qui aurait pu avoir l'idée de le marier par derrière, et il opéra prudemment sa retraite.

« Décidément, pensait-il, ce sera peut-être un bien que je sois renvoyé



à mon port d'attache. J'aurais fini par me laisser faire quelque sottise. Et c'est bien assez d'avoir une colonie sur les bras sans m'y mettre encore une femme. »

*
* *

Le lendemain, le commissaire général manda Gardenac dans son cabinet et lui tint ce langage :

— J'ai longuement réfléchi, monsieur le gouverneur, à ce que vous m'avez dit hier. Je reconnais que votre communication était inspirée par les sentiments les plus délicats. Il ne faut pas cependant que votre modestie vous empêche de rendre justice à ce qui a déjà été fait, et rabaisse par avance l'œuvre qui nous reste à accomplir. Votre rapport ne contenait qu'un légitime hommage à la vaillante troupe qui, sous vos ordres, a conquis en si peu de temps des résultats plus importants que vous ne le croyez vous-même. Plus elle était numériquement faible, plus elle a eu de mérite à vaincre. Il n'y a qu'un point sur lequel votre rapport est incomplet, c'est en ce qui vous concerne. Vous n'avez pas voulu, vous ne pouviez pas dire la part qui vous revient dans un succès aussi honorable; mais j'ai su, par tous les renseignements que j'ai pu recueillir dans la colonie, avec quelle vigueur vous vous êtes porté au-devant de l'ennemi, par quelle foudroyante rapidité vous avez su le disperser avant qu'il eût eu le temps de réunir tous ses moyens d'action. C'est grâce à cette énergique offensive que vous l'avez forcé à rentrer dans les gorges où il prépare de nouvelles incursions qui peuvent être redoutables, croyez-le bien.

Gardenac restait muet de stupeur. La façon un peu sèche dont il avait été congédié la veille semblait annoncer une sévérité que d'ailleurs il aurait trouvée assez juste, et il ne comprenait rien à l'apologie dont il se voyait aujourd'hui l'objet.

Le commissaire général continua :

— Vous avez sagement fait de ne pas compromettre le bénéfice de cette première victoire par une imprudence, et de rentrer dans vos lignes en attendant l'arrivée de forces suffisantes pour engager une opération plus

étendue; votre seconde expédition a eu des résultats qui, pour être moins brillants, n'en ont pas été moins utiles. Elle vous a mis en rapports plus directs avec l'ennemi; vous y avez appris sa manière de combattre, vous avez fait connaissance avec le terrain, vous avez vu de près les hommes et les choses et vous savez maintenant où il faut frapper pour frapper juste. Vous êtes jeune, Monsieur, et dans la fougue de votre âge vous croyez n'avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire. L'expérience vous détrompera : il reste toujours à faire et ce n'est pas en un jour qu'on fonde une grande colonie. L'essentiel est de commencer. Vous avez jeté les semences : il faut le concours du temps pour qu'elles fructifient.

— En effet, dit Gardenac, mais...

— Nous travaillerons ensemble, continua Moraincourt, à ce que ces premiers efforts ne restent pas inutiles. Je ne suis pas venu ici pour m'en retourner sans avoir rien fait. Nous avons dans les mains un instrument merveilleux, un instrument de grandeur pour notre pays et de civilisation pour le monde entier; nous saurons nous en servir. Absorbé, comme vous deviez l'être, par les préoccupations techniques de l'action militaire, vous n'avez pu encore apprécier toute l'étendue des ressources que ce pays peut fournir. Le sol y est très fertile, je le sais. Il ne lui manque que d'être mis en culture : avec des bras et des capitaux, on en viendra à bout. Les habitants ne demandent qu'à devenir industrieux, et ce n'est pas de leur faute si le commerce n'est pas plus développé. Comment le serait-il? Il n'y a pas de voies de communication, pas de machines, pas de moyens d'échange. Tout est à faire. Il faut construire des chemins de fer, créer l'outillage, organiser le crédit. C'est une œuvre qui demandera du travail, de la patience, une application soutenue, mais je sais, monsieur le gouverneur, que je puis compter sur votre patriotisme.

— Comptez sur moi, fit Gardenac, entraîné.

— Nous allons recevoir incessamment les bateaux de transport que vous avez demandés; ils nous permettront de porter des troupes, non seulement dans les îles où il serait nécessaire de poursuivre les rebelles, mais sur la côte opposée de la grande île. Nous enfermerons les Niazous dans un cercle infran-

chissable et nous les forcerons à accepter notre suprématie. Ensuite nous nous occuperons d'organiser.

— Evidemment! dit Gardenac. Une colonie est ce qu'on la fait. Je ne sais à quelle défaillance je cédais quand j'ai pu douter de l'avenir de l'archipel.

Quelques jours plus tard, les embarcations étant en effet arrivées, le plan de campagne entra dans la période d'exécution. Le commissaire général restait provisoirement à Niazouville pour diriger l'ensemble du mouvement. Une compagnie fut envoyée en avant pour occuper le village de Paporanibo et se porter au delà. Gardenac s'embarqua avec le reste des troupes sur les bateaux de transport et alla descendre à l'autre extrémité de l'île. En passant, on avait fouillé la petite île à coups de canon, mais personne ne s'était montré.

Une fois débarqué, Gardenac s'engagea avec sa troupe dans l'intérieur de l'île, de façon à faire sa jonction avec l'autre colonne vers le milieu du territoire. Ce fut une campagne très intéressante. A plusieurs reprises, on se heurta à des bandes de Niazous qui, voyant des soldats fourrager les terres et occuper les villages, accouraient en armes et essayaient de se défendre, soit avec des fusils, soit avec des arcs; il y en eut même qui voulurent se servir de leurs sagaies. Mais on les tenait à distance avec les armes à tir rapide et, après une tentative de résistance, ils finissaient par lâcher pied et rentraient dans les bois où l'on aurait inutilement perdu beaucoup de temps à les poursuivre. C'était d'ailleurs un ramassis de gens sans aveu, des nomades qui vivaient surtout de rapines en pressurant la population honnête et sédentaire.

Ce qui, au contraire, fit courir un certain danger à la troupe, ce fut l'accueil trop cordial de cette population paisible. Certaines tribus entendaient l'hospitalité de la façon la plus libérale. Non seulement les femmes venaient au-devant des soldats en témoignant la plus vive allégresse et en montrant leurs enfants pour donner une idée de ce qu'elles savaient faire, mais les maris venaient eux-mêmes offrir avec insistance des cadeaux pour les soldats qui voudraient bien honorer de leur présence la couche conjugale. Ils faisaient remarquer, avec quelque apparence, qu'il leur arrivait très rarement de

recevoir des étrangers, qu'ils ne retrouveraient pas de longtemps l'occasion de cet honneur et qu'ils tenaient, comme de juste, à pouvoir transmettre à leur famille le souvenir d'une distinction aussi flatteuse.

La première fois, Gardenac avait fermé les yeux sur la politesse avec laquelle ses hommes croyaient devoir répondre aux invitations de ce genre, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il en résultait un certain ralentissement dans la marche du lendemain, et il dut restreindre cette faveur qui fut exclusivement réservée aux femmes des principaux notables. Seulement il y eut, comme toujours, des passe-droit.

Enfin les deux colonnes se rejoignirent. Moraincourt n'avait pu se résigner à rester enfermé dans Niazouville; il avait rejoint les soldats et venait au-devant de Gardenac. Ils se serrèrent la main devant le front des troupes.

— Maintenant, dit Moraincourt, nous pouvons considérer la conquête de l'île comme terminée; il nous reste à pacifier le pays.

— Pour que tout fût régulier, dit Gardenac, il faudrait un traité de paix.

— J'y ai songé, répondit Moraincourt. Venez avec moi.

***

Paporanibo était occupé dans sa hutte à se fabriquer une ceinture avec des plumes de perroquet, quand le commissaire général, accompagné du gouverneur, des officiers et de l'interprète, se présenta tout à coup devant lui. Paporanibo, ne doutant pas que sa dernière heure ne fût venue, se jeta aussitôt la face contre terre pour indiquer qu'il n'entendait faire aucune résistance.

— Expliquez-lui, dit Moraincourt à l'interprète, que je consentirai à ne pas lui faire de mal s'il veut accepter les conditions que je vais dicter.

— Il dit qu'il est prêt à tout, répondit l'interprète, pourvu qu'on lui laisse sa hutte, qui a été construite par son arrière-grand-père.

— Comment s'appelait son arrière-grand-père ?

— Paporanibo, comme lui.

— Alors lui, il est Paporanibo IV ?

— Il ne sait pas.

— Il n'a pas besoin de le savoir : c'est évident. Veut-il me céder le territoire des Niazous ?

— Il dit que sa tribu n'occupe que l'espace compris entre ces deux collines et qu'il n'a aucun droit sur les pays occupés par les autres Niazous.

— Dites-lui qu'il se trompe. C'est lui qui est le souverain légitime de tous



les Niazous. Nous avons battu ses ennemis et nous le défendrons contre toute attaque, à condition qu'il nous cède ses droits de souveraineté.

— Il dit : Ah !

— C'est bien. On va préparer le traité.

Le vieux Paporanibo avait cru jusqu'alors qu'on allait lui couper la tête séance tenante ; quand il vit qu'on palabrait, il reprit assurance et, avec une remarquable présence d'esprit, il jugea que, puisqu'on lui demandait quelque chose, il pouvait demander autre chose en échange. Il commença par demander timidement un collier tout en verre ; on le lui promit. Alors il demanda six bouteilles d'eau-de-vie, un cheval, une paire de souliers, deux poules et un parapluie. Ce fut accordé. Puis il voulut un pain de sucre, et il aurait peut-être demandé davantage quand Moraincourt déclara net que c'était assez et qu'il fallait signer immédiatement. En même temps il sortit son sabre du fourreau.

On rédigea sans plus tarder l'instrument du protocole, qui fut signé par toutes les personnes présentes. Le roi se contenta de tracer une croix au-dessous du nom Paporanibo IV. Il ne savait pas écrire, étant gentilhomme.

— Maintenant, dit Moraincourt, expliquez-lui qu'il va venir avec nous : c'est à Niazouville qu'on lui remettra les objets convenus.

Mais Paporanibo déclara qu'il ne voulait pas sortir de chez lui, qu'on devait lui apporter le prix de la cession et qu'il n'irait pas à Niazouville, sachant bien qu'on ne le laisserait pas revenir. En vain lui fit-on remarquer qu'il avait signé, que par conséquent il avait cédé ses droits, et qu'en refusant de se rendre à Niazouville il perdrait tout simplement le profit de son marché. Chaque fois qu'on lui montrait le papier qu'il avait signé, il reprenait la plume pour le signer une seconde fois. Les signatures ne lui coûtaient rien, mais il se méfiait et ne voulait pas suivre l'armée.

A la fin, Moraincourt perdit patience et décida qu'on l'emmènerait de gré ou de force, et avec lui une demi-douzaine des Niazous les mieux constitués pour lui faire escorte et lui tenir compagnie. On reforma la colonne et on partit pour Niazouville, au milieu des cris des femmes qui se plaignaient de n'être pas emmenées et voulaient suivre leurs maris; on dut les chasser à coups de pierres. En route on eut le temps de s'expliquer à l'amiable : Paporanibo IV et son état-major se laissèrent enfin convaincre qu'on ne leur voulait pas de mal, et ce fut de bonne grâce qu'ils entrèrent dans Niazouville, à la tête des troupes, Paporanibo IV à cheval à côté de Moraincourt.

On les installa dans l'ancienne ambulance, avec une garde d'honneur pour les empêcher de s'en aller, et toute la colonie fut heureuse de voir que les Niazous avaient été vaincus, que leur territoire était conquis et que leur roi avait ratifié ce nouvel état de choses par un traité en bonne et due forme.

Il restait à faire approuver ce traité par les autorités de la métropole. Moraincourt pensa qu'il n'était pas assez convenable de l'envoyer tout simplement par la poste et qu'un peu de solennité ne messiérait pas à

un acte de cette importance. Il fut donc décidé que les Niazous amenés avec Paporanibo seraient envoyés en compagnie de l'interprète, sous la conduite de Gardenac, pour porter au ministre ce document diplomatique et pour attester en même temps la cordialité des rapports désormais établis entre le vainqueur et le vaincu. Les ambassadeurs niazous pourraient ainsi donner une idée de la vigueur et de la beauté de leur race, peu connue en Europe, tout en prenant eux-mêmes la notion et le goût des mœurs de l'Occident.

Malheureusement les fêtes auxquelles donna lieu la fin des hostilités furent attristées par une mesure de rigueur qui parut nécessaire au commissaire général.

M. Simpson, qui avait appris à parler un peu le langage des Niazous, en profita pour se mettre en relations avec le roi Paporanibo IV et les personnages de sa suite. Il leur donna quelques échantillons de produits qu'il plaçait, à l'occasion, pour le compte de maisons anglaises, et sut ainsi se faire bien venir tout en se préparant une clientèle. Paporanibo ne disait rien : on lui avait déjà remis une partie de ce qui lui était dû, il attendait le reste et espérait même se faire allouer quelques suppléments ; c'était un satisfait. Mais les autres, qui n'avaient presque rien eu, se mirent à bavarder : ils racontèrent les faits à M. Simpson sous un jour tout à fait nouveau pour la colonie. Le révérend clergyman ne crut pas devoir s'en taire et donna cours à des récits d'où il semblait résulter que le commissaire général avait usé de violence personnelle pour contraindre le roi des Niazous à livrer ses États sans que le peuple eût été consulté.

Aussitôt que Moraincourt eut connaissance de ces méchants propos, il comprit que l'autorité morale de son administration pouvait en recevoir une grave atteinte, et résolut d'y couper court par un acte d'énergie. Sans tergiverser, il fit arrêter M. Simpson, qui fut conduit au fort de la Résidence pour y être retenu pendant qu'on instruirait son affaire, sous le chef de menées hostiles et manœuvres contre la sécurité de la colonie.

Dolly accourut se jeter aux pieds du gouverneur pour implorer la grâce de son père. Gardenac n'avait jamais vu de jeune fille à ses pieds et ne savait

quelle contenance observer. Il força enfin Dolly à se relever en la prenant par les poignets et en la tirant de toutes ses forces ; mais une fois debout elle se mit à pousser des sanglots, et elle serait lourdement retombée par terre si Gardenac ne l'avait soutenue par la taille. Il put enfin l'asseoir sur un fauteuil ; et d'une voix entrecoupée, les cheveux un peu épars et les yeux inondés de piété filiale, elle lui raconta en termes touchants comment son respectable père avait été emmené, sans qu'on lui laissât le temps de se raser, dans une prison où il allait être exposé aux traitements les plus barbares.

Gardenac la consola de son mieux en l'assurant que cette arrestation avait surtout un caractère comminatoire et ne serait probablement pas maintenue. Mais il eut beau intercéder auprès du commissaire général, Moraincourt se montra inflexible et déclara qu'il ne relâcherait pas M. Simpson avant d'en avoir référé au gouvernement. Cela pouvait demander du temps, et Dolly, qui restait seule dans sa maison avec les domestiques, déclara à Gardenac qu'elle se plaçait sous sa protection. Gardenac n'était pas fâché de voir arriver le jour fixé pour son départ avec les ambassadeurs niazous, afin de se soustraire aux responsabilités d'une situation aussi tendue.

Mais Dolly, voyant que la captivité de son père menaçait de se prolonger indéfiniment, prit une résolution héroïque : malgré toutes les observations qu'on pût lui faire, elle voulut aller elle-même exposer l'affaire au ministre, et prit passage sur le paquebot qui emmenait Gardenac et les ambassadeurs niazous.

*
* *

Dès les premiers jours de la traversée, Gardenac eut à se préoccuper de l'interprétation qu'on semblait donner à la présence de miss Simpson sur le bâtiment qui portait le gouverneur de l'archipel. Tous les autres passagers venaient de plus loin ; il n'y avait à bord, sauf les ambassadeurs, personne de Niazouville qui pût se porter garant de la moralité respective de Gardenac et de Dolly. On commença donc par supposer que miss Simpson était une jeune personne préposée à l'agrément du gouverneur.



Quand il s'aperçut de cette fâcheuse supposition, Gardenac, en homme d'honneur, s'empressa d'avoir avec le capitaine et avec tous les passagers notables des entretiens confidentiels où il leur expliqua le motif honorable pour lequel miss Simpson voyageait seule, et il eut soin d'ajouter que cette jeune personne était digne de tous les respects et ne pouvait offrir aucune prise à la malveillance.

Seulement Dolly, qui n'avait rien à faire pendant cette longue traversée, causait souvent avec Gardenac, s'accoudait à côté de lui pour contempler les profondeurs de l'horizon, lui faisait remarquer la majestueuse poésie de la nuit, lui montrait et lui nommait ses étoiles de prédilection. A table elle s'asseyait près de lui : il ne pouvait cependant pas la renvoyer ! Alors les passagers pensèrent que Dolly était la fiancée de Gardenac, mais que sans doute ils avaient des raisons pour ne point encore annoncer leurs projets de mariage.

De temps en temps on disait à Dolly, en lui parlant de Gardenac : « Votre fiancé. » Elle ne répondait rien et souriait en laissant voir ses dents blanches. On le lui dit même devant Gardenac, qui se trouva fort embarrassé. Il y a toujours quelque chose de désobligeant à dire : « Mais pas du tout, je ne suis pas le fiancé de mademoiselle. » Et il ne voulait pas faire de peine à sa petite amie, qui était bien indiscrète, mais vraiment gentille, et très intéressante, perdue toute seule au milieu de la mer sans personne autre que Gardenac pour veiller sur elle et la réconforter. Il essayait de la traiter avec des façons paternelles, comme de l'appeler « mon enfant ». Mais elle se mettait à rire en disant :

— Oh ! cher, je ne suis pas assez petite pour être votre enfant. Appelez-moi plutôt votre Dolly.

— C'est que cela pourrait donner lieu à de mauvais propos.

— Que voulez-vous qu'on dise ? Que je vous aime de tout le cœur ? C'est bien vrai. Que vous m'aimez aussi ? Vous me l'avez dit souvent. Que nous sommes partis ensemble ?

— C'est que j'ai l'air de vous avoir enlevée.

— Oh ! c'est à peu près.

— Mais vous savez bien que non, Dolly! C'est vous qui avez voulu partir, et malgré mes conseils.

— Je ne serais pas partie si je n'avais su convoyer avec vous. Mais vous ne serez pas obligée de m'épouser par mauvais gré. Je pleurerai toute ma vie : voilà tout.

A l'arrivée, ce fut bien pis. Il refusa net de descendre dans le même hôtel que Dolly, mais elle vint le rejoindre à l'hôtel où il était installé avec ses Niazous, en disant qu'elle avait besoin d'être près de lui, non seulement pour profiter de ses conseils, mais surtout pour avoir plus de respectabilité. On aurait dit qu'elle faisait partie de la mission.

Les Niazous eurent beaucoup de succès. On leur avait fait faire des vêtements avant leur départ de Niazouville, parce qu'il eût été impossible de les présenter au ministre en audience officielle, et surtout de les exhiber en public dans leur costume national qui était par trop primitif. D'autre part, les habiller complètement à l'européenne, c'eût été perdre tout l'effet. On avait donc cherché une transaction. Ils avaient conservé leurs cheveux ramenés en arrière sur le sommet de la tête, ainsi que les tatouages indélébiles dont leur figure était illustrée ; ils portaient un collier et des bracelets. A leur ceinture était pendu un long couteau d'une forme particulière prêté par un collectionneur de Niazouville. Mais on leur avait mis des sandales et une sorte de plaid qui les couvrait tant bien que mal. C'était le costume de cérémonie. Pour aller dans la rue ils avaient un pardessus comme tout le monde. Au commencement, ils se regardaient d'un air piteux en se voyant ainsi affublés, mais il ne leur fallut que peu de jours pour s'y habituer; d'ailleurs quand ils avaient mangé et bu, ils se prêtaient de bonne grâce à tout ce qu'on exigeait d'eux.

On eut soin de les faire déjeuner avant de les conduire à la réception officielle, et ils furent très convenables au lunch qui leur fut offert, sauf qu'ils fourrèrent dans leurs poches tout ce qui put y entrer, non par esprit de rapine, mais simplement pour s'approprier les objets qui leur plaisaient. Le ministre leur fit demander s'ils éprouvaient de l'attachement pour leur nouvelle patrie, et l'interprète, qui avait prévu cette question,



leur fit exécuter devant l'assistance un geste très noble qui consistait à mettre une main sur le cœur en étendant l'autre en avant.

Ils visitèrent des usines, se promenèrent dans les musées et assistèrent à des représentations, mais rien ne les amusa autant que les chevaux de bois. On ne les laissait jamais sortir seuls, dans la crainte qu'ils ne s'enivrassent ou ne fissent quelque sottise de nature à compromettre leur dignité d'ambassadeurs, et ils se plaignirent à plusieurs reprises de n'avoir pas toute la liberté de mouvements qu'ils auraient souhaitée. Quand des femmes s'approchaient d'eux, ils chargeaient l'interprète de leur transmettre des communications à la fois si naïves et si hardies qu'il était tout à fait impossible à ce fonctionnaire de traduire leur pensée. L'interprète se contentait de leur répondre qu'il avait formulé leurs propositions mais n'avait pu les faire accueillir.

A la fin, ils témoignèrent tant de surprise et d'indignation à la suite de ces échecs répétés qu'il fallut se relâcher d'une excessive rigueur. On leur permit de se faire présenter chez une dame qui avait douze filles, très aimables, et qui se plaisait à recevoir des étrangers. Mais pour éviter les interprétations malignes, on dut abréger le séjour de l'ambassade.

Au surplus le but était atteint. On avait fait voir les Niazous; c'était assez pour prouver l'existence du peuple qu'on allait civiliser. Ils avaient ratifié dans les formes le traité d'annexion; il ne leur restait plus qu'à reporter à leurs compatriotes le récit des splendeurs de la métropole et des forces dont elle dispose.

Au moment de repartir avec eux, Gardenac fut reçu par le ministre, de qui il pensait recevoir les dernières instructions pour l'organisation de l'archipel; mais une cruelle déception l'attendait.



— J'ai reçu de bonnes nouvelles de l'archipel, dit le ministre à Gardenac; on peut considérer la colonie comme entièrement pacifiée, et l'organisation est en bonne voie. Nous avons affaire à un peuple essentiellement agricole, mais qui jusqu'à présent n'a pas su tirer parti de la merveilleuse fertilité

de son sol. Il faut lui apprendre l'emploi raisonné des semences et les procédés perfectionnés de la culture : nous aurons là un excellent débouché pour les produits de notre industrie. Le marché intérieur de la grande île nous est assuré; nous y écoulerons des tissus, de la quincaillerie, des produits chimiques, des conserves alimentaires, des vins et des eaux-de-vie. En échange nous trouverons à nous y approvisionner de poudre d'or, de dents d'éléphants et de graines d'arachides, à des prix avantageux. M. le commissaire général m'a adressé un projet de budget; j'en trouve le chiffre un peu élevé.

Sans doute la colonie ne peut encore se suffire à elle-même, mais il ne faut pas tout faire à la fois. De grandes routes sont indispensables pour aller d'une extrémité de l'île à l'autre, et je reconnais qu'un chemin de fer ne coûtera pas beaucoup plus cher et rendra plus de services : les moyens de transport créent le trafic. Nous avons déjà des demandes de concession : on nous offre de construire le réseau moyennant une subvention et une garantie d'intérêts, à condition que nous enverrons le matériel. Mais le canal me semble pouvoir être ajourné; il sera temps de l'exécuter quand l'encombrement se produira sur la ligne ferrée. Seulement le rapport de M. le commissaire général comporte un plan de réorganisation du personnel, dans lequel il n'y aura plus de gouverneur; toutes les attributions seront centralisées dans les mains du commissaire général, qui tient à suivre de très près l'exécution des travaux de colonisation. Vous ne retournerez donc pas à l'archipel; messieurs les ambassadeurs de S. M. Paporanibo IV rejoindront seuls leur pays...

— Mais, dit Gardenac, je ne croyais pas avoir démérité...

— En aucune façon. La suppression du poste de gouverneur n'a pas du tout le caractère d'une disgrâce. L'administration reconnaît les services que vous avez rendus, bien qu'on ne vous ait pas trouvé peut-être toute l'énergie et toute l'initiative que comportaient les événements; mais vous n'avez encouru aucun blâme. Ces matières coloniales sont extrêmement délicates, et les plus malins s'y trompent quelquefois. Vous recevrez une autre destination, et je pourrais vous donner dès à présent l'assurance que ce sera

avec avancement si je n'avais auparavant à vous entretenir d'une autre question, d'ordre personnel et intime. Il paraît que vous avez enlevé la fille d'un missionnaire anglais.

— Jamais de la vie! s'écria Gardenac.

— Ne vous hâtez pas de répondre, reprit le ministre. Vous êtes jeune, on dit qu'elle est charmante, et je ne veux pas donner à cette aventure plus d'importance qu'elle n'en a. Encore faut-il que votre situation soit régularisée. M. Simpson a été arrêté; il est à désirer que cette détention ne se prolonge pas outre mesure et j'écris à M. le commissaire général dans ce sens. Mais c'est arrivé mal à propos : la malveillance s'est emparée d'une coïncidence fâcheuse, et l'on est allé jusqu'à dire que c'était vous qui aviez obtenu l'incarcération du père pour pouvoir enlever la fille. Je n'en crois rien, mais il faut éviter tout ce qui peut donner prise aux critiques des éternels adversaires de notre politique coloniale, et le seul moyen, monsieur, de faire tomber tous ces bruits, c'est de conclure au plus vite par un mariage ce regrettable malentendu. Aussitôt que vous serez marié, je vous trouverai un poste à votre convenance.

En sortant de chez le ministre, Gardenac était dans un état de violente fureur. Il était évident que Moraincourt l'avait desservi auprès du ministre et n'avait demandé la suppression du gouverneur que pour rester maître du terrain et pour être seul à recueillir l'honneur d'un établissement qui s'annonçait sous les plus heureux auspices. Quant à miss Simpson, c'était une petite intrigante qui avait manœuvré de longue date en vue de se faire épouser. Mais il saurait bien déjouer toutes ces machinations : il dirait, il écrirait au besoin tout ce qu'il savait de l'archipel, et jamais il n'épouserait miss Simpson.

Puis il réfléchit : c'était toute sa carrière qu'il allait briser. On ne le croirait pas quand il dirait la vérité, on l'accuserait de dénigrer une œuvre d'expansion nationale, de trahir le secret professionnel et de ne pas comprendre lui-même une entreprise à laquelle il avait été associé. D'ailleurs, s'il ne déférait pas au vœu exprimé par le ministre, qui désirait éteindre les

réclamations de M. Simpson, on ne le replacerait jamais, ou on ne lui offrirait que des postes dérisoires. En somme, il était plus sage d'en passer par là.

Il eut bien l'idée de n'épouser Dolly qu'après lui avoir dit son fait, pour montrer qu'il n'était pas dupe; mais à quoi bon? Puisqu'ils allaient vivre ensemble, ce n'était pas la peine de se brouiller avant le premier jour. Au surplus, Dolly ne lui déplaisait pas : à part les désagréments qu'elle lui causait, il l'avait toujours trouvée assez adorable. Et finalement, quand il arriva à l'hôtel, il fit demander un entretien à Dolly.

— Je viens d'obtenir du ministre, lui dit-il, l'envoi d'ordres formels pour la mise en liberté de votre père.

— Oh! merci, fit Dolly; vous êtes très galant. J'aimerais pouvoir vous démontrer ma gratitude.

— Vous le pourriez, Dolly; mais il ne faudrait pas moins pour cela que me faire don de toute votre personne.

— Oui, je vous la donne, cher; avec une grande satisfaction pour moi-même.

Ce fut ainsi qu'ils se fiancèrent.

En attendant l'arrivée de M. Simpson qui se mit en route, aussitôt libre, pour venir assister au mariage, Gardenac et Dolly passèrent ensemble quelques semaines délicieuses dans cet état de ravissement qui précède le bonheur et n'en connaît encore ni les revers ni les défaillances. Gardenac veillait avec respect sur le trésor d'innocence que les événements avaient confié à son honneur, et Dolly, désormais assurée de l'établissement qu'elle avait convoité, ne connaissait plus d'autre soin que celui de plaire à son fiancé. Elle le regardait avec toutes les expressions qui peuvent se peindre dans un joli regard, souriait et s'attendrissait tour à tour pour varier sa physionomie, essayait chaque jour une coiffure différente pour rencontrer celle qui lui siérait le mieux au goût du bien-aimé, et se penchait vers lui avec toutes les inflexions d'une câlinerie légitime. Entre temps elle lui communiquait des vues savantes sur le bien-être domestique et le règlement des dépenses, lui récitait des vers, dessinait son portrait dans toutes les

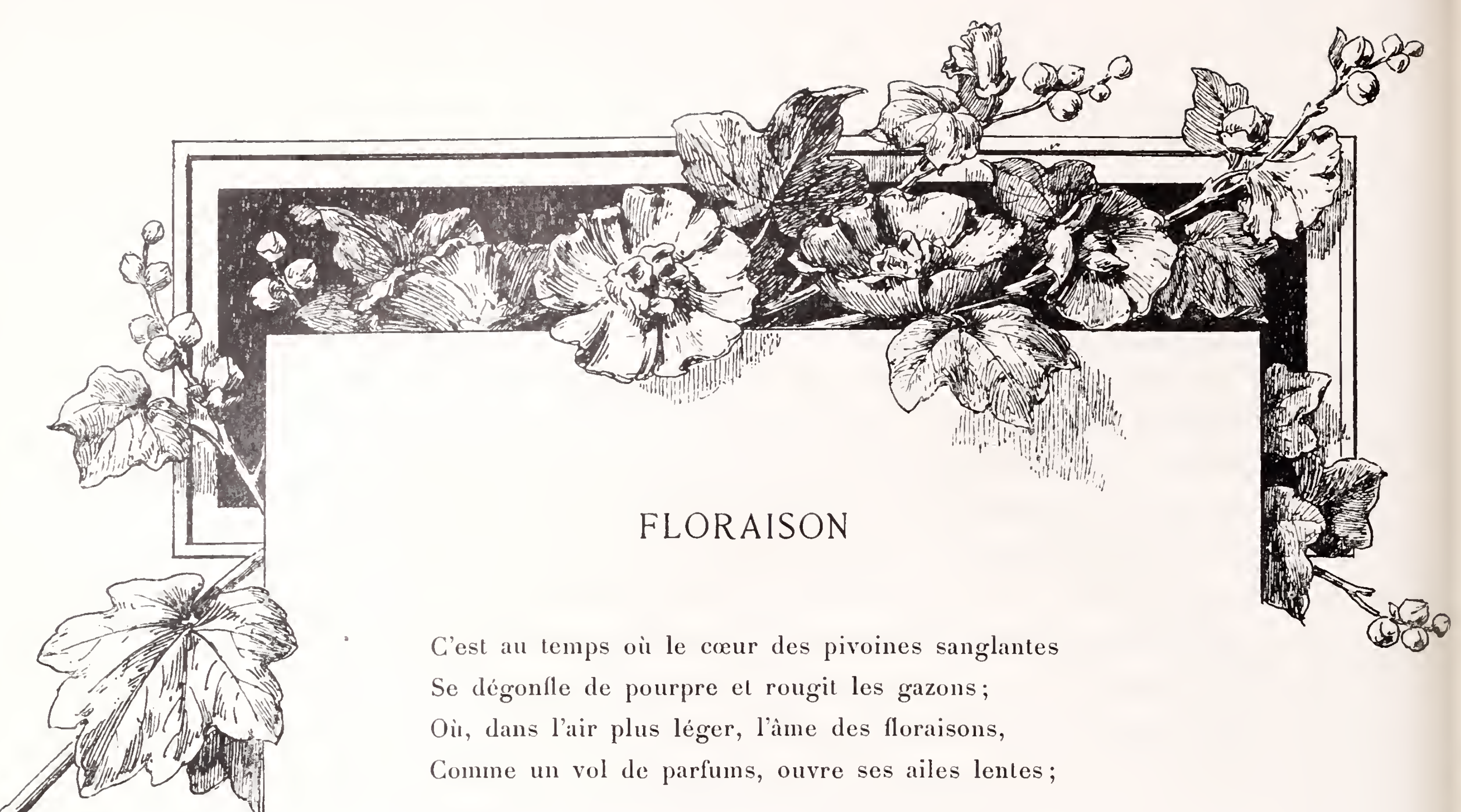
poses et parlait avec émotion de la façon dont ils élèveraient leurs enfants.

Gardenac était heureux. Il avait fini par laisser croire que c'était lui qui avait enlevé miss Simpson ; c'était encore la façon la moins ridicule d'expliquer son mariage. Mais son front s'assombrissait chaque fois qu'il pensait à l'archipel. Il ne pouvait entendre parler des Niazous sans éprouver un serrement de cœur à la pensée que Moraincourt l'avait supplanté. On ne parlait que de Moraincourt ; il semblait que ce fût Moraincourt qui eût, à lui tout seul, conquis, pacifié et organisé le pays. Et cependant, si l'on avait été juste, n'aurait-on pas dû reconnaître que c'était lui, Gardenac, qui avait livré les premiers combats, qui avait le premier demandé des hommes et du matériel, qui avait en réalité doté son pays de cette nouvelle possession et ouvert un champ illimité à la colonisation ?

Il en était venu à croire lui-même que c'était arrivé.

GASTON BERGERET.





FLORAISON

C'est au temps où le cœur des pivoines sanglantes
Se dégonfle de pourpre et rougit les gazons ;
Où, dans l'air plus léger, l'âme des floraisons,
Comme un vol de parfums, ouvre ses ailes lentes ;

Au temps où les grands lis, altérés de soleil,
Recueillent, éperdus en de vagues délices,
Un peu de cendre d'or au fond de leurs calices,
Comme un feu brille au fond de l'encensoir vermeil ;

Au temps où, rappelant les ivresses perdues,
Quand nous tombons du ciel où l'amour nous a mis,
La constellation blanche des anthémis
Apparaît comme un chœur d'étoiles descendues.

C'est au temps où tout dit d'aimer dans la clarté
Du monde épanoui comme un jardin de roses ;
Où tout dit d'oublier le flot des jours moroses
Par le frisson divin de la brise emporté ;

Le temps où Dieu voulut que tout charme renaisse !
Donc, en baisant ses pas, suivons sur son chemin,
Celle qui, souriante et des fleurs dans la main,
Passe et porte à son front l'immortelle jeunesse !

ARMAND SILVESTRE.



LA VÉRITABLE AUBERGE DES ADRETS

Le 6 novembre 1871, j'arrivai à Cannes, aussi triste que peut l'être un mari qui vient de perdre sa femme, un Français qui perd l'Alsace et la Lorraine, et un candidat au conseil général honteusement battu par son adversaire.

J'avais à Cannes trois amis : un prêtre, un médecin et un avocat; l'abbé Sorel, le docteur Cayrol et maître Charavel. Tous trois m'ont avoué, depuis lors, que, en me voyant descendre de mon wagon, ils m'avaient pris pour mon spectre, et s'étaient dit tout bas : « Il n'en a pas pour deux mois. » Mon teint faisait songer à un vieux cierge, conservé dans un vieux tiroir.

Ils entreprirent de me distraire. Comme j'avais la ridicule manie de répéter qu'il n'existait pas, qu'il ne pouvait pas exister de malheur pareil au mien, l'abbé, en sa qualité de philosophe chrétien, se proposa de me prouver le contraire; pour le moment, connaissant ma passion pour les promenades

en mer, il s'entendit avec le docteur et l'avocat; ils frétèrent un bateau dont le propriétaire ne payait pas de mine; mais sa figure, profondément triste, s'anima d'un rayon de joie à la vue de l'abbé Sorel. Celui-ci se pencha vers moi, et murmura à mon oreille :

— Regardez cet homme!... Je ne vous dis pas de l'écouter... il est muet... S'il pouvait parler, il vous prêcherait la résignation et le courage!...

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste et trapu. Son teint basané, ses cheveux gris, coupés ras sur un front bas et bombé, lui donnaient un air de dureté presque sauvage, que tempérait un regard étrange, tantôt vague et atone comme celui d'un idiot, tantôt doux et rêveur comme celui d'un mystique. Parfois aussi, je croyais lire dans ce regard l'expression particulière d'inquiétude craintive et de malaise habituelle aux infirmes, aux déclassés, ou bien à ceux qui subissent le fardeau d'une expiation héréditaire. En somme ce sourd-muet, évidemment protégé par mes amis, m'intéressait si vivement que, pendant une heure, j'en oubliai presque mes chagrins. Qui pourrait d'ailleurs résister aux influences balsamiques de cette plage enchanteresse? Nous étions allés visiter l'olivier légendaire du golfe Jouan, celui sous lequel se reposa un moment Napoléon Bonaparte, échappé de l'île d'Elbe.

Au retour, ce fut un ravissement. Le soleil se couchait dans son manteau de pourpre et d'or, derrière les pittoresques rochers de l'Estérel. L'atmosphère, imprégnée d'odeurs salines, avait des alternatives charmantes de douceur et de fraîcheur. Un souffle attiédi passait sur nos fronts et se glissait à travers les mimosas et les pins épars sur la rive. En cet endroit, la mer est une berceuse. Elle se fait souriante et caressante, comme une nourrice habile à consoler un enfant qui pleure. Le printemps de nos provinces du Nord eût envié ce ciel de novembre. Les alcyons familiers venaient, avec un petit cri plaintif, battre de leurs larges ailes la voile de notre bateau. A l'horizon, quelques barques s'estompaient dans une brume lumineuse. La mer était si calme que le léger pli formé par les vagues s'effaçait avant d'arriver au bord et que l'œil suivait à travers le sillage les végétations sous-marines. Théocrite, Virgile, Gessner, n'auraient pas voulu d'autre cadre pour leurs pastorales. Jamais refuge ne parut plus propice à l'allégement des douleurs humaines.

Le surlendemain, la colonie parisienne fit célébrer, à l'église paroissiale, une messe d'anniversaire pour les victimes des sanglantes journées de Champigny et de Buzenval. L'affluence fut immense ; pas un de nous n'y manqua. L'église, très pittoresque dans sa vétusté, ressemble aussi peu que possible aux quartiers neufs et aux blanches villas de Cannes. Située au sommet d'un plateau qui domine la vieille ville, on l'aperçoit de tous les points du paysage dont elle fait ressortir, par son aspect rude et sévère, les grâces méridionales. Avec sa rampe mal pavée, son antique horloge, sa plate-forme, sa ceinture de murailles démantelées, ses arceaux de physionomie romane ou sarrasine, elle produit de loin l'effet d'un château fort, et nous reporte à cent lieues et à dix siècles des maisons de plaisance et des jardins de fraîche date.

Le docteur et l'abbé, très populaires à Cannes, avaient parlé de moi à un groupe de jeunes *gentlemen,* chasseurs déterminés. L'un d'eux, me rencontrant la veille sur le perron du Cercle nautique, m'avait dit fort gracieusement :

— Vous savez ? grande partie de chasse, samedi, dans les bois de l'Estérel... il y aura du sanglier... Vous êtes invité.

— Hélas ! cher monsieur, je vous suis très reconnaissant ; mais mes pauvres vieilles jambes me refusent le service.

— Tout est prévu... Vous viendrez en voiture avec le docteur Cayrol et maître Charavel. Nous, nous partirons de grand matin... Rendez-vous général, à midi, à l'auberge des Adrets...

— L'auberge des Adrets ??

— L'auberge des Adrets, oui, la vraie... rien de Robert Macaire, de Bertrand et de M. Germeuil, mais un dossier tout aussi chargé de vols et d'assassinats... C'est convenu... A samedi !

J'arrivai de bonne heure à l'église, afin de la visiter dans tous ses détails. Au moment de passer sous un des arceaux découpés dans l'épaisseur du mur et encombrés d'un fouillis de plantes parasites, je tressaillis. Une vieille femme se tenait adossée à ce monceau de ruines et de végétations sauvages. Était-ce bien une femme ? Restait-il un souffle de vie dans ces yeux éteints, sur ces joues parcheminées, sur ces lèvres livides, dans ce corps sans mouvement et sans forme, empaqueté dans une espèce de sac de toile sous lequel il

gardait les rigidités de la mort? Par un geste machinal, elle tendit vers moi son bras décharné, sa main osseuse. La pièce de monnaie que j'y laissai tomber avec une sorte de terreur rendit un bruit sec comme si elle avait frappé sur du marbre ou du bois. Sa bouche remua, mais sans articuler une parole. Son regard fixe me rappela un autre regard qui m'avait causé récemment une sensation étrange.

— Qui donc, dans ces derniers temps, me disais-je, m'a regardé ainsi?

Dans la journée, je revis l'abbé; j'essayai de lui décrire ma sinistre vision du matin. Il m'interrompit à la première phrase.

— Ah! s'écria-t-il, je parie que c'est Catherine... l'Adrète!...

— Catherine? L'Adrète?...

— Oui, une malheureuse femme qui a été deux ou trois fois enfermée comme folle, et qu'on laisse maintenant circuler et mendier librement, parce que sa folie, si elle existe, est inoffensive...

— C'est possible; mais, comparées à cette étrange créature, la Sachette, Meg Merillies, Guanhamara, les sorcières de Macbeth, étaient des boutons de rose...

— Pourtant, elle n'est pas bien vieille; soixante-dix ans tout au plus... les années de malheur comptent double... Me croirez-vous si je vous dis que cette femme, il y a un demi-siècle, passait pour la plus jolie fille du pays?

— Ah! mon cher abbé, je vous y prends!... Je suis sûr qu'il y a là un roman, et que vous le savez!...

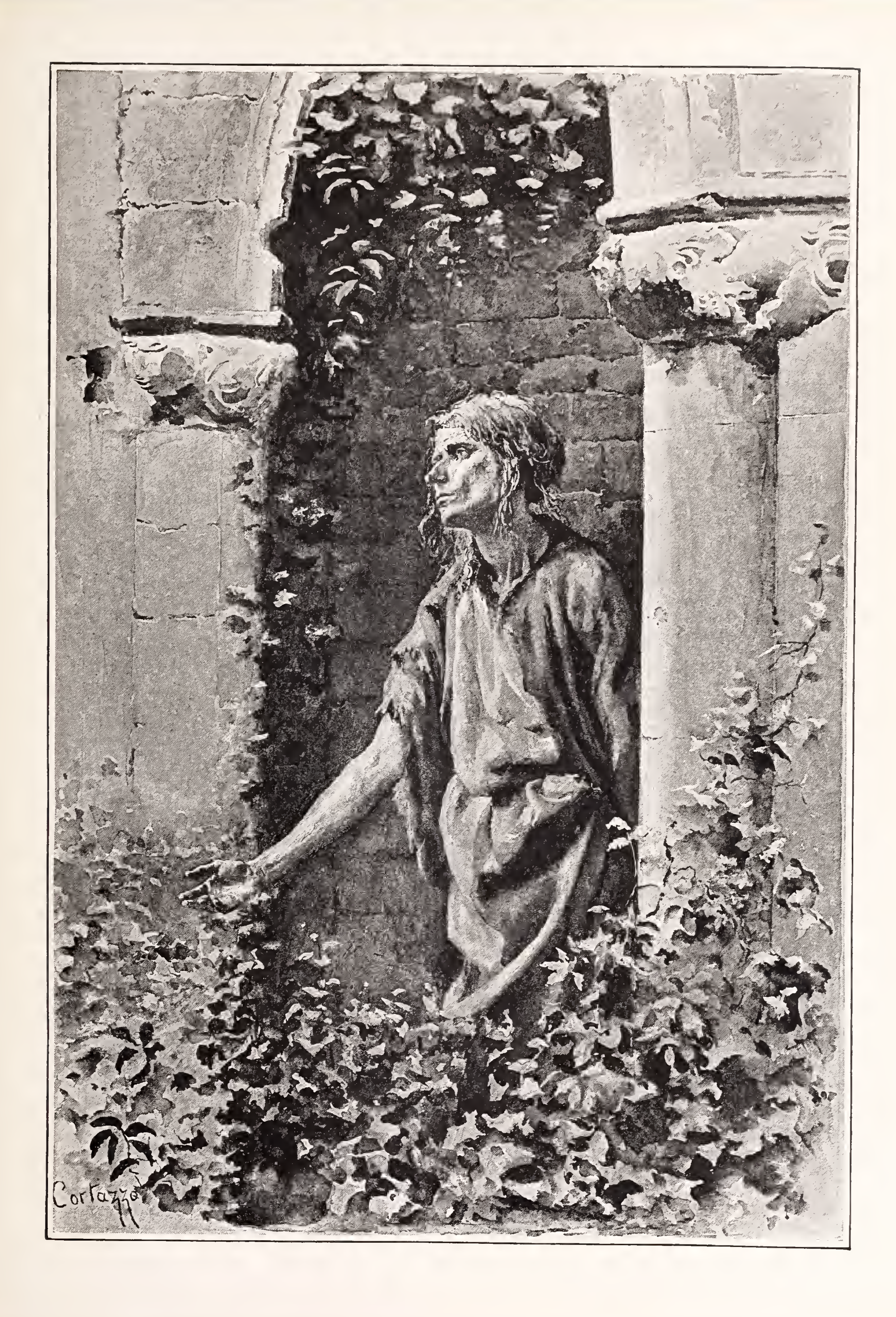
— Je ne dis pas non; mais je ne vous le raconterai pas aujourd'hui. Un mot seulement : N'avez-vous pas remarqué une vague ressemblance entre cette femme et quelqu'un que vous avez vu avant-hier?...

— Qui donc?

— Le batelier Georget qui nous a menés de Cannes au golfe Jouan...

— Oui, c'est bien cela!... son regard avait éveillé en moi un souvenir que je ne pouvais préciser... Et dites-moi, cette Catherine, pourquoi l'appelle-t-on l'Adrète?

— A cause de l'auberge des Adrets... Tenez, mon cher ami, je vois que vous avez bien envie d'en savoir davantage. Ajournez votre curiosité au


Cortazzo

profit de la couleur locale... Vous allez, samedi, à l'Estérel ; vous dînerez dans cette célèbre auberge, devenue un honnête et paisible logis. Il n'en a pas toujours été ainsi. L'aubergiste est un brave homme fort bavard, un vieux chasseur, né dans le village dont vous apercevrez le clocher à quelque cent mètres de l'auberge. *Le livre noir* de l'Estérel et des Adrets, jadis redouté des voyageurs, lui est aussi connu que les cimes du mont Vinaigre et les sentiers de la vallée du Rayran. Tâchez de le trouver dans un moment de belle humeur, et demandez-lui de vous expliquer le sens historique ou romanesque des deux initiales M. C. gravées au couteau sur le tronc d'un des deux ormes ultra-centenaires qui ombragent le portail de sa maison. Aujourd'hui, je ne vous dirai pas une syllabe de plus.

Par grand extraordinaire, aucun incident ne vint déranger le rendez-vous de chasse. Samedi 14 novembre, avant huit heures du matin, le soleil levant balayait les derniers nuages qui s'enfuyaient derrière les îles de Lérins et teintaient de reflets d'opale la brume encore baignée dans l'ombre crépusculaire. Chaque minute ajoutait à la transparence des eaux, à la limpidité du ciel, à la netteté des silhouettes, à la blancheur des villas, au rayonnement des galeries vitrées qui dominaient çà et là les massifs d'oliviers et d'orangers.

Les chasseurs avaient dû partir longtemps avant l'aube. Nous autres, les pacifiques, les vieux, nous arrivâmes en voiture, entre onze heures et midi, en vue de la fameuse auberge, séparée du hameau des Adrets ou des Adrechs, par un vallon qui se change, dès les premiers jours de mars, en un immense tapis de bruyères roses et blanches. Cette auberge était autrefois un relais de poste. Les voyageurs de commerce, comme on disait alors, les marchands de bois, les maquignons, les muletiers, presque tous d'origine piémontaise, qui allaient de Fréjus ou d'Aix au pont du Var, étaient obligés de passer la nuit dans ce gîte. Ils auraient pu redire les deux vers de la Fable : « Je vois fort bien comme l'on entre, mais ne vois pas comme l'on sort. » — La plupart ne disaient rien, et pour de trop bonnes raisons.

Je sautai à bas de la voiture et tombai en arrêt devant les deux ormeaux dont l'abbé Sorel m'avait parlé. Sur le tronc de l'ormeau à gauche de la porte, je lus distinctement les deux initiales M. C. L'entaille, au lieu

de disparaître sous l'écorce, s'était agrandie et creusée avec les années.

— Ah! vous regardez nos deux arbres et nos deux lettres! me dit l'hôte, vieillard encore vert.

— Oui, monsieur Serguier, et je ne serais pas fâché...

— Vous savez mon nom! reprit-il avec une satisfaction mal dissimulée.

— Votre nom ne peut être inconnu à un ami de l'abbé Sorel... Il m'a recommandé...

— De me questionner, n'est-ce pas? De me demander l'histoire?

— Justement.

Il hésitait. Midi sonnait à l'horloge du village; mais on n'entendait aucun bruit annonçant l'approche des chasseurs, pas même de lointains coups de fusil.

J'appelai à mon aide l'avocat et le docteur, et j'ajoutai : « Cher monsieur Serguier, mes amis et moi nous mourons de faim. Une très grande dame, à peu près contemporaine de ces ormeaux et de ces pierres de taille, avait la bonne habitude, quand le rôti manquait, d'y suppléer par une histoire. Ces messieurs me parlaient de forcer la consigne et de dévorer le déjeuner sans attendre les chasseurs. Il dépend de vous d'empêcher ce désastre.

— Soit! reprit l'aubergiste qui, au fond, ne demandait qu'à parler. Au commencement de ce siècle, cette auberge, absolument isolée et presque sans communication avec le village des Adrets, assez mal habité d'ailleurs, jouissait d'une mauvaise réputation. Les propriétaires, — Mathieu Boulari et sa femme Madeleine, — venus on ne sait d'où, s'y étaient établis, dix ans auparavant, au plus fort de la Terreur. Nul ne s'était informé de leurs antécédents; s'il arrivait parfois qu'un voyageur, venu le soir, ne reparût plus le lendemain, l'attention publique ne se dérangeait pas pour si peu. La mort s'était si complètement emparée de la France, qu'on ne s'inquiétait pas des détails au milieu de son œuvre d'ensemble. En outre, les bois de l'Estérel, quoique mieux conservés que beaucoup d'autres, ne peuvent vous donner une idée de ce qu'ils étaient il y a soixante ans. A cent pas de l'auberge, figurez-vous une forêt comparable aux plus épais fourrés de Fontainebleau ou de Cercotte.

« Mathieu et Madeleine étaient arrivés avec une petite fille qui s'appelait

Émélie ou Mélie, et qui devint, en grandissant, le vivant portrait de ses père et mère. Elle n'eut pas même ce qu'on nomme la beauté du diable, quoique le diable pût réclamer sa part dans ce front bas, ces cheveux fauves, ces yeux louches, ces dents de louveteau, ces lèvres grossièrement sensuelles, dans l'expression à la fois sournoise et méchante de sa figure patibulaire.

« En 1802, soit caprice de la nature, soit bienfait de la Providence, Madeleine, qui semblait avoir dépassé l'âge de la maternité, eut une seconde fille, qui fut baptisée sous le nom de Catherine. Le curé des Adrets, qui serait aujourd'hui centenaire, mais que j'ai connu dans ma jeunesse, me disait à propos de cette délicieuse enfant : « Une colombe dans un nid de vautours, « un lis dans une touffe de plantes vénéneuses. »

« ..... Le temps marchait; l'enfant était devenue une jeune fille, et la jeune fille touchait à sa seizième année. Elle n'avait pas échappé au mauvais renom de ses parents et de leur auberge. Dans le voisinage, on la surnommait l'Adrète, et le sobriquet lui est resté. Vers cette époque, une famille de bûcherons vint s'établir dans le bois de l'Estérel. Je dis bûcherons et j'ai tort. Dominique Gaucherand était plutôt entrepreneur de coupes de bois dans les forêts de l'État. Il construisit fort artistement, à un quart de lieue de l'auberge, dans une clairière que je pourrais vous montrer, une maisonnette, moitié pisé, moitié chêne-liège, où il se logea avec sa femme Baptistine et son fils Marcel. Marcel, beau et robuste garçon de dix-huit à vingt ans, l'aidait dans ses travaux d'abatage. Suivant l'usage du pays, qui superpose sans cesse un sobriquet sur un nom, on les surnommait *li Fardéjaïre,* parce que Dominique et Marcel, dans leurs moments perdus, faisaient des *fardes* ou fagots, qu'ils allaient vendre à Vallauris ou à Mougins.

« Marcel et Catherine ne tardèrent pas à se rencontrer. Ils s'aimèrent. Jamais amour ne fut plus profond, plus honnête et plus pur. Mal surveillée par ses parents, maltraitée par sa sœur Mélie, Catherine se gardait elle-même. Marcel unissait à une vigueur d'athlète une candeur d'enfant. Il eût assommé un bœuf d'un coup de poing, et l'idée de coûter une larme à Catherine l'eût rendu fou de désespoir.

« Ils pouvaient d'ailleurs s'aimer au grand jour, sans réticence et sans

mystère. Pour des raisons trop faciles à deviner, Mathieu et Madeleine ne demandaient qu'à se débarrasser de leur fille cadette, et Marcel, dont le père, laborieux et sobre, était en train d'amasser une petite fortune, leur paraissait un gendre à souhait. Marcel comptait, après qu'il aurait tiré au sort, demander et obtenir une place de garde forestier dans le Luberon, où il avait des parents. Sous la Restauration, on pouvait, pour 6 ou 700 francs, s'assurer un remplaçant, et le père Gaucherand possédait déjà le triple de cette somme. Ce plan souriait d'autant plus à Catherine, que, sans pouvoir se rendre compte de ses impressions, elle se sentait mal à l'aise dans cette auberge, qui lui causait une frayeur instinctive. Ses parents passaient souvent des journées entières sans lui adresser la parole, et sa sœur aînée ne perdait aucune occasion de lui faire comprendre à quel point elle la haïssait. Parfois aussi, Catherine, au milieu de la nuit, se réveillait en sursaut, en proie à une épouvante extraordinaire. Elle se figurait avoir entendu, en rêve, des gémissements étouffés, des bruits étranges, des pas furtifs sur les marches de l'escalier, le grincement d'une porte retombant sur ses gonds. Il lui fallait quelques minutes pour se tranquilliser et se rendormir. Encore avait-elle peine à distinguer la réalité du cauchemar, et ce n'était que le lendemain, à l'aube, que la fraîcheur et la clarté matinales lui rendaient son calme et son courage.

« Peu à peu, dans le désordre de ses idées ou de ses songes, elle s'accoutumait à considérer Marcel comme son seul refuge en ce monde. Les deux fiancés eurent là une douce et heureuse saison, et c'est pendant cette saison sans lendemain que Marcel, assis sans doute sur le banc où je suis, et contemplant cet ormeau que vous avez remarqué, eut l'idée de graver sur le tronc ces deux initiales : M. C. — (Marcel-Catherine).

« Vous pouvez maintenant comprendre quelles furent la surprise et la douleur du jeune homme, lorsque Catherine, qui venait d'atteindre sa dix-septième année et qu'il suppliait de fixer une date pour le mariage, changea tout à coup de manières, de langage et d'attitude. Elle ne l'accueillait plus qu'avec un inexplicable mélange de froideur et de tristesse. Elle avait des pâleurs subites, des tressaillements nerveux, des alternatives d'agitation fébrile et de stupeur. Lorsqu'elle apercevait Marcel dans le sentier qui conduisait de l'auberge à la


Cartazzo

maison des *Fardéjaïré,* au lieu de courir, comme autrefois, à sa rencontre avec le joyeux élan d'un amour sincère et d'une conscience sans reproche, elle essayait de se cacher ou de s'enfuir. Marcel se demandait en vain le mot de cette douloureuse énigme. Ce qu'il savait, c'est que Catherine était malheureuse, que ses yeux rougis de pleurs dénonçaient des nuits d'insomnie et de fièvre, qu'un obstacle invisible le séparait d'elle, et qu'elle avait des secrets pour lui.

« Un jour, — il avait réussi à la rejoindre et il la pressait de questions ardentes, — elle lui annonça son intention bien arrêtée de renoncer au mariage et d'entrer comme sœur converse chez les Bénédictines de Grasse.

« En lui faisant part de cette résolution, elle fondit en larmes. En quelques heures, Marcel passait par toutes les angoisses du soupçon, de l'amour, de la colère, de la pitié. Sa raison s'égarait, et, dans ce terrible état de vertige et de délire, lui, le plus loyal des hommes, il était prêt à tout, même à écouter un mauvais conseil.

« Il rencontrait souvent dans la forêt un jeune braconnier, nommé Jean Riou, son aîné de deux ou trois ans. Jean ne passait pas précisément pour un bon sujet. Envieux, sournois, méchant, libertin de bas étage, il ne pouvait y avoir pour l'honnête Marcel de confident plus dangereux. Mais Marcel était poussé à bout par l'énigmatique attitude de Catherine. Les rencontres se multiplièrent. Irrité de se débattre contre l'inconnu, cherchant partout une issue à ses soupçons, Marcel crut apercevoir sur le rude visage de Jean Riou une expression d'ironie mal contenue, de méchanceté satisfaite, qu'il interpréta dans le sens de ses chagrins. Un jour que son angoisse avait dépassé la mesure, il dit brusquement au braconnier :

— Jean ! Vous savez quelque chose !...

— Moi ! Quoi donc ?...

— Eh bien ! Que Catherine ne m'aime plus, qu'elle ne veut plus de moi pour mari...

— Pas possible ! Après ça, quand on habite cette auberge, quand on est, comme l'Adrète, fille de Mathieu et de Madeleine Boulari...

— Que voulez-vous dire ?

— Rien... rien... ou plutôt, ce que je voulais dire, c'est qu'un brave garçon comme vous ne doit pas rester plus longtemps dans cet état de perplexité qui vous dévore... En pareil cas, il faut aller droit au but. A votre place, je parierais de savoir, d'ici à huit jours, le secret de Catherine.

— Et comment?

— Oh! d'une façon bien simple... En allant me poster, entre onze heures et minuit, dans l'étable où les imbéciles croient qu'il y a des revenants et qui donne, par une porte à claire-voie, sur le ravin de l'Argentière. Vous verrez bien s'il se passe dans l'auberge quelque chose de suspect.

« Marcel, pendant le reste de la journée, ne cessa de se dire que cet espionnage était indigne de Catherine et de lui; ce qui ne l'empêcha pas, le soir, à onze heures, de suivre le conseil de Jean Riou. Ici quelques explications sont nécessaires. En 1820, cet espace vide que vous voyez à notre droite était occupé par un mur en pierres sèches, attenant au corps de logis, qui n'a pas changé. Ce mur, coupé vers le milieu par une vaste porte cochère hérissée de squelettes d'oiseaux de proie, aboutissait à une masse de bâtiments qui composaient les dépendances de l'auberge. A l'angle, du côté de la route, une immense remise ouvrant sur une écurie contiguë à une étable, laquelle donnait sur le ravin de l'Argentière; ravin que vous apercevez d'ici et qui, peu profond dans la partie la plus rapprochée de nous, se creuse cent mètres plus bas, au point de devenir un véritable gouffre. La distance comprise entre ces bâtisses et l'auberge formait une cour remplie de charrettes, de vieilles ferrailles et de tas de fagots. Pour un jeune homme leste et robuste, rien de plus facile que de s'introduire dans cette étable et dans cette cour, soit en sautant par-dessus le mur, soit en enjambant la porte à claire-voie.

« Que voulait le malheureux Marcel, l'œil fixé sur la fenêtre qu'il savait être celle de Catherine? Cette chambre, située au nord de la maison, était séparée par un grand corridor des appartements destinés aux voyageurs. Les aubergistes et leur fille aînée couchaient dans une espèce d'entresol, au-dessus de la cuisine.

« Que voulait-il? Le savait-il lui-même? Ce fut une veillée lugubre. Blotti

dans la paille, tapi dans sa cachette, Marcel attendait. Il regardait la fenêtre de Catherine, prêtant l'oreille aux moindres bruits, s'imaginant parfois que cette maison, enveloppée de ténèbres et de silence, allait répondre à ses questions insensées. Il ne pouvait plus se rendre compte du temps écoulé. Cependant il lui semblait avoir entendu sonner, à l'horloge du village, minuit, puis une heure du matin. Il commençait à se calmer, à comprendre tout ce que cet espionnage avait d'offensant pour Catherine. Il songeait à se retirer, quand tout à coup il entendit un cri terrible, parti d'une des chambres réservées aux voyageurs et suivi de gémissements ; le cri d'un homme qu'on assassine ; les gémissements d'un homme qui se meurt. Glacé d'épouvante, il vit, un quart d'heure après, s'ouvrir une petite porte qu'il croyait condamnée et qui donnait sur la cour. Mathieu et sa fille Mélie en sortirent, portant un fardeau qui semblait fort lourd. Ils passèrent à deux pas de Marcel. Le fardeau, c'était un cadavre.

— Es-tu bien sûre, dit Mathieu, que cet homme n'était pas du pays ?

— Oui, bien sûre ; je l'ai fait parler... un Piémontais de là-bas, du côté de Verceil.

« Après ce dialogue échangé à voix basse, ils se dirigèrent vers la claire-voie ; puis le bruit de leurs pas se perdit dans la direction du ravin.

— Le père, la sœur de Catherine !

« A l'aube, on trouva Marcel gisant sur le seuil de sa maisonnette. Ses parents, qui l'adoraient, le portèrent dans son lit. A toutes leurs questions il répondit par des paroles confuses, incohérentes, insensées, où s'entre-choquaient les visions de cette horrible nuit. Ils allèrent à la hâte chercher le docteur Favier, médecin à Fréjus. Par un hasard providentiel, le docteur se rencontra au chevet du malade avec l'inspecteur des eaux et forêts, M. de Cerbac, venu chez Gaucherand pour lui annoncer la prochaine adjudication d'une coupe de bois. Le docteur et l'inspecteur se connaissaient, et tous deux étaient fort liés avec le procureur du roi de Draguignan.

— C'est une fièvre cérébrale, dit le docteur, qui tenait dans ses mains la main brûlante de Marcel.

— Un délire effrayant, répliqua M. de Cerbac, entendant le malade divaguer.

— Oui, le délire... pourtant attendez ! reprit le médecin qui devinait quelque chose au delà de ces divagations apparentes.

Marcel entremêlait, avec une volubilité fébrile, les noms de Mathieu, de Mélie, de Jean Riou, de Catherine. A un mot de jalousie succédait sur ses lèvres un cri d'épouvante.

— C'était un cadavre ! Je l'ai vu ! bégayait-il d'une voix entrecoupée. Il m'a regardé avec ses yeux morts... Un Piémontais de là-bas, du côté de Verceil... ils l'ont égorgé ou étouffé !... Mais je vous jure que je suis innocent... que Catherine est innocente... Ah ! voilà son secret ; voilà pourquoi elle ne voulait plus m'épouser... Mais moi... moi, je l'aime toujours !...

— Croyez-vous, dit tout bas le médecin à M. de Cerbac, que ce ne soit que du délire ?

— Je le crois si peu, répondit l'inspecteur, pâle de surprise et d'effroi, que je serai demain matin à Draguignan, dans le cabinet de mon ami, le procureur du roi... »

En ce moment, les coups de fusil se rapprochaient et rappelaient Serguier à ses fourneaux. Bientôt nos chasseurs arrivèrent ; ils ne rapportaient pas le moindre sanglier, mais un formidable appétit. Pendant qu'ils mangeaient, buvaient et suppléaient au gibier absent par de mirifiques récits, Serguier me regardait d'un air goguenard, comme pour me dire : « Vous voilà bien attrapé ; vous ne savez pas la fin de l'histoire ! » — Piqué au jeu par sa pantomime railleuse, je le pris dans un coin et je lui dis :

— Je ne la sais pas, mais je la devine... Vous m'arrêterez si je me trompe... Mathieu, Madeleine et Mélie furent condamnés à mort et exécutés ?...

— Oui.

— L'innocence de Catherine fut reconnue et proclamée. La pauvre enfant, désormais seule, était abandonnée de tous, excepté du vieux curé. Marcel l'aimait toujours ; il l'épousa ; ils eurent un fils ?

— Oui.

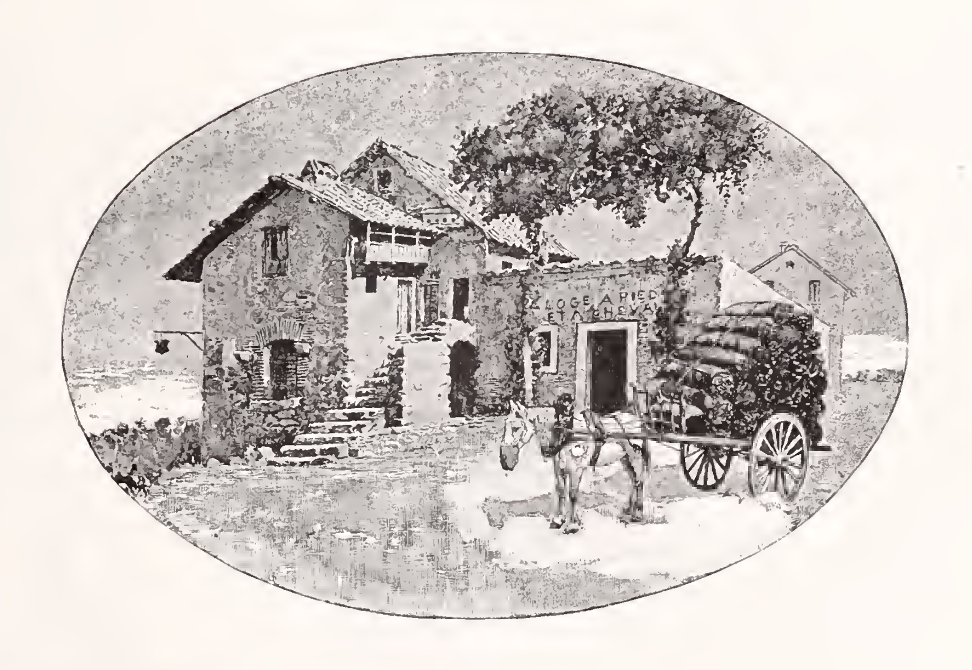
— Mais on sait ce qui arrive en pareil cas. Marcel et Catherine comprirent qu'ils allaient avoir à lutter contre l'impossible. Il n'y avait pas de jour où les habitants des Adrets, d'Auribeau, de Vallauris, de Mougins, ne fissent sentir à l'une qu'elle était fille d'assassins ; à l'autre, qu'en épousant *l'Adrète,* il avait pris sa part de cet héritage d'ignominie !...

— Oui.

— Le père et la mère de Marcel moururent de chagrin. Depuis la fatale nuit, Marcel avait toujours eu la tête un peu faible. Un jour, il se tua, ou disparut. Son fils, conçu et né au milieu de ces scènes d'horreur et de deuil, est sourd-muet ; Catherine à demi folle... Ce fils, c'est Georget le batelier. Catherine, l'Adrète, c'est la vieille mendiante de l'église de Cannes... N'est-ce pas cela ?

— A peu près.

ARMAND DE PONTMARTIN.





LA FÉDÉRATION

DU 14 JUILLET 1790

Si l'on en croyait certains historiens, la Fédération du 14 Juillet 1790 n'aurait été avant tout qu'un de ces prétextes, toujours avidement saisis par la grande ville, de festoyer, de danser et de gouailler le pouvoir royal sur son déclin. En fait, cette journée consacra définitivement le principe de l'unité politique et sociale de la France dont les assemblées antérieures de Bretagne, du Dauphiné, du Lyonnais et de l'Alsace, avaient ébauché la formule : renoncer à toute distinction de race et de langue, abaisser, autant qu'il appartenait à chacun, les barrières qu'un fisc invraisemblablement compliqué élevait sur chaque route, sur chaque fleuve (ne comptait-on pas vingt-huit péages différents sur le seul cours de la Loire ?) et se conformer dans toute leur rigueur aux termes du serment solennel que, le 23 novembre 1789, trois mille gardes nationaux avaient

prononcé dans la plaine d'Étoile sur les bords du Rhône... « Nous jurons, avaient-ils dit, sur nos cœurs et sur ces armes consacrées à la défense de l'État, de rester à jamais unis, abjurant désormais toute distinction de provinces, offrant nos bras, nos fortunes et nos vies à la patrie, au soutien des lois émanées de l'Assemblée nationale; jurons d'être fidèles au monarque qui a tant de titres à notre amour ; jurons de nous donner mutuellement toute assistance pour remplir des devoirs aussi sacrés, et de voler au secours de nos frères de Paris et des autres villes qui seraient en danger pour la cause de la liberté. »

Une seule adhésion manquait encore, celle de Paris qui, depuis les journées d'octobre, était, bon gré mal gré, la résidence officielle des deux pouvoirs en lutte : le Roi et l'Assemblée. Or, chacun le sentait, c'est à Paris seulement que pouvait se consommer l'union définitive, mais aussi c'est là que pouvaient éclater deux sentiments fort opposés. Quand les délégués de la France allaient s'assurer par leurs propres yeux de la présence du souverain qui, pour tant de milliers de ses sujets, n'existait qu'à l'état d'effigie sur les monnaies courantes, ce souverain n'allait-il pas retrouver la popularité dont il avait si longtemps joui? N'était-il pas alors, — et il le fut jusqu'à la fuite de Varennes, cent brochures l'attesteraient au besoin, — le « meilleur des rois »? D'autre part, n'était-il pas imprudent d'amener à Paris tant de masses indisciplinées et de les exposer à toutes les tentations de pillage et de massacre? L'opinion publique fut plus forte que les trembleurs des deux partis. Comment les électeurs et la Commune de Paris auraient-ils résisté plus longtemps, alors que le Roi, dans sa proclamation du 23 mai 1790, disait lui-même : « Jamais des circonstances plus impérieuses n'ont invité tous les Français à se réunir dans un même esprit, à se rallier avec courage autour de la loi et à favoriser de tout leur pouvoir l'établissement de la constitution. » Une *Adresse des citoyens de Paris à tous les Français,* développant cette pensée, faisait un pressant appel au concours de tous. « Dix mois se sont à peine écoulés depuis l'époque mémorable où, des murs de la Bastille conquise, s'éleva un cri soudain : Français, nous sommes libres. Qu'au même jour, un cri plus touchant se fasse entendre : Français nous sommes frères! »

Bailly, en présentant le 5 juin, cette adresse à l'Assemblée nationale, ne fit guère que la paraphraser, et le rapport de Talleyrand, déposé deux jours après, proposait que chaque chef-lieu de district déléguât un homme sur deux cents et que les frais d'aller et de retour fussent à la charge de chaque district. De plus, le Roi était « supplié » de donner les ordres nécessaires pour que chaque régiment députât un officier, un bas officier et un soldat chargés de se rendre à la Fédération. Le décret conforme, sanctionné par Louis XVI, fut aussitôt appliqué et la sélection qu'il prescrivait donna un total de quinze mille délégués de la garde nationale et de onze mille soldats, parmi lesquels bon nombre de vétérans de la guerre de Sept ans.

La municipalité de Paris avait fort à faire. En moins d'un mois, il lui fallait choisir un terrain, exécuter une décoration digne de la solennité et veiller à la subsistance, à la salubrité et à la sûreté d'une population si rapidement accrue. Dès le premier jour, quatre emplacements furent proposés : le Champ-de-Mars, la plaine Saint-Denis, la plaine de Grenelle et la plaine des Sablons, qui faillit avoir la préférence.

Ce fut le Champ-de-Mars qui l'emporta ; sa proximité plaidait sans doute en sa faveur, car il restait à le mettre en état. C'était alors une plaine vaste et solitaire, bornée par l'École militaire, le quartier du Gros-Caillou, le village de Grenelle et la Seine. Il fallait niveler le terrain et l'entourer d'une ceinture de terre-pleins qui permissent d'y installer des tribunes. Les architectes, comme bien l'on pense, surgirent de toutes parts, armés de plans hâtivement conçus. Cette émulation ne tourna pas au bénéfice du premier arrivé. Blondel avait déposé un programme le 14 ; le 18, Cellerier adressa le sien et le vit adopté au grand chagrin de son rival qui, tout en prétendant qu'il avait vu « sans regret » accorder la préférence à un autre, ne tarda pas à lui adresser des *observations* aigres-douces : il ne pouvait, disait-il, s'empêcher de donner satisfaction aux entrepreneurs qui se tournaient vers lui et lui reprochaient son inertie ; et il établissait, sur deux colonnes, les principales différences des deux plans. Tandis que Cellerier édifiait des talus en terrasse, en dedans des avenues du Champ-de-Mars, Blondel avait proposé des amphithéâtres en gradins, sur les avenues mêmes. Cellerier évaluait

à 725,600 livres les dépenses des talus, des banquettes et du nivellement du terrain. Blondel, en couvrant les fossés de planches, se flattait de réaliser une économie de 350,000 livres. Aux 280,000 spectateurs que Cellerier faisait asseoir sur ses banquettes, Blondel en opposait, sur le papier, 300,000. Cellerier eut le bon esprit de tenir compte de ces observations. Grâce aux remarques de Blondel, un pont de bateaux fut établi entre Chaillot et le Champ-de-Mars ; des dégagements pratiqués entre chaque tribune permirent d'éviter une bagarre qui eût été pire que celle de 1770, à la place Louis XV, lors du mariage du Dauphin.

La question du logement des fédérés provoquait d'autres conflits. En principe, la municipalité avait invité les aubergistes à les recevoir aux conditions les plus modiques, mais il y eut dans l'opinion un de ces courants auxquels rien ne résiste. Pierre Manuel, futur procureur de la Commune et alors un de ses administrateurs, proposa d'ouvrir « les maisons aussi bien que les cœurs » et s'offrit à inscrire d'office, à la municipalité, « les noms et demeures des citoyens qui seraient jaloux de recevoir leurs frères ». La Commune, vexée peut-être de n'avoir pas eu la première cette pensée, désavoua Manuel, qui offrit sa démission en termes à demi menaçants. L'élan n'en était pas moins donné ; chacun disputa l'honneur d'héberger un ou plusieurs fédérés, choisissant de préférence, cela va sans dire, ses compatriotes. Si le directeur des bâtiments, La Billarderie d'Angivilliers, fut dénoncé et conspué parce qu'il avait voulu envoyer dans un hôtel de la rue de l'Arbre-Sec trois fédérés qui s'étaient présentés chez lui, par contre, Le Pelletier de Saint-Fargeau et Beaumarchais se virent félicités par la presse pour avoir mis à la disposition des nouveaux arrivants, l'un, son superbe hôtel de la rue du Temple, l'autre sa belle maison du faubourg Saint-Antoine. Les journaux du moment sont pleins des témoignages de cet empressement : qu'il s'agisse d'une écurie pouvant renfermer dix-huit chevaux, que M. Christophe, rue de Clichy, met au service des hussards et des dragons délégués à la Fédération, ou de M. Vignes, épicier, rue de Bucy, réclamant l'honneur de fournir, « selon ses petites facultés, » une douzaine de jambons de Bayonne à l'ambigu froid qui doit suivre la fête.

Mais ce n'était pas assez pour les cerveaux en travail d'assurer l'abri et la subsistance d'hôtes impatiemment attendus. Un moraliste se mettait de la partie pour les prémunir contre les mille dangers auxquels ils allaient s'exposer. Et quel moraliste! « L'auteur du *Paysan perverti* et des *Nuits de Paris* est instruit, vous le savez, et son zèle patriotique, en ce moment important, le porte ici à vous faire part de ses lumières péniblement acquises. »

Ainsi débute un *Avis aux confédérés,* que les récents bibliographes de Restif de la Bretonne n'ont pas mentionné et qui est, à coup sûr, l'une des pages les plus curieuses de son œuvre informe et parfois prodigieuse. Qui donc a mieux réfuté que ce maniaque, les accusations dont la grande ville a été l'objet de tout temps, en 1790 comme en 1871?

« Les philosophes ont déclamé contre l'étendue de la capitale. Folie immense de leur part! Sans une capitale immense, point d'art perfectionné au plus haut degré possible. Une nation sans capitale assez étendue est un corps mal proportionné, c'est un être qui n'a pas un cerveau assez étendu et dont les idées sont mesquines. Cet *épisode* au commencement d'un avis vous paraîtra singulier. Mais c'est ce que j'ai ouï dire, qu'on veut anéantir Paris, le diminuer considérablement. Je vous avertis, chers concitoyens, en dépit de tous les prétendus philosophes, que c'est le moyen de tout perdre, de replonger la France dans la barbarie comme elle y était avant que la capitale eût une étendue suffisante, avant que, par ses arts, son luxe et ses plaisirs, elle appelât à elle des hommes de toutes les provinces, de tous les royaumes. — Mais Paris a perdu les mœurs. — Paris, comme toutes les grandes réunions, a plus de chaque chose, plus de vices comme plus de vertus. »

Quel Parisien ne contresignerait ce que Restif dit un peu plus loin des charmes de l'*inconnussion* (nous dirions aujourd'hui l'anonymat)?

« L'inconnussion de Paris fait que chaque particulier, dont on ne sait ni les relations, ni les affaires, ni les fautes, ni les faiblesses, agit avec la liberté, la dignité humaine tout entière..... Jamais vous ne trouverez cette aisance, cette noblesse dans une ville de province, quel que soit le mérite de l'homme. »

Qui donc enfin a fait meilleure justice du dangereux sophisme de la disproportion des fortunes ?

« C'est à Paris que vous apprendrez que l'inégalité des fortunes n'est point un mal politique ; qu'elle est une ressource au contraire et qu'il faut ou l'égalité parfaite, telle que je l'ai décrite dans mon *Anthropographe,* ou l'inégalité comme elle existait ; que tous les prétendus abus qu'on entreprend de corriger ne sont pas si odieux qu'on se l'imagine. En effet, pour qu'il fût infâme qu'un homme eût 500,000 livres de rente ou de pensions, il faudrait qu'il les mangeât seul. Ce qui est impossible : *cet homme ne consomme réellement que ce qui le nourrit ;* tout le reste, malgré lui, passe aux autres. A la vérité, comme ceux qu'il favorise sont de son choix, il fait bien moins d'heureux par son opulence qu'il ne fait de mécontents par son impuissance. »

Après avoir demandé grâce encore une fois pour ces digressions, Restif fait aux confédérés les honneurs de sa patrie d'adoption : il les mène au théâtre : « Si l'on vous donne un drame, dit-il, écoutez avec respect ce genre de pièces propres à *sérieuser* la nation. » Il les met en garde aussi bien contre les Variétés-Amusantes que contre l'Opéra, puis parcourt avec eux les Tuileries dont on a ôté les labyrinthes « par bêtise », le Luxembourg, champêtre et solitaire. « On s'y plaît quand on a une âme, mais on maudit le mur qui l'a gâté. Pourquoi ? Pour rien. » A l'en croire, le Jardin des Plantes étonne par sa fastueuse inutilité : « C'est un endroit charmant, dont je ne sais qui a gâté le monticule appelé labyrinthe, pour y mettre un dôme ridicule qui ne vaut pas la plate-forme agreste qu'il remplace. » En revanche, ce qu'il faut fuir, ce sont les billards, les académies, les filous, les escrocs bien mis et surtout les « nymphes attrayantes » dont, mieux que personne, il connaissait les charmes et les perfidies : « Munissez-vous, dit-il, d'un petit ouvrage intitulé le *Palais Royal,* avec la *Semaine nocturne,* quatre parties qui vous mettront au fait de toutes leurs ruses et de tout ce qu'elles peuvent donner. » Et pour que rien ne manque à cette réclame naïve, il fait courir le long des marges de l'*Avis,* l'annonce détaillée de son *Année des dames nationales,* qui allait paraître.

S'il est vrai que les fous enseignent la sagesse, Restif ne fait point en

somme mentir le proverbe ; il y a plus de bon sens dans ses conseils que dans les élucubrations de deux ingénieurs des Ponts-et-chaussées, M. Mopinot de la Chapotte et M. Simonne, qui, sans s'être concertés, je pense, proposaient la destruction du monument de la place des Victoires. Selon eux, cette glorification des conquêtes de Louis XIV, symbolisées par quatre esclaves enchaînés au pied du vainqueur, offusquerait les regards des confédérés et il fallait se hâter de les faire disparaître. Seulement, Mopinot entendait déloger Louis XIV au bénéfice de son descendant, tandis que Simonne installait sur le piédestal un groupe représentant la Liberté guidée par la Sagesse. Ils ne furent que trop bien écoutés, au moins en ce qui touchait la première partie de leurs vœux. La Commune prescrivit le déplacement des Nations enchaînées (aujourd'hui aux Invalides) et donna ainsi l'exemple de ces mutilations ignares que tous les régimes, sans exception, se sont depuis permises. Heureux si l'on s'était toujours, comme cette fois, contenté de déplacer et non de détruire !

Dès le 10 juin, la Commune avait invité tous les ouvriers sans ouvrage, et ils étaient nombreux, à prendre part aux terrassements du Champ-de-Mars. Quinze mille hommes avaient répondu à l'appel. Soudain, retentit un cri d'alarme, poussé par un obscur garde national, le citoyen Cartheri, du bataillon de la Trinité. Dans une lettre adressée à la *Chronique de Paris,* il exprime le doute que l'entreprise puisse être achevée pour l'époque fixée, et il propose à ses camarades de prendre chaque jour dix hommes par compagnie, qui se rendront au Champ-de-Mars, pour y bêcher la terre et charger la brouette : « Ce travail, dit-il, n'a rien que d'honorable pour des soldats, puisqu'un général romain en a donné l'exemple. L'armée parisienne renferme soixante bataillons, composés chacun de sept compagnies, ce qui donne par jour 4,200 hommes, qui soulageraient les ouvriers et prouveraient aux ennemis de la Révolution que la peine ne coûte rien lorsqu'il s'agit de consolider notre liberté. Dans le cas où nos services seraient acceptés, nous n'entendons pas préjudicier aux intérêts des ouvriers qui seront toujours payés en raison du temps qu'ils doivent être employés. »

A peine émise, la proposition du citoyen Cartheri rencontra un accueil



auquel son modeste auteur ne s'attendait peut-être pas. Le département ou comité de police chercha en vain à entraver le mouvement. « Il est facile de concevoir, disait-il, quel désordre naîtrait du concours de tous ceux qui voudraient travailler au Champ-de-Mars et ce serait reculer les travaux que de vouloir les avancer par cet appel. » Ce ne furent pas seulement les camarades de Cartheri qui répondirent. Tous les autres bataillons et bientôt la population entière s'offrirent à suppléer les efforts des manouvriers. Spectacle sans précédent et qu'on n'a pas revu depuis ! Durant quelques jours, l'immense esplanade fut tout à la fois un chantier, un atelier, un jardin. La charmante esquisse de Debucourt, que nos lecteurs doivent à une gracieuse communication de M. Raffet fils, a pour commentaires les récits des journaux et des mémoires du temps. L'embarras n'est point ici dans la rareté, mais bien dans le nombre et dans l'unanimité même des témoignages qui nous sont parvenus. Qu'on ouvre les *Révolutions de France et de Brabant* de Camille Desmoulins, ou la *Chronique de Paris* de Millin et Condorcet, les *Mémoires* de Ferrières, ou la *Correspondance* de d'Escherny avec ses amis de Suisse et d'Angleterre, l'impression qui se dégage de ces lectures ne varie pas. Quant aux détails, ils se retrouvent à peine modifiés en passant sous la plume de tel ou tel narrateur, mais ils concordent de tout point.

« Il faut voir cette fourmilière de citoyens, cette activité, cette gaîté dans les plus durs travaux ; il faut voir cette longue chaîne qu'ils forment pour tirer des charrettes surchargées ; des pierres énormes cèdent à leurs efforts, ils entraîneraient des montagnes.

« Il n'est point de corporation qui ne veuille contribuer à élever l'autel de la patrie : une musique militaire les précède ; tous les individus se tiennent trois à trois, portant la pelle ou la pioche sur l'épaule ; leur cri de ralliement est ce refrain si connu d'une chanson nouvelle, qu'on appelle le *Carillon national*. Tous chantent à la fois : *Ça ira, ça ira, ça ira :* oui, *ça ira !* répètent tous ceux qui les entendent. Personne ne se croit dispensé du travail par son âge, son sexe ou son état : on a vu passer les tailleurs, les cordonniers, ayant à leur tête les *frères* tailleurs et les *frères* cordonniers. L'École vétérinaire, les habitants de villages très éloignés sont accourus, ayant à

leur tête le maire avec son écharpe, la pelle sur l'épaule. Tous ont des drapeaux ou des enseignes. Sur celui des charbonniers, on lit : *Le dernier soupir des aristocrates ;* sur un autre, ce mot si énergique répété par tant de citoyens : *Ça ira !* On voit des pères de famille marchant à la tête de leurs enfants et de leurs domestiques ; les suisses, les forts de la halle joignent plus de force à la même activité.

« Que l'on ne croie pas que l'envie de participer à une fête, de se montrer, les dirige. Quelques-uns n'arrivent qu'à la nuit, après avoir passé la journée à des travaux pénibles. Les ouvriers du pont de Louis XVI y viennent avec leurs instruments, leurs tombereaux, leurs brouettes, après avoir fini la journée ; les passeurs de la Grenouillère, lorsque la nuit entièrement close ne permet pas de passer la rivière. Chaque corporation, chaque district dépose près de son drapeau, tous ses habits ; auprès est le tonneau pour se désaltérer et reprendre des forces.

« Mais ce qui étonne et surprend davantage, c'est de voir l'ordre qui règne parmi un si grand nombre de citoyens : pas un propos injurieux, pas une querelle, point de confusion ; les chefs d'ateliers indiquent seulement une fois quel est l'endroit où il faut porter la terre, celui où il la faut prendre, et ils ne se mêlent plus de rien. *Les bons ouvriers ne trouvent point de mauvais outils.* Aussi n'est-il pas un instrument, si mutilé qu'il soit, qui ne serve à quelque chose : les brouettes dont la roue est cassée sont portées à bras et deviennent des *civières ;* d'autres transportent la terre dans la pelle même qui sert à charger. Nous avons vu des hommes choisir les grosses mottes pour les transporter dans leurs mains. Nous avons vu une femme, déjà avancée en âge, et qui paraissait peu habituée à la fatigue, faire plus de vingt voyages avec de la terre dans son tablier.

« Beaucoup de députés pour la confédération ont été travailler ; les soldats nationaux de la Bretagne y ont été, ayant à leur tête MM. Chapelier, Fermont, Lanjuinais, députés à l'Assemblée nationale, et le père Gérard qui, comme un Romain, passe de la charrue au Sénat et du Sénat à la charrue. »

« J'ai vu, écrivait d'Escherny, attelés au même chariot une bénédictine, un invalide, un moine, un juge et une courtisane. » Sieyès et Beauharnais

piochaient côte à côte ou traînaient la même brouette. « On a remarqué, disait un journal, qu'ils tiraient plus à gauche qu'à droite, apparemment par habitude. J.-F. Maury tirerait à droite. »

Et, le lendemain, les charbonniers promenaient un des leurs en manteau court, en rabat, les mains liées derrière le dos : c'était, disaient-ils, l'aristocratie enchaînée. Plaisanterie bien inoffensive si on la rapproche de l'emblème sanguinaire que la corporation des bouchers arborait en venant reprendre le travail quotidien : un large couteau sur un oriflamme rouge avec cette devise : *Tremblez, aristocrates, voici les garçons bouchers.*

Comme contraste, empruntons aux *Souvenirs*, de Louise Fusil, la toilette adoptée par les élégantes qui ne dédaignaient point de tirer la brouette ou même de s'y laisser promener par de galants terrassiers : blouse de mousseline grise, bas de soie et brodequins de même couleur, écharpe tricolore, large chapeau de paille, et, ne nous étonnons pas que de si jolies auxiliaires aient provoqué l'hommage d'un rimeur anonyme :

De cette fête, avec justice,
Vous deviez être l'ornement :
De vos joyaux le sacrifice
Couronne votre dévouement.
Vous plairez toujours sans parure,
Sexe charmant, sexe enchanteur,
Avec les dons de la nature ;
N'êtes-vous pas notre bonheur?

Pour mériter de la Patrie,
Ne bornez pas là vos travaux ;
Votre tâche n'est pas remplie,
Donnez-nous de petits héros ;
Dignes émules de leurs pères,
Qu'ils héritent de leur valeur ;
De la France, comme leurs mères,
Qu'ils soient la gloire et le bonheur !

Quant à l'*Action magnanime et patriotique de Louis XVI,* que nous signale une brochure de quatre pages, c'est tout simplement le récit de la visite que le Roi fit au Champ-de-Mars et au cours de laquelle il ne dédaigna

point d'emplir une brouette et d'aller la déverser sur un des terre-pleins.

Le résultat de tant de bonnes volontés ne se fit pas attendre. Le 11 juillet, les travaux étaient terminés, mais « pour les porter à la perfection » la municipalité invitait les citoyens à s'abstenir d'entrer au Champ-de-Mars, afin de ne point empêcher de rectifier les inégalités qui restaient à aplanir et de finir les parties qui n'étaient que décoratives. En même temps, elle faisait procéder à une visite minutieuse des caves de l'École militaire et publiait un rapport de l'architecte Guillaumot qui mettait à néant les rumeurs sinistres répandues par les aristocrates et accueillies par les badauds, avec la faveur qu'ils réservent d'ordinaire aux *canards* de cette nature : « Que ceux qui affectent la frayeur sortent donc, puisqu'ils le veulent, disait une proclamation de la Commune. Qu'ils fuient la fête de la liberté, sous prétexte de dangers chimériques, mais que les amis de la Révolution restent : qu'ils songent qu'on ne voit pas deux fois un pareil jour ! »

* * *

Enfin, il se leva, ce jour, mais sous des rafales de vent et de pluie qui n'avaient pas discontinué depuis la veille. Cinquante mille hommes se trouvèrent rassemblés, à six heures du matin, sur les boulevards, entre le faubourg du Temple et la porte Saint-Martin, et se mirent en marche à huit heures dans l'ordre suivant : la musique de la garde citoyenne, le maire, les électeurs, les députés de la Commune élus en août 1789, les cent vingt autres députés élus par les soixante districts pour constituer ce qu'on appelait le pacte fédératif et les soixante administrateurs provisoires. Venaient ensuite les quatre-vingt-trois délégations portant chacune le guidon que la Commune leur avait offert « comme un gage d'alliance et de fraternité » : un simple carré de taffetas blanc sur lequel étaient brodées deux couronnes de chêne avec les mots : *Constitution, Confédération nationale à Paris, XIV juillet MDCCXC,* et le nom du département auquel il appartenait. Les Bretons, les Dauphinois, les Marseillais, les Lyonnais furent particulièrement acclamés. Les députés de l'armée et de la marine n'étaient pas moins bien accueillis.

Les soixante bataillons de la milice citoyenne faisaient flotter les étendards

que chacun d'eux devait à la munificence de son commandant ou des dames du district, et, le plus souvent, aux cotisations de ses propres soldats. La fantaisie avait présidé à la composition de ces oriflammes, dont un bien petit nombre offrait les couleurs symboliques.

Le cortège, encadré de files de gardes nationaux et fermé par un détachement de cavaliers de la même milice, descendit le boulevard par la porte et la rue Saint-Denis, jusqu'à la rue de la Ferronnerie.

« Lorsqu'on fut arrivé à cette rue devenue trop fameuse, tout à coup ces mouvements impétueux se ralentirent, tous les esprits se glacèrent d'une silencieuse horreur. Pourquoi ces gémissements et ces larmes sur le sort de Henri, comme si sa mort était encore récente, comme si ses mânes n'étaient pas vengés par l'exil du fanatisme? Hélas! on ne se console donc jamais de la perte d'un bon roi!

« ..... Les soldats citoyens, sur pied depuis cinq heures du matin, mouraient de faim. On leur jetait par les fenêtres des pains qu'ils recevaient sur leurs sabres et sur leurs baïonnettes; on y joignait des viandes froides ou fumées; on leur descendait du vin, de l'eau-de-vie, des liqueurs, de l'eau dans des bouteilles attachées à de longs rubans à trois couleurs. Ils saisissaient tout avec empressement, et cela ne doit pas étonner, car des héros patriotes déjeunent tout aussi bien que des aristocrates, et encore mieux, parce qu'ils n'ont point de remords. »

L'Assemblée nationale, présidée par M. de Bonnay, attendait les délégués sur la place Louis XV et se joignit à eux en « détournant les yeux devant la statue orgueilleuse de ce roi devenu le fléau d'un peuple qui l'avait appelé le *Bien-aimé* ».

« Nous devions nous mettre sur deux lignes, deux par chacune et conséquemment quatre de front, écrit Garat dans une lettre soi-disant adressée

le jour même à un ami et publiée le lendemain par le *Journal de Paris*. Un accident a rendu l'exécution de cet arrangement un peu difficile ; il pleuvait depuis plusieurs jours; aujourd'hui, jour qui eût été si digne d'un beau soleil, il est tombé des torrents d'eau. Avant de s'être ordonnés pour la marche, avant d'avoir fait un pas, les représentants de la nation étaient inondés ; un parapluie servait quelquefois à trois ou quatre personnes, c'est-à-dire n'en couvrait aucune. Nous étions entre deux eaux, il y avait de quoi se désoler. Nous avons pris un meilleur parti ; tout se tourne facilement en joie lorsque la joie est au fond des âmes ; nous avons pris le parti de rire de notre désastre. Le long de notre route, nous avons trouvé les mêmes dispositions dans les doubles et triples rangs de spectateurs qui s'étaient placés sur le passage ; ils étaient trempés et ils chantaient. Dans le Cours-la-Reine, il n'eût pas été aisé de dire si c'était sous les arbres ou sur les arbres qu'il y en avait davantage.

« Près du Pont-Tournant, nous avons été salués par M. de La Fayette. A côté de ce général, qui réalise si bien les espérances qu'il avait données dans sa plus grande jeunesse, nous avons vu un bataillon de héros qui n'étaient guère plus grands que leurs sabres et leurs bonnets de grenadiers ; ce sont des soldats de douze ou treize ans ; leur bataillon se nomme *l'Espérance de la patrie*. Non loin d'eux était le bataillon des vétérans ; ainsi l'on passait d'une émotion douce à une émotion profonde, et l'on voyait d'un même coup d'œil la fin de la vie et son commencement consacrés à la patrie.

« Depuis l'extrémité du Cours-la-Reine jusqu'à la barrière de la Conférence, il y a, comme tu le sais, partout des maisons d'un côté ; nous n'en avons presque pas vu une seule; elles étaient cachées presque entièrement par les spectateurs qui sortaient en quelque sorte des fenêtres pour y trouver plus de place. Dans plusieurs endroits on avait découvert les toits, mais ils étaient couverts de monde. »

Ce fut à midi seulement que la tête de l'immense défilé atteignit le pont de bateaux jeté sur la Seine, à peu près à l'emplacement actuel du pont d'Iéna, et l'arc de triomphe improvisé, dont l'ordonnance rappelait celui

de la porte Saint-Denis, mais qui parut trop peu élevé. Au-dessus de l'entrée principale on lisait ces mots :

Consacrés au grand travail de la Constitution, nous le terminerons.

de l'autre côté :

Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage.

« Ces deux inscriptions se rapportent à quelques personnages allégoriques qu'on voit s'élancer à travers les obstacles vers le but désiré que leur montre la loi.

« A l'entrée du côté gauche, des guerriers prêtent le serment civique et semblent prononcer ces vers qu'on lit plus bas :

La patrie ou la loi peuvent seuls nous armer,
Mourons pour la défendre et vivons pour l'aimer.

« Au-dessus de l'entrée latérale, à droite, des hérauts d'armes, embouchant la trompette, proclament la paix. Ils sont environnés d'une foule de peuple qui paraît livré aux transports de la plus douce allégresse ; on lit au bas :

Tout nous offre d'heureux présages,
Tout flatte nos désirs.
Douce paix, loin de nous, écarte les orages,
Et comble nos désirs.

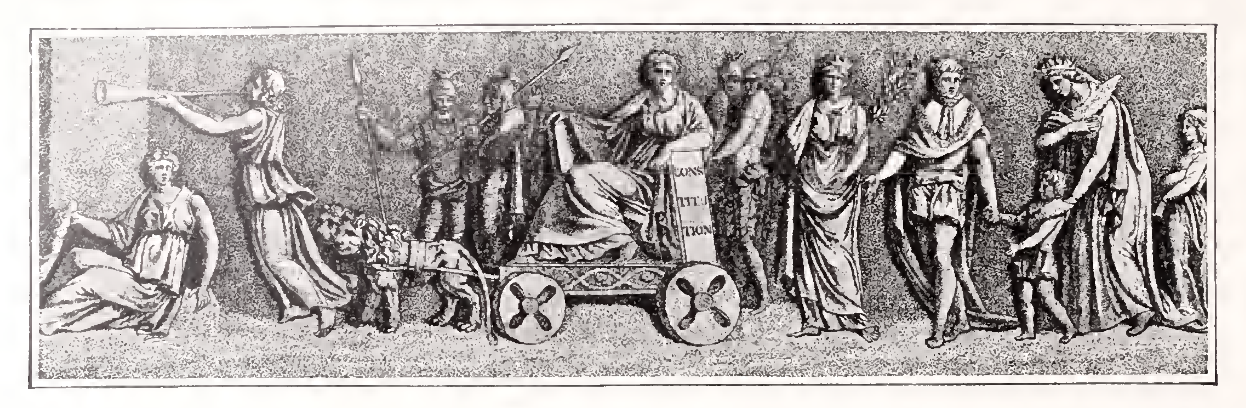
Les droits de l'Homme étaient méconnus depuis des siècles, ils ont été reconquis par l'humanité entière.

« Un autre bas-relief représente les députés des différents peuples qui viennent rendre hommage à l'Assemblée nationale. Au-dessous sont placés ces mots :

Le roi d'un peuple libre est seul un roi puissant.

« Le sens de ce vers est exprimé par l'emblème d'une femme qui enchaîne des lions à son char et attache à sa suite la Force, la Puissance, représentées

par différentes figures; elle est appuyée sur la Loi. Suivent, dans toute leur dignité, le Roi et la Reine; ils tiennent leur fils par la main. Plus loin une



foule de juges; sous leurs yeux une main terrible vient d'abattre les têtes d'une hydre redoutable. Au bas on lit ce distique :

Nous ne vous craindrons plus, subalternes tyrans,
Vous qui nous opprimiez sous cent noms différents.

« A l'autre extrémité un peuple immense écoute avec attention les sages exhortations d'un guerrier victorieux :

Vous chérissez cette liberté, vous la possédez maintenant,
Montrez-vous dignes de la conserver. »

Empruntons encore à Garat la description de l'autel de la patrie et des légendes qui le décoraient :

« Cet autel, d'une architecture simple, posé sur un stylobate carré élevé de vingt-cinq pieds, est entouré de larges gradins et flanqué de quatre exhaussements placés vers les quatre parties du monde. Sur une des faces une belle femme écarte et dissipe les nuages qui l'entourent et sa beauté brille dans tout son éclat; on lit au-dessus : *Constitution*. Sur l'autre, la France paraît assise sur un globe, elle a dans ses mains une corne d'abondance, à ses côtés sont les attributs des arts et des sciences. Sur le côté qui regarde la galerie, des guerriers, les bras tendus vers un autel, prononcent ce serment :

« Nous jurons de rester à jamais fidèles à la nation, à la loi, au Roi, de « maintenir de tout notre pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée « nationale et acceptée par le Roi, de protéger, conformément à la loi, la

« sûreté des personnes et des propriétés, la libre circulation des grains dans « l'intérieur du royaume, la perception des contributions publiques sous « quelques formes qu'elles existent, et de demeurer unis à tous les Français « par les liens indissolubles de la fraternité. »

« Sur l'un des côtés, vis-à-vis l'amphithéâtre, on lit ces vers, gravés dans toutes les âmes libres :

Les mortels sont égaux ; ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence.

La loi dans tout État doit être universelle,
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

« Sur le côté opposé la Renommée proclame dans toute la France les décrets immortels de l'Assemblée nationale :

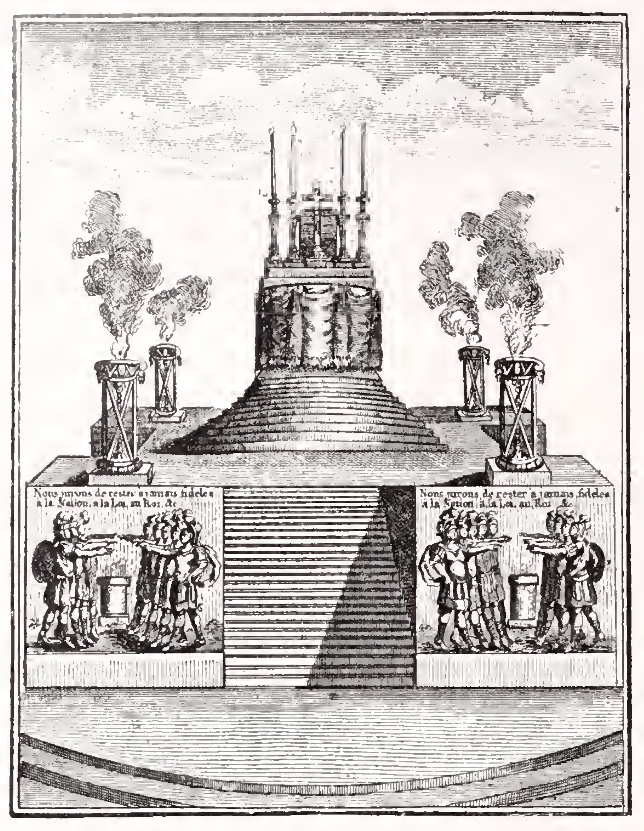
Songez aux trois mots sacrés qui garantissent ces décrets.
La nation, la loi, le roi.
La nation, c'est vous, la loi c'est encore vous, c'est votre volonté.
Le roi, c'est le gardien de la loi.

« Des quatre côtés des degrés, faits par leur étendue pour servir de marches à tout un peuple, conduisaient à son sommet par des pentes douces sur lesquelles étaient répandus les ministres de la religion, vêtus en blanc et dans ce costume qui rappelle à l'imagination les lévites et les hiérophantes.

« A l'instant où l'Assemblée nationale a été frappée de ce superbe tableau qui se dessinait devant elle, les marches de l'autel étaient couvertes de gardes nationales sous les armes, et les ministres pacifiques de la religion, debout sur l'autel, le plus élevé peut-être de tous ceux qui ont jamais été érigés, semblaient être à cette élévation, non plus pour dominer les hommes, mais pour s'approcher plus près du ciel.

« A ce même moment la pluie recommençait avec plus de fureur et dans toute l'étendue des terrasses latérales des spectateurs se couvrant de leurs parapluies, serrés les uns contre les autres, formaient au-dessus de leurs têtes comme une espèce de toit de taffetas de couleurs variées ; bientôt après, la pluie a cessé et les parapluies repliés ont laissé paraître plus de cent mille spectateurs. »

Le bataillon de l'*Espérance de la patrie* faisait face à l'autel, tandis que les vétérans, armés de piques, s'étaient portés à cent pas en arrière. Les députations se divisaient en deux fractions distinctes, celle de l'Ain, par exemple, s'était étendue à gauche, celle de l'Aisne à droite, et ainsi de suite. Les troupes de ligne et de la marine observaient le même ordre, mais il fallut encore plus de trois heures pour que chaque détachement fût à sa place.



L'autel de la Fédération.

Afin de combattre l'ennui et de défier les averses, certaines délégations imaginèrent de danser; celles d'Auvergne exécutèrent la bourrée, tandis que les députés de Provence nouaient les anneaux d'une vaste farandole. « Quelquefois, dit Garat, les cercles se resserraient et il y en avait un plus grand nombre ; quelquefois ils s'élargissaient et un très petit nombre couvrait tout l'espace du Champ-de-Mars. » La Fayette, le véritable héros de la fête, caracolait sur son cheval blanc et partageait avec Bailly les ovations de la foule.

« Il est impossible de décrire le spectacle qu'offrait le Champ-de-Mars, quand tous les corps y ont été réunis; les soixante drapeaux de Paris et les quatre-vingt-trois bannières flottantes offraient au milieu de cette foule immense de soldats le coup d'œil le plus ravissant. Un peuple immense assis sur les gradins du cirque, les arbres le couronnant de leur verdure ondoyante, et la montagne de Chaillot et de Passy, dont les jolies maisons étaient chargées de spectateurs, ajoutaient à l'agrément et à la richesse du tableau. »

Selon la remarque d'un témoin oculaire, nullement hostile, d'ailleurs, Félix Faulcon, député de l'Ariège, il y avait deux heures que la Fédération

était terminée dans toutes les autres parties de la France (elle avait eu lieu à midi précis), lorsque Talleyrand, évêque d'Autun, entouré de soixante aumôniers de la garde nationale et de deux cents prêtres, dont les surplis étaient coupés de ceintures tricolores, put monter à l'autel. « Il appartenait à toutes sortes de titres, ajoute le naïf Faulcon, à ce prélat patriote de représenter la religion dans la fête de la liberté. »

La Famille royale était arrivée au Champ-de-Mars, par les cours de l'École militaire, dans les voitures du Sacre, flatterie qui ne fut pas perdue. « Ce jour, dit une brochure, est celui du vrai couronnement du Roi et de sa postérité. »

Par une dérogation, sans exemple jusqu'alors, au cérémonial traditionnel, le fauteuil du président de l'Assemblée avait été placé à la même hauteur, sur la même ligne et à trois pieds à la droite du Roi. A gauche du siège royal (de velours violet semé de fleurs de lis d'or) des tabourets étaient préparés pour les secrétaires et autres membres de l'Assemblée nationale, « de manière que le Roi était placé au milieu d'eux tous, sans aucun intermédiaire et sous le même pavillon », dit expressément le procès-verbal officiel de la cérémonie. Le Roi portait un habit à la française, lilas, richement brodé d'argent, et la Reine, placée en arrière sur une sorte de balcon couvert, avait une robe également lilas brodée d'argent, et des plumes aux couleurs de la nation. A l'instant du serment solennel, La Fayette s'avança le premier et récita, d'une voix ferme, la formule qui, à peine achevée, fut soulignée par un formidable cri : *Je le jure!* poussé par cinq cent mille poitrines. Tous les yeux, tous les cœurs aussi, à cette minute suprême, étaient tournés vers la tribune de l'École militaire. Qu'allait faire le Roi? Allait-il descendre les gradins, traverser le Champ-de-Mars et se montrer à la foule? « De quelles douces jouissances l'ont privé ceux qui lui ont conseillé de ne pas faire cette démarche! Quels cris! quels transports n'eût-elle pas excités! On paraissait disposé à le porter jusqu'à l'autel! »

Il n'en fut rien. Louis XVI se leva, s'avança vers la balustrade de la galerie et, le bras tendu vers l'autel, prononça à très haute voix le serment « décrété par l'Assemblée nationale et accepté par lui » :

« Moi, Roi des Français, je jure à la nation d'employer tout le pouvoir

« qui m'est délégué par la loi constitutionnelle de l'État à maintenir la « Constitution et à faire exécuter les lois. »

Puis il se tourna vers la Reine et le Dauphin, qui répétait, dit-on, le refrain : *Ça ira ! Ça ira !*

Les cris de : *Vive le Roi !* non moins nombreux, non moins puissants que ceux qui avaient acclamé le serment de La Fayette, se mêlèrent aux roulements des tambours, aux décharges des canons rangés sur les berges de la Seine, aux accents du *Te Deum.* Puis, chacun remit l'épée au fourreau et, après de fraternelles étreintes, l'on regagna Paris.

« Depuis sept heures jusqu'à midi, il y avait eu cinq orages assez longs, ou, si l'on veut, un orage aristocratique en cinq actes (c'est ainsi qu'on l'a nommé) qui s'étaient *confédérés sans doute* pour chasser nos Parisiennes et nos sœurs de provinces, mais elles ont tenu bon, elles ont défié les vents et la pluie par diverses chansons agréables et n'ont quitté qu'après la cérémonie.

« Leur retour ressemblait à une véritable mascarade. Plusieurs sans chaussure, ou dont la chaussure restait à chaque pas dans les boues, toutes les cheveux épars, sans bonnets ou avec un mouchoir autour de leur tête, revenaient escortées d'un cavalier crotté comme elles jusqu'à l'échine ; la gaieté cependant présidait cette marche, qui avait l'air d'un triomphe. Plusieurs compagnies revenaient en dansant. »

Un gigantesque banquet avait été préparé à la Muette pour les délégués des départements. On y fit honneur, comme bien l'on pense, non sans échanger force toasts patriotiques. « Une foule d'amantes de la liberté, comme on nous représente les nymphes des campagnes, ornées de rubans et de fleurs, sont venues doubler la joie des convives. Des bons mots, des chansons, de charmantes agaceries, n'ont rien coûté à leur facile abondance. »

La pluie, qui n'avait cessé qu'à de rares intervalles, nuisit singulièrement le soir aux illuminations et aux feux d'artifice. Néanmoins la façade de l'hôtel du marquis de Villette, sur le quai des Théatins, avait gardé intacts ses pots à feu et ses lampions, et ce hasard valut au fils adoptif de Voltaire des applaudissements auxquels il n'eut pas le courage de se dérober. « Le matin, dit l'auteur de la *Description fidèle,* on voyait encore sur quelques fenêtres

des lampions dont les flammes mourantes n'attendaient pour s'éteindre que le retour du soleil. Il semble que cet astre ne devait point quitter l'horizon pendant le temps d'une si belle fête. »

* * *

La date du 14 juillet choisie par l'Assemblée nationale, sur la proposition de la Commune de Paris, avait une signification sur laquelle personne ne s'était trompé. C'était bien la prise de la Bastille et le régime nouveau inauguré par cet événement qu'on entendait célébrer. Aussi, dès leur arrivée à Paris les députés de la Confédération s'étaient-ils dirigés avec une curiosité légitime vers les ruines de la terrible prison.

Ordonnée dès le 25 juillet 1789 par les électeurs de Paris, la démolition était achevée, ou peu s'en faut, au bout de quelques semaines. Le 1er décembre, on avait procédé à la vente des matériaux. Il ne restait donc plus que l'emplacement des huit grosses tours et quelques portes; c'en était assez pour qu'on pût se rendre compte des proportions du château et de sa disposition intérieure. L'idée vint, on ne sait trop à qui, de donner un bal sur ces ruines : elle fut accueillie avec transport. La municipalité ne s'y opposa pas, tout en formulant ses réserves sur l'inconvénient d'un local resserré, eu égard à l'affluence qui devait s'y porter et en invitant les ordonnateurs à se charger eux-mêmes de la police. Le bal eut lieu le 18 juillet sans aucun accident. Une charmante estampe en couleur, dessinée par Sweebach et gravée par Lecœur, en évoque l'image, que nous retrouvons avec la même netteté dans une brochure du temps :

« Sur l'emplacement de l'ancienne forteresse, représentée par les *règles* de ses huit tours, on avait placé des arbres encore verts : chacun de ces arbres portait le nom d'un département, et ils étaient entourés d'un *cintrage* d'illuminations diversement coloriées. Au milieu de cette enceinte était placée une colonne aussi illuminée, qui figurait positivement la même élévation qu'avait la Bastille, et au haut de laquelle flottait dans les airs un étendard aux trois couleurs de la nation, avec cette seule devise : *Liberté*. Au bas de cette colonne, un orchestre nombreux faisait danser une foule de citoyens, et

sur chacune des tours, il y avait encore un petit orchestre qui servait à différentes danses particulières.

« Au-dessus de chaque porte d'entrée on lisait cette inscription sublime dans sa simplicité : Ici l'on danse.

« Cette inscription formait un contraste frappant avec les ruines de la Bastille qu'on avait enterrées à côté du bosquet artificiel, et parmi lesquelles on voyait, avec des fers et des grilles, le bas-relief trop fameux représentant des esclaves enchaînés, et qui décorait dignement l'horloge de cette redoutable forteresse. »

Cette fête n'était pas la seule qui devait faire de la « joyeuse semaine », comme l'appelle un pamphlet réactionnaire, une période de liesse pour les Parisiens et pour leurs hôtes. Il devait y avoir encore des joutes sur la Seine, un feu d'artifice, l'enlèvement d'un aérostat et une revue des délégations, passée par le Roi et par La Fayette. Ce programme complexe fut religieusement exécuté. La joute eut lieu entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal pour le plus grand ébattement des badauds. Elle se termina par un repas frugal où, dit un contemporain, « les âmes sensibles n'ont pas été flétries en voyant jeter au peuple du pain et de la viande comme à des chiens qu'on ne régale que les jours où les maîtres donnent à dîner ». Les « girandes » du feu d'artifice excitèrent l'admiration générale. Il n'en fut pas de même du ballon que Garnerin entreprit de gonfler dans une des cours de l'École militaire et qui éclata par la maladresse des spectateurs. Un bateau chargé de onze personnes chavira sur la Seine, à la hauteur de Chaillot : trois des passagers, les deux fils du maire d'Aurillac et une dame, se noyèrent. Un autre incident moins grave jeta le trouble dans la revue passée par le Roi à Neuilly : un particulier jeta une pierre à La Fayette, qui ne fut pas atteint.

Henri IV, on l'a vu plus haut, partageait avec Louis XVI une popularité dont, au siècle dernier, les témoignages ne se comptent plus. Jamais le vers fameux de Gudin :

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire,

ne se trouva mieux justifié qu'à ce moment unique d'enthousiasme et de confiance. Aussi le district qui s'était placé sous ce vocable n'eut-il pas de

peine à recueillir les fonds nécessaires pour la solennité qu'il projetait et qui eut lieu le lendemain de la Fédération. Un simple autel, garni de quatre grands chandeliers et d'une grande croix dorée, avait été construit devant la statue, et le clergé des Barnabites était venu y dire la messe. De chaque côté, se dressaient deux peupliers auxquels on avait attaché deux médaillons, l'un représentant Bailly offrant à Henri IV un bouquet au nom de la Commune, l'autre La Fayette lui apportant l'hommage de la garde nationale. La statue elle-même était ceinte d'une écharpe aux trois couleurs et, à la garde de son épée, on avait attaché un gros bouquet. Le soir venu, la respectable corporation des poissardes, bien connue par ses opinions royalistes, fraternisait et dansait autour du bronze immobile. Des guérites du Pont-Neuf, on pouvait apercevoir la décoration de l'hôtel de ville et le cadran de son horloge caché par un vaste soleil dont les rayons étaient formés de lanternes en verres de couleur et au-dessus duquel était suspendu un colossal faisceau portant l'inscription : *Notre union fait notre force.* Sur d'autres transparents on lisait : *La Nation, la Loi, le Roi; tous les soldats sont frères, tous les citoyens sont soldats.* Un tableau attaché à la croisée située au-dessus de l'arcade Saint-Jean représentait La Fayette prêtant le serment. Le même soir, un banquet était offert aux délégués par le district des Filles Saint-Thomas, « peuplé de banquiers et d'agents de change » qui avaient en quelques jours réuni à cet effet la somme de 200,000 livres. Necker y avait contribué pour 12,000 livres et Vandenyver, le banquier de la cour, que le tribunal révolutionnaire envoya à l'échafaud en même temps que madame Du Barry, pour 3,000.

Les dernières fusées étaient tirées, les dernières bouteilles étaient bues, les certificats, les procès-verbaux et les jetons distribués, qu'on écartait encore de part et d'autre la pensée de la séparation. Il fallait s'y décider cependant. « Hier, dit un fragment, malheureusement sans date, recueilli par l'éditeur de la *Confédération nationale,* le bataillon de l'Oratoire a *fait la conduite* des fédérés de Lyon. Plusieurs gardes nationales des autres sections s'étaient réunies à l'Oratoire. Arrivés à quelque distance de Paris, l'amitié, la cordialité leur a préparé un repas. Des nappes ont été étendues sur la pelouse. On a fait un dîner qui a duré longtemps. On n'était pas retenu par les plaisirs de la

table, mais on cherchait toujours à éluder le moment des adieux. Ce moment est enfin arrivé : des larmes alors ont coulé de tous les yeux ; on se serrait la main, on s'embrassait, on se fixait après s'être embrassé, on s'embrassait encore. Ce spectacle arrachait des pleurs aux témoins les plus insensibles. Ce qui s'est passé dans cette *conduite* est la peinture de tout ce qui a lieu dans les autres ; et cette peinture, toute fidèle qu'elle est, est encore au-dessous de la réalité. »

Au 1er août il ne restait plus d'autres vestiges de la Fédération à Paris que l'autel du Champ-de-Mars, dont un vœu de la Commune, approuvé par l'Assemblée nationale, avait demandé la conservation et qui devait être un an après, à pareil jour, ou peu s'en faut (17 juillet 1791), le théâtre d'une lutte fratricide.

***

« Ainsi finit le plus beau jour de notre vie ! » Ce mot naïf et touchant, relevé par Michelet sur le procès-verbal d'une des fédérations locales qui précédèrent celle-ci, combien de témoins de la journée du 14 juillet 1790 auraient pu le redire ? Qui peut se flatter, parmi les assistants ou les acteurs de cette fête, d'en revoir une semblable ? Cette « vision sublime de l'avenir », comme l'appelle Louis Blanc, n'est apparue qu'une fois dans notre passé. C'en est assez pour qu'elle l'illumine d'un éclat que ni les désillusions amères, ni les réactions violentes n'ont pu faire pâlir.

Si notre scepticisme moderne se sent encore ému d'une telle sincérité, combien l'impression des contemporains dût-elle être profonde ! Aussi s'efforcèrent-ils de fixer le souvenir d'un tel jour par toutes les ressources qu'emploie le génie humain pour conjurer l'oubli. La Fédération a eu ses peintres, ses poètes, ses modes. Debucourt, d'abord dans un grand dessin colorié appartenant jadis à M. Delbergue-Cormont et gravé par Jules de Goncourt, puis, dans le charmant tableautin de M. Raffet fils, Hubert Robert, dans une vive esquisse du musée de Versailles, reproduite ici pour la première fois, ont noté d'un pinceau rapide, comme les épisodes qu'ils saisissaient en hâte, l'ardeur des travailleurs improvisés et les incidents burlesques ou grivois qui



naissaient d'un si étroit contact. La fièvre avait gagné jusqu'aux plus froids caudataires de David : une pochade de Thévenin à la sépia, sur papier bleu avec des rehauts de blanc, montre les fédérés et les soldats dansant au pied de l'autel de la liberté ; donnée en 1833 par l'auteur au Cabinet des Estampes lorsqu'il en était conservateur, elle avoisine dans le même volume les planches en couleur que Sweebach, Le Roy, Monnet, Meunier, Bourjot ont demandées à Lecœur, à Janinet, à Chapuy, à Helman, à Giraud le jeune, à Ponce, à Sergent-Marceau et qui nous donnent les différents aspects de la Fédération, pris de Grenelle, du faubourg Saint-Germain ou des tribunes. D'autres estampes annoncées ou entreprises n'ont jamais paru : telle fut celle, de trois pieds de long sur deux de haut, que Dugourc se proposait de dédier à la France et spécialement à la Ville de Paris ; telle fut encore celle de Moreau le jeune, dont un grand dessin inachevé (actuellement dans une collection privée, à Nantes) prouve qu'elle aurait fourni un digne pendant à la *Revue du Roi dans la plaine des Sablons* ou à l'*Arrivée de la Reine à Paris*. Lors de la création du musée de Versailles, la Fédération ne fut pas oubliée. Auguste Couder fut chargé de la représenter aux générations nouvelles. Par son âge (il était né précisément en 1790), Couder avait pu recueillir la tradition orale des contemporains : d'ailleurs, comme Thoré le fait observer, non sans malice, Louis-Philippe n'avait qu'à invoquer les souvenirs du duc de Chartres pour rectifier les erreurs de son peintre. Commandé en 1836, le tableau de Couder ne figura qu'au Salon de 1844. Thoré l'a traité avec quelque sévérité ; mais, en dépit de ses défauts, la grande toile de Couder n'est pas sans valeur.

En quittant Paris, les fédérés emportaient le procès-verbal à couverture tricolore que la municipalité avait fait imprimer à 350 exemplaires par département (combien en pourrait-on retrouver aujourd'hui ?) et la médaille de Gatteaux, également frappée à grand nombre ; mais à côté de ces témoignages officiels, l'industrie parisienne se donnait carrière et il y eut des tabatières, des papiers de tenture, des pendules, des lits « à la Fédération ».

Moins bien partagés, en somme, que le peintre et le statuaire dont l'œuvre, multipliée par la gravure ou le moulage, s'impose aux regards les plus inattentifs, des écrivains de toute valeur avaient demandé à cette fête des

inspirations plus ou moins heureuses et qui ne lui ont pas survécu. Sauf les belles strophes de Marie-Joseph Chénier,

Soleil qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour et règles les saisons...,

il n'y a rien à citer dans tout ce que l'*Almanach des Muses* et les *Étrennes d'Apollon* ont alors recueilli, depuis le *Poème séculaire* de Fontanes jusqu'à une ode de M. Raboteau, de l'Académie de la Rochelle, et si la *Prise de la Bastille,* par Désaugiers, mérite un souvenir, cet « hiérodrame, tiré des livres saints » ne le doit qu'à son étrangeté et au nom de son auteur ; mais ce centon de versets empruntés à l'Ancien et au Nouveau Testament, appliqués aux circonstances présentes et mis en musique par Candeille, n'est pas plus extraordinaire, après tout, que la Messe française composée par l'aumônier général de la garde nationale, l'abbé de Saint-Martin, précurseur inconscient de l'abbé Châtel, et qui fut chantée solennellement à Notre-Dame pour la Fédération de 1791.

Le théâtre, à qui l'actualité est presque aussi nécessaire qu'au journalisme, n'était pas non plus resté indifférent : le *Dîner des Patriotes,* par Ronsin, au Palais-Royal, le *Journaliste des Ombres ou Momus aux Champs-Élysées,* par Aude, au Théâtre-Français, la *Famille Patriote,* par Collot d'Herbois, au théâtre de Monsieur, se succédèrent du 12 au 16 juillet sur les affiches : ils furent accueillis avec la bienveillance traditionnelle du public parisien qui retrouvait dans des couplets brochés à la hâte et dans ces affabulations enfantines un écho de ses propres sentiments.

A l'étranger, l'effet produit fut immense. Emmanuel Kant interrompit, dit-on, sa promenade quotidienne pour aller au-devant du courrier de France qui apportait à Kœnigsberg le compte rendu de la Fédération, et cette dérogation à une habitude de cinquante ans est restée légendaire. Klopstock composa deux odes (dont l'une même fut immédiatement traduite en vers français par Bourgoing) récitées toutes deux par l'auteur dans une fête célébrée à Heverstadt, près de Hambourg, le 14 juillet, à midi trente-deux minutes, « moment, écrivait l'un des assistants à Bourgoing, où nous avons calculé que le soleil passait sur votre méridien ». A Londres, un banquet réunit près

de sept cents convives dans une taverne du Strand et des toasts chaleureux y furent portés par le docteur Price et par lord Stanhope.

Bien que la Fédération ait figuré douze fois encore sur le calendrier républicain, son histoire peut s'arrêter ici. L'anniversaire de 1791 passa presque inaperçu, au lendemain de la fuite de Varennes et à la veille de la proclamation de la loi martiale; en 1792, il inspirait à Bernardin de Saint-Pierre un *Appel à la concorde* qui ne fut guère entendu. De toutes les autres fêtes, ponctuellement célébrées par les factions tour à tour victorieuses, une seule mérite encore une mention : c'est celle du 25 messidor an VIII (14 juillet 1800). « Nulle image funèbre ne se mêle à son souvenir, disait, ce jour-là, un orateur officiel en parlant de la première Fédération, car elle fut instituée au milieu de la joie, de la concorde et l'espérance universelles. » Et cet orateur qui en faisait un si juste éloge était Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur.

MAURICE TOURNEUX.



UNE PROMENADE AUTOUR DE TUNIS

AVANT

LES EMBELLISSEMENTS DU PROTECTORAT

A Tunis quand les affaires sont finies, le soir en été, vers cinq heures, les maisons se vident et les habitants, rafraîchis par la sieste, se répandent dans les petites rues. Le long des murs couleur de crème, les Arabes étendent des nattes, piquent entre les pavés des lanternes qu'on allume à la nuit tombante et s'établissent çà et là par groupes sur des tapis, barrant le chemin, drapés dans leurs burnous aux nuances tendres, tandis que de jeunes garçons circulent et leur apportent le café.

Si, par bonheur, un arbre a poussé dans cette petite rue, un mûrier, un tremble, vous avez un tableau tout fait; arrêtez-vous, regardez longuement, regardez encore, vous ne verrez rien en Tunisie de plus charmant. La mosquée ne doit pas être loin de l'arbre; sur un ciel de pure clarté, la silhouette infiniment douce de sa tour carrée, crénelée, s'applique, toute blanche de lait de chaux, plus sombre pourtant que le ciel; vous essayez de compter ses coupoles irrégulières, rugueuses comme des moulages d'écorce

d'orange. Près de là brille un tombeau, demeure d'un saint, kouba rectangulaire, souvent polygonale, que couronne un toit de faïence verte, tantôt taillé en pyramide, tantôt arrondi et pointu. Quelques boutiques bariolées de vermillon rompent l'uniformité des grillages vert pomme qui ferment les fenêtres et des portails de teinte neutre où s'entrelacent en dessins géométriques des têtes de clous.

On fume, on cause, on respire : parfois on joue; ou mieux encore, un bouquet de jasmin passé derrière l'oreille sous les broderies dorées du turban, on reste allongé sans rien faire, à songer. Une musique monotone frappe l'air comme un bruit de cigales ; une eau fraîche suinte à portée de la main dans une tasse de terre poreuse ou dans une amphore. Un portefaix, une voiture, un convoi de chameaux, des ânes viennent-ils à passer, on se dérange, mais rarement, tout est si calme; comme on est bien.

Heureux quartier! pas de cabarets, pas d'absinthe, pas de filles devant les portes, pas d'ivrognes bruyants, pas de querelles! Aussi tout ce qui n'est pas arabe le dédaigne ; la population civilisée descend pour prendre le frais sur le boulevard de la Marine, promenade publique à l'européenne, quelque chose comme un de nos boulevards extérieurs, sans arbres, large et courte, incomplètement bâtie, encore en plein âge ingrat. Les plans en ont été arrêtés pendant les premières années de l'Empire ; on a voulu faire grand comme à Paris, comme à Alger, sans penser que l'architecture est à un pays ce que le vêtement est à l'homme et que le soleil, plus fort que nos modes, imposera toujours les rues étroites, les maisons closes, comme les habillements clairs dans le Midi.

Sur la Marine, les maisons sont percées de larges fenêtres par où la lumière chère aux architectes du Nord pénètre pour dévorer, éblouir, brûler. Au moindre souffle, quand on attend une bouffée d'air pour respirer, une poussière de grande ville s'élève et vous aveugle, vous étrangle. Là, sont les cafés comme sur la Canebière, là aussi de modestes et innombrables buvettes, des « beuglants » ouverts et retentissants du matin au soir ; là, mais à un degré inférieur, tous les phénomènes et les plaisirs qu'on rencontre à la foire de Neuilly : une femme à barbe, une géante, des serpents, des

monstres, des chevaux de bois, des balançoires; plusieurs *skating rings* où le patin est aussi inconnu que la fraîcheur; des tombolas, des massacres des innocents, des roues sur lesquelles les vases de toute forme, les lapins, les mirlitons, les macarons sont exposés en loterie; — et, pour signaler ces merveilles, les grosses caisses ronflent entre des coups de tam-tam et des boniments aigus, luttant avec les orgues et les pianos mécaniques ambulants.

Là, viennent les Juifs, le samedi, les Juifs au burnous de drap bleu, les Juives massives qui marchent par bandes en se tenant la main, chacune avec un triangle pointu, doré, pailleté sur la tête, des joues fardées, des lèvres peintes, des sourcils et des cils noircis; leur courte camisole de soie, transparente et gaie de ton comme les verres d'une lanterne de couleur, flotte large sur un buste et des hanches toujours opulentes, souvent énormes, et qui se terminent à l'improviste par de petites jambes étriquées dans des caleçons collants de coton, ou d'or. Spectacle fort laid mais bizarre, unique, amusant en somme. On s'arrête étonné devant ces créatures difformes qui semblent de loin des joujoux. Une petite fille avec qui je jouais, dans le temps, faisait des bonnes femmes toutes semblables en habillant de gros bouchons qu'elle posait sur deux allumettes.

La musique des zouaves ou la fanfare des chasseurs à pied se fait entendre deux fois par semaine sur la Marine. Ces jours-là, les promeneurs européens sont en majorité; autour des chaises se tiennent des Maltais ou des Tunisiens avec des redingotes, des jaquettes très claires qui ne sauraient passer inaperçues, et sur leurs visages très bruns des fez rouges, des chechia. Des dames aussi vont et viennent, gracieuses créatures pour la plupart, entourées par les officiers de la garnison.

Enfin, sans compter quelques fonctionnaires qui se distraient de leurs affaires en parlant de celles des autres, quatre ou cinq voyageurs de passage, arrivant d'Égypte ou d'ailleurs, trouvent le moyen de se distinguer dans cette réunion pourtant très variée. Ils représentent ce type plus amusant que choquant de l'homme qui n'étant plus chez lui, se sachant inconnu, entend ne pas se gêner, perd toute pudeur et se moque du qu'en-dira-t-on; type, dont l'Anglais à Paris — l'Anglais mal élevé s'entend — nous fournit un parfait



modèle. Nous le voyons en veston jaune à l'Opéra; ici il a un casque sur la tête et un coup de soleil sur le nez. Des familles françaises qui prétendent voyager pour leur plaisir, et qui n'ont rien à reprocher aux autres sur le chapitre de la toilette, font aussi leur apparition entre deux bateaux : les femmes, le chapeau de travers, la robe déteinte, sont harassées; les hommes déboutonnés soufflent, les enfants suivent les bras ballants, traînant quelque bâton d'excursionniste, toujours grondés, rabroués, maussades. Tous ensemble flânent, s'arrêtent, avec des étonnements, des appels à haute voix tels qu'en cinq minutes chacun sait leur métier, leurs goûts, leurs habitudes, et rentrent à l'hôtel, ayant tout vu en quelques heures, pressés de repartir, d'en avoir fini avec ces contrées exotiques et de se retrouver enfin chez eux, rue Saint-Denis. Les Anglais ont le mot « home » pour désigner ce « chez-soi » qu'ils ne connaissent guère ; nous qui ne pouvons pas nous en éloigner, nous finirons par le leur prendre et eux l'oublieront ; comme les Italiens disent : les Anglais paient la musique, nous, nous l'aimons.

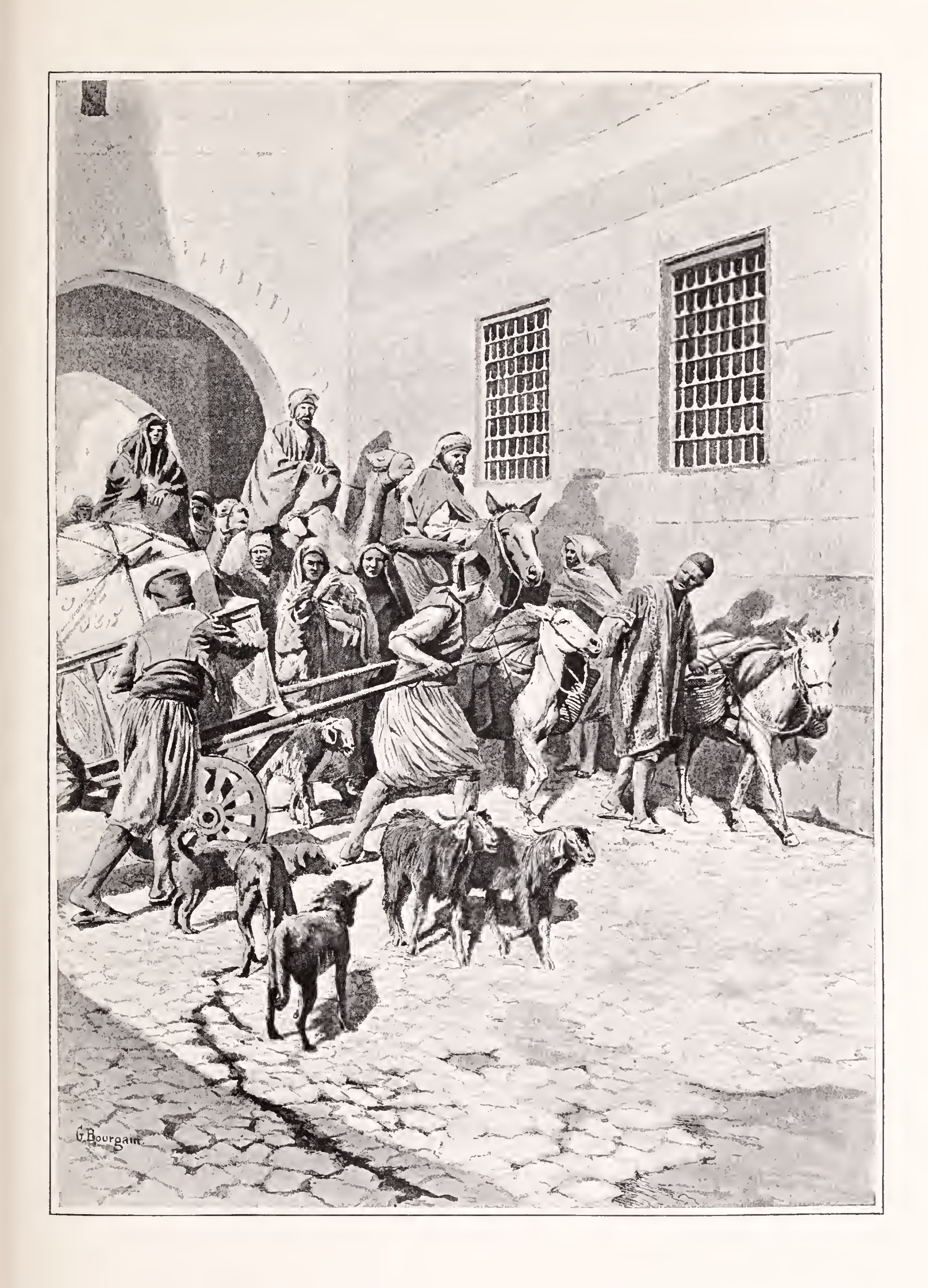
Ces divers personnages forment des groupes et marchent. Quand on a marché pendant quatre cents mètres, on tombe sur la grille de l'entrepôt des douanes et on revient; on tombe sur la porte de la ville arabe et on recommence. Fuyons le mortel ennui de cette promenade d'agrément et sortons de Tunis, personne n'aura jamais pareille idée, nous serons seuls. La chaleur sera moins lourde; c'est l'heure où il est doux de se rappeler que la terre porte autre chose que des maisons à cinq étages et des baraques de saltimbanques.

Vous devez avoir votre cheval — on ne marche pas en Orient — ou une voiture légère que vous conduisez et qui passe partout. Encore serez-vous arrêté plus d'une fois. Les choses sont bien changées, paraît-il, aujourd'hui, mais de mon temps, en 1882 (je ne parle que de ce temps-là), l'entretien de la ville, l'arrosage et le balayage même des rues étaient exclusivement abandonnés aux soins du hasard. Les fondrières, les montagnes, les gouffres se succèdent sur la chaussée ; en été vous pouvez vous croire dans des dunes, en hiver au fond d'un marais. Ici, la voûte de l'égout s'est effondrée, les voitures et les charrettes qui viennent d'un sens et de l'autre, s'accumulent,

arrêtées par le trou béant, les cochers glapissent, puis, habitués à se tirer eux-mêmes d'embarras, passent sur le trottoir, tandis que le piéton descend dans le ruisseau. Plus loin vous arrivez au carrefour et il faut le traverser; or c'est là que les voitures et les omnibus stationnent. Tels ils sont arrivés, tels ils se posent et restent; les cochers s'en vont, les chevaux se rapprochent, font connaissance; tout cela s'emmêle, s'enchevêtre. La place est-elle par trop pleine, les dernières voitures arrivées s'établissent sur le trottoir, cette grande ressource. Mais pour vous qui avez à passer, même à pied, quelle affaire! En voiture, c'est une campagne, un combat. Si vous êtes seul renoncez, si vous avez un cocher indigène ou maltais espérez encore : il emploiera tous les moyens, menaces, promesses, et, si vous ne voyez pas d'inconvénient à accrocher de droite et de gauche, en fin de compte vous aurez passé.

Ne parlons pas de ces incidents imprévus qui, dans tous les pays du monde, compliquent tout; par exemple se trouver nez à nez dans une ruelle trop étroite avec un âne, une file d'ânes qui disparaissent, semblent de grosses mouches sous leur chargement touffu de fagots d'oliviers. Ces fagots démesurés sont posés en travers du bât et balaient tout sur leur passage. Vous n'avez qu'un parti à prendre si vous ne fuyez pas : appliquer votre corps contre le mur, le cortège une fois passé vous serez tout blanc d'un côté mais parfaitement brossé de l'autre. Le danger est que, la ruelle se rétrécissant, le fagot à force d'être poussé y pénètre mais ne puisse plus ni avancer ni reculer.

Après ces épreuves, vous ne prendrez pas garde aux charrettes dételées, aux caisses, aux barriques, aux linges étendus d'une maison à l'autre, au charron, au barbier, au vétérinaire qui travaillent en plein vent, aux troupeaux de chèvres engouffrés dans les rues, impatients d'arriver aux corbeilles d'orge qui, chaque soir au retour des champs, les attendent sur quelque place publique avec du feuillage; aux vaches, aux chameaux, aux aveugles, aux sourds, aux enfants, aux vieilles femmes voilées, aux indolents, aux fanatiques, qui circulent au milieu des voitures lancées à fond de train sans se déranger jamais.


G. Bourgain

Vous vous arrêterez plutôt à regarder les gamins maltais se livrer à leur sport favori : un magasin s'ouvre brusquement, il en sort à la fois, pendant que votre cheval se jette de côté, une voiture que pousse un homme, puis deux chevaux les harnais sur le dos, une femme et, pêle-mêle, des enfants, des poules, un bouc, des brebis, un couple de cochons et leurs petits. Cet intérieur maltais, véritable boîte de Pandore dont le contenu est beaucoup plus grand que le contenant, vous donne une idée des autres; tous sont semblables. Le Maltais de Tunis est né cocher ; il aime le cheval, déteste la solitude et la propreté, par conséquent se trouve heureux comme Noé dans son arche, quand son magasin est bien plein. La famille couche dans la voiture, un landau, ou sur une estrade sous le plafond; les animaux se casent pour le mieux; la cuisine se fait, comme tout le reste, dans la rue. En hiver ce logis est chaud, en été il est infect, mais qu'importe : « Ma femme sent mauvais, dit le mari, mes enfants sentent mauvais, mes bêtes sentent mauvais, c'est possible, mais moi aussi je sens mauvais! donc, je ne sens rien » (textuel). Ses chevaux attelés, il part en quête de promeneurs dont l'odorat soit peu sensible. Souvent c'est son fils, un bonhomme de huit ans, qu'il juche à sa place sur le siège et qui se tire d'affaire. Ceux qui sont encore trop petits restent avec les poules dans la rue; ils fabriquent de petits chariots et attellent des chiens qui se sauvent et se jettent dans vos jambes. Les plus hardis attrapent leurs cochons, montent dessus et tandis que ceux-ci hurlent et galopent affolés, les gamins tiennent et sont ravis. Malheureusement cet exercice, ces douces libertés deviennent inconciliables avec les nouveaux règlements de voirie ; le décret du 15 Ramadan 1301 (8 juillet 1884) porte ces mots :

« Les porcs errants seront saisis et immédiatement abattus ! »

Pauvres porcs errants! Une rue tout entière, dans le plus beau quartier, est pleine de ces remises et de ces habitants; combien sa physionomie doit être changée! si le cruel décret est observé.

En tournant, faites attention : si vous voyez venir en face de vous un cocher italien, prenez votre droite. Avec un Maltais, au contraire, prenez la gauche. Avec un Arabe, il faut distinguer : un des deux côtés, je n'ai jamais bien su

lequel, est plus honorable, c'est celui-là qu'il faut prendre, à moins que vous ne vouliez faire une politesse. En tout cas, ayez l'œil ouvert et ne confondez pas les gens sous prétexte qu'ils se ressemblent; ne vous découragez pas non plus ; avec du tact, on s'en tire et la meilleure preuve c'est que lentement, mais sans accident, nous sommes arrivés à la porte ; un coup d'œil des indigènes de l'octroi ; encore quelques troupeaux dans les jambes, une voiture en détresse qu'il faut déplacer, nous voici dehors.

* * *

En face de nous la campagne. Trois routes s'ouvrent en éventail dans des directions nord-ouest, nord, nord-est.

Longtemps avant notre occupation, une de ces routes, celle du Bardo, à gauche, a été bonne. Pendant six à huit cents mètres on roulait sur un macadam européen, et la promenade, à peu près déserte d'ailleurs, était agréable.

On suit depuis la porte crénelée de Bab-Zrira les hauts murs de la ville, à l'ombre, en été, d'une double rangée d'acacias et cela dure ainsi jusqu'à la porte Bab-bou-Sadoun. A ce point jusqu'au Bardo et à la Manouba les choses se gâtent et les voitures qu'on voit de loin passer sous l'ancien aqueduc semblent naviguer. En 1882, on n'a plus le choix, les trois routes sont semblables. On monte, on descend, on saute de bosse en bosse, de trou en trou ; quand le sol est sec il faut du courage et de la résistance; j'en suis arrivé à aimer la pluie : on est dans l'eau, mais cela nivelle, on glisse.

La route de droite, longeant le lac et le chemin de fer italien, mène à la Goulette, à Carthage.

Entre les deux, au coin d'une vieille kouba, qui passe pour être le tombeau du dernier des Abencérages, et d'un cimetière où les jeunes musulmans se réunissent pour jouer en plein air et lutter, la route de l'Ariana se détache. Elle n'est pas la meilleure, tant s'en faut, surtout au début, mais à quelques centaines de mètres de la porte elle devient charmante. De droite et de gauche s'embranchent des chemins que nul ne fréquente, qui ne mènent à rien, mais qui se déroulent en toute saison, dans l'herbe, au milieu des champs, sous

les oliviers. Celui auquel je pense est le premier à droite, en venant de la ville; il est sinueux mais uni; on y peut galoper longtemps dans une campagne verte où le printemps se fait sentir à la fin de janvier. Il traverse d'abord une plaine semée le plus souvent d'orges, çà et là, de fèves, plaine qu'on embrasse tout entière, où rarement un arbre surgit, où les haies de cactus seules dépassent les moissons; à gauche, insensiblement les oliviers s'étagent jusqu'aux collines du Djebel-Ahmor; à droite, à trois cents mètres, puis plus loin à mesure que le chemin tourne, le terrain s'affaisse légèrement; les champs sont noyés, dorment à fleur d'eau sous le lac et se transforment en une pure nappe, en un miroir.

Ce lac, j'en parlerai cent fois; je l'ai contemplé plus de mille, il n'a jamais lassé mes yeux. Il change de teinte comme le ciel avec chaque heure du jour, chaque jour de l'année; il change de forme quand on s'approche de lui. De notre chemin c'est une large bande brillante doucement bleue qui nous sépare de l'horizon vaporeux des montagnes, montagnes abaissées, discrètes, la fin de l'Atlas, le soulèvement lointain du cap Bon; on ne distingue pas leurs silhouettes, elles n'ont pas de lignes; elles sont là pour donner au ciel un beau ton sombre sur lequel se détache la parure du lac, l'isthme de la Goulette, mince fil allongé qui pose sur les eaux claires et porte, comme enchâssés, de blanches maisons, des harems, des jardins. Cet isthme, qui descend des sommets de Carthage, va se prolongeant entre le ciel et l'eau et forme une ligne si fine que sur plusieurs points elle semble interrompue; au centre, comme un fermoir, est une ville arabe; des murs, des maisons basses, des minarets, une tour, blanche comme tout le reste et de quel blanc! Le plâtre, la farine, le lait, le marbre rare sont moins doux. Arbres, palais, murailles, tout se reflète, s'allonge en papillotant sur le lac tranquille. Au milieu même de l'image du ciel, pour donner plus d'éloignement et de délicatesse à cet horizon, un îlot roux, Chikli, émerge entre la Goulette et la rive et dresse les ruines chaudement colorées de ses fortifications espagnoles. Le fort est abandonné, l'île déserte; quelques voiles brunes, triangulaires se voient çà et là presque immobiles entourées de bandes de flamants. Ceux-ci, comme une étrange végétation, sans un mouvement,

roulés en boule, le corps bien au-dessus de l'eau, montés sur une patte invisible, reflétés aussi, par centaines, les uns à côté des autres, sont endormis; ou bien ils regardent la jolie ville, comme eux posée sur l'eau, en long ruban, plus blanche et rose avec ses maisons que toute leur troupe avec ses plumes et qui, le soir venu, comme eux encore, comme le cygne du poète,

Dort la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

Las de contempler cette rivale, d'un même coup de leurs milliers d'ailes ils font enfin trembler le lac, montent et vont se perdre dans les cieux.

Nous voici sous les oliviers : beaux dans le Sahel, autour de Sousse, ils sont ici laids, mal taillés; tous ébranchés à la mode andalouse, ils n'ont qu'une grosse tête difforme; leur chevelure est en broussaille; leurs troncs percés de trous, fendus, comme des habits de mendiants, montrent plus de jour que de bois. Une fois dessous on n'y pense plus, hiver comme été ils donnent de la verdure; leurs contorsions, leur vieillesse même sont pittoresques; souvent, en dépit de la serpe, leurs bras s'étendent et donnent une belle ombre. Nous avançons ainsi dans un calme profond sur un chemin toujours désert et l'herbe rase étouffe jusqu'au bruit de nos pas. Nul chant du soir comme dans la campagne turque; pas même d'oiseaux, on dirait qu'ils ont fui ce pays de solennel silence; et cependant pas de tristesse. A présent loin du lac, nous marchons à travers des prés blancs, des prés jaunes ou des champs envahis par l'herbe, incultes, mouchetés des fleurs de l'asphodèle. Plus loin, à gauche, sous les arbres sombres, s'étend jusqu'à l'horizon des collines, comme un tapis en février, la peluche verte des champs d'orge; de ce côté les montagnes sont violettes, le ciel descend sur elles, les enveloppe et se marie avec les champs : délicieux mariage du vert tendre et du bleu d'azur.

En été le spectacle est bien différent; je ne saurais dire s'il est plus beau, et pourtant il faut que j'en parle, car c'est voir deux pays que visiter la Tunisie au printemps et au mois de juillet. Ces mêmes oliviers se détachent, plus sombres, plus violents dans l'or des moissons mûres ou des chaumes; les montagnes ont pris des teintes invraisemblables, des tons de draperies. La

population des tribus en costume biblique travaille à la récolte ; les champs lumineux scintillent et s'agrandissent pour faire un cadre aux étoffes rouges ou bleues, aux bras et aux visages cuivrés, aux faucilles antiques, aux bijoux d'argent.

A chaque instant la vision fidèle du passé s'offre à nous : ce sont les mêmes costumes, les mêmes instruments, les mêmes procédés de travail qu'autrefois dans un pays dont les cultures, depuis l'olivier jusqu'aux céréales, n'ont pas plus changé que le sol, et il ne tient qu'à nous de croire que ces moissonneurs sont des Libyens et récoltent les grains qui vont emplir les silos de Carthage ou les magasins de Rome. Les meules s'élèvent dans un champ ; quand le dépiquage commence, les gerbes coupées à mi-hauteur sont étendues sur un terrain battu et forment une épaisse couche circulaire au milieu de laquelle un homme debout sur une sorte de traîneau plat conduit, comme du haut d'un char, fier et droit, le corps un peu renversé en arrière, tirant sur les rênes, deux chevaux qui piétinent au grand trot. Les femmes poussent devant ce traîneau, dont le fond est muni de lames de silex ou de fer, les gerbes au fur et à mesure que d'autres femmes et des enfants les apportent sur leurs épaules : les chevaux semblent voler dans une poussière dorée ; la corne de leurs pieds soulève mille paillettes où miroite le soleil ; à regarder pendant quelque temps ce spectacle, on est ébloui. Non loin de là, les oliviers agitent sous la gaule leurs petites feuilles et tout autour, sur des linges blancs ou dans le chaume, les femmes entassent les fruits mûrs : de pareilles scènes peuvent être banales, avec ce ciel et ces couleurs elles ont un merveilleux éclat.

A cette même époque les fleurs ont fait place aux chardons, à des chardons qui sont des plantes, à des chardons plus beaux que le plus frais bouquet : je n'en puis comparer la couleur qu'à des yeux bleus ; un bleu chaud, profond, un bleu vivant ; on dirait que sous ce bleu coule du sang. (Ils sont bien connus des botanistes sous la dénomination de *Cardoncellus cerulæus ;* les espèces les plus communes et les plus belles sont l'*Echinops spinosus* et surtout l'*Eryngium triquetrum ;* on suspend ce dernier dans les salles pendant les chaleurs : les mouches y viennent comme au miel, mais elles s'y endorment et n'en bougent

plus.) On trouve aussi, mais au printemps, de petites boules hérissées, sans tige, qu'on met dans l'eau et dont la douce odeur d'iris parfume les maisons. Elles passent pour porter bonheur ; les Arabes les nomment *Shemama*. (C'est le *rhapenticum acaulé* qu'a signalé Desfontaines.)

En tournant à gauche vers l'Ariana, en toute saison on rencontre un campement d'indigènes nomades, un douar ; vous voyez sous les oliviers ou en plein champ leurs tentes en poil de chameau, brunes, basses, ouvertes à tous les courants d'air ; vous en comptez quatre, six, une douzaine et plus, suivant l'importance de la fraction de tribu. Aux environs, les chevaux, les moutons, les chameaux, les vaches, les poules sont gardés par ces chiens kabyles, insociables, vilains, poilus, blancs ou jaunâtres, et qui ne manquent jamais de se précipiter sur vous. Fausse attaque : ils n'avancent que si vous avez peur.

Devant la tente, au bord d'un puits, sont groupés les Arabes : les hommes en burnous, les femmes au teint de bronze, très pittoresques dans leur tunique de coton bleu de roi, drapée à la taille par une ceinture rouge, ouverte au col, souvent ramenée sur la tête et retenue au turban ou aux nattes noires par des boucles, des agrafes d'argent ; bijoux grossiers comme les bracelets qu'elles portent aux jambes et aux bras, mais décoratifs sur cette étoffe, dans leurs cheveux, sur leur peau sombre.

Elles vous regardent à peine. Tout près de Tunis, elles se familiarisent pourtant jusqu'à mendier avec leurs enfants qu'elles dressent à galoper demi-nus, comme en Algérie, derrière les voitures, mais en général leur attitude est apathique, rarement bienveillante. Parfois leurs yeux s'arrêtent sur vous, des yeux d'onyx. Elles ne sont pas laides, mais nous voyons celles-là seules qu'ont flétries le travail et la maternité : les jeunes filles nubiles sont cachées. J'en ai surpris une pourtant que courtisait un jeune Arabe, dans un chemin creux. Elle était dans le champ, lui sur la route ; une haie de figuiers d'Inde les séparait ; chacun de son côté cueillait les figues, mais dans le panier du jeune homme il n'y avait rien. Elle riait, s'amusant de l'obstacle qui était entre eux. Découverte ainsi, droite et posée comme une statue de jeune déesse, elle me parut accomplie ; je n'ai revu ni en Tunisie ni en Algérie aucune Bédouine


G. Bourgain



aussi belle. Les marques de son visage ne m'ont pas frappé, — j'ignore ainsi à quelle tribu elle appartenait ; ces marques sont de légers tatouages sur le front, le menton, les joues, signes bleuâtres qui ne gâtent pas la beauté, quand ils ne sont pas imprimés toutefois sur le bout du nez.

Elle était drapée de gros bleu, comme les autres ; rien n'est plus simple que ce vêtement : les peintres seuls savent ce que coûte à imiter cette simplicité. N'en est-il pas de même pour les hommes ? Achetez un costume d'Arabe : une chemise, un haïk, un burnous, un turban, peu de chose, en somme. Essayez de le porter ou de l'arranger sur un modèle ; il est grotesque ; vous voulez avancer, impossible. Leçon à méditer par ceux qui croient que se vêtir et marcher sont choses faciles. Habillez une de nos Parisiennes en statue grecque, c'est-à-dire drapez-la, si vous pouvez. Cela fait, qu'elle vienne à vous : elle ne marchera pas naturellement. Les Anglaises y réussissent mieux que les autres femmes ; elles rappellent d'ailleurs plus que personne, quand elles sont bien faites, et cela est encore plus vrai pour les hommes, le type de la beauté classique.

J'ai vu pourtant une Américaine, mais à Londres, au Lyceum, atteindre cette perfection : miss Anderson, dans *Galatée*. La pièce est très mauvaise, une admirable légende y est lourdement gâtée. Il n'en reste pas moins la statue. Ce marbre si pur, auquel il ne manque qu'une âme, miss Anderson ose le représenter : la scène se passe dans l'atelier de Pygmalion ; au fond de l'atelier un sanctuaire est caché par une draperie ; aussi longtemps que le sculpteur nous raconte son étrange chimère, ce rêve d'amant insensé qu'un miracle des dieux pourrait seul réaliser, on écoute à peine, on sourit, on n'a pas la foi ; mais quand il écarte la draperie et découvre son adorable idole, quand il la conjure de parler, le public est pris comme lui, tout d'un coup, un frisson court dans la salle, chaque spectateur se laisse ravir dans la même extase, le même rêve, la même attente que Pygmalion. La tête penchée, souriante, les yeux baissés, elle reste droite, drapée, je ne veux pas savoir par quel artifice, dans le marbre le plus suave ; la coiffure est celle des déesses ; le cou, les bras sont nus, légèrement colorés, comme le visage, d'une teinte rosée qui ajoute encore à l'illusion ; c'est le charme de la

jeunesse, de la vie ; c'est surtout la beauté antique, chaste et divine. Mais quand elle respire, quand ses mains s'ouvrent, quand ses paupières se soulèvent, quand elle s'anime, là, devant nous, c'est une émotion trop forte, inoubliable !

Miss Anderson sait se draper ; les Bédouines que nous venons de voir ont reçu ce don en naissant.

Des jardins, des habitations élégantes apparaissent, de droite et de gauche ; nous approchons de l'Ariana. Le village, assez pittoresque, est sans intérêt ; il doit sa réputation aux villas que les principaux personnages tunisiens se sont fait bâtir aux environs. Toutes plus ou moins éloignées les unes des autres, elles sont reliées par de jolis chemins enfouis entre des haies de cactus, de pistachiers et de lentisques.

La première que nous rencontrons appartient à un Tunisien dont le seul malheur est d'avoir trop de propriétés : il est le marquis de Carabas de la contrée ; dans toute la Régence vous trouvez des maisons à lui, en si grand nombre qu'il ne sait à laquelle se vouer ; aussi les laisse-t-il, dans son embarras oriental, tomber plus ou moins en décrépitude. Sur certains points il en commence une, puis se ravise et laisse là les quatre murs.

Une autre appartient à un Français, lequel, las sans doute des taquineries de l'administration de son pays, était venu dans ce séjour chercher la paix. Il s'était organisé un domaine, une petite place forte, une ferme modèle, tout ce que peut faire un homme dont rien ne contrarie la fantaisie. Arrive notre occupation : adieu le pouvoir absolu dans son minuscule royaume ; demain la voirie, plus tard la commune lui feront des misères. Il ne se plaint pas, que je sache, mais s'expatrier pour l'amour du calme et voir son pays d'élection envahi par les règlements qu'on a voulu fuir, y être poursuivi par la protection de ces autorités dont il serait si doux de se passer, ce n'est pas de chance !

Seigneur, dit le fidèle musulman, place-moi à l'ombre de ton trône ! Mon Dieu, doit s'écrier le malheureux propriétaire, mettez-moi à l'abri des autorités de cette terre, faites que je n'en sois pas trop aimé, répandez sur moi leur indifférence, accordez-moi leur oubli ! Mais le Seigneur lui répondra : Mon fils, il n'est plus d'asile en ce monde pour le solitaire ; tu ne seras plus



indépendant; les murs de ta maison seront de verre; l'hygiène, les ponts et chaussées, le cadastre, l'utilité publique y pénétreront de tous côtés, et quand tu voudras en sortir tu verras tes portes couvertes d'affiches blanches imprimées. Tu t'appelleras contribuable, électeur, juré; tu seras malgré toi membre d'un conseil général hostile au gouvernement. — Et le rêve d'un original, d'un philosophe ou d'un poète sera fini.

Une troisième habitation, la première en venant de Tunis par la route la plus directe, presque entièrement cachée dans les sapins, les mimosas, les ficus, les lilas de Perse, les trembles, entrevue seulement du dehors à travers les hauts cyprès de son avenue, se distingue des autres : une tour carrée, des terrasses, de grands toits écrasés, des persiennes vertes à l'italienne, c'est tout ce qu'on aperçoit; mais de belles voix de chiens de chasse résonnent dans les jardins ; des rires d'enfants, notes stridentes et septentrionales, éclatent derrière les haies ; en passant devant la grille vous surprenez tout un petit monde de bébés élégants et blonds que l'on promène à tour de rôle dans une minuscule voiture à âne, et si vous revenez du Sud, si depuis longtemps vous n'avez pas revu l'Europe, vous vous arrêterez comme si vous veniez d'en découvrir un coin, un des plus exquis.

Le jour baisse, le ciel au-dessus de Tunis est en feu; gagnons les hauteurs. A mesure que nous montons dans la direction du Belvédère, la vue s'étend ; arrivés au sommet, le panorama sinon le plus vaste, du moins le plus intéressant que nous puissions contempler, se développe à nos pieds.

Vers le sud, comme au creux d'un vallon, Tunis, allongée, blanche, badigeonnée de chaux d'un bout à l'autre, élève légèrement ses murs, ses terrasses, ses mosquées; dans l'obscurité qui commence on la croirait posée au pied d'une longue colline, adossée à une chaîne de montagnes peu élevées, déjà sombres, en réalité assez lointaines. Ces montagnes ferment l'horizon et servent d'assise au dôme du ciel ; dôme immense, encore bleuâtre sur nos têtes, il se décolore à la hauteur de nos yeux et plus bas verdit, jaunit, devient orange, puis, à sa base, écarlate ; au-dessous de cette base enflammée les montagnes se déroulent comme une torsade de velours violet ; au fond, derrière elles, mais toute bleue, surgit, isolée, leur reine à toutes,

le diadème, Zaghouan, que l'on voit à la même heure de Kairouan et du Kef avec ses crocs, son dos en scie, ses bosses, sa masse énorme. C'est de là que venait, par 132 kilomètres d'aqueducs, l'eau qui alimentait Carthage; de là qu'elle vient encore aujourd'hui, toujours abondante, à Tunis et à la Goulette.

A droite, vers l'ouest, sous les arcs dorés d'un autre aqueduc en ruines, qui traverse encore la vallée, s'allongent la route et le petit chemin de fer du Bardo. Au nord de la route, presque au-dessous de nous, les bâtiments caractéristiques de la caserne d'artillerie font face à un petit fort tunisien abandonné et qui domine avec la Kasbah, de l'autre côté de Tunis, au sud, le lac Sedjoumi. Entre l'éperon sombre de la colline, où s'étage la ville, et l'horizon violet, ce lac semble une nappe de métal en fusion.

Vers le nord-est, l'autre lac que nous connaissons, le vrai lac. Vu de ce sommet, il est tout autre que tantôt; l'horizon s'est reculé, élevé avec nous; l'isthme, le fil imperceptible sur lequel s'étend la Goulette, vu de très haut, s'est aminci; la mer s'étale de l'autre côté; la petite ville devenue rose semble une île; le lac et la mer se sont rejoints dans un mirage, entre ses dernières constructions et les jardins; les villas ont le pied dans l'eau : on se croirait en face d'un paysage japonais ou d'une aquarelle de Whistler. Les paquebots transatlantiques, les cuirassés de l'escadre, seules notes sombres, avec le petit fort de Chikli, sont mouillés, çà et là, près des palais roses.

On se fatigue vite des panoramas, mais voir sur cette surface unie, satinée des eaux calmes, à côté des bateaux, comme des bandes d'oiseaux se poser, des arbres, une ville, des palais couleur de chair et ne pas être surpris, charmé, cela me paraît impossible.

L'isthme vers le nord, avec le Kram, le harem du feu bey, la maison de son favori, s'élargit, s'élève de colline en colline, jusqu'à former un cap imposant au sommet duquel le village de Sidi-Bou-Saïd dessine une couronne blanche, penchée de côté. Un peu avant l'emplacement de Sidi-Bou-Saïd et de son phare, se dressait l'acropole de Carthage, Byrsa, où se voient aujourd'hui un séminaire et la chapelle de Saint-Louis. Au pied de l'autre versant du cap, en plein nord, se creuse la Marsa, puis s'étendent des plaines d'oliviers;

plus loin, des dunes claires se succèdent, plus ou moins espacées, plus ou moins visibles, sur un fil de terre, comme les grains d'un chapelet, entre un troisième lac salé et la pleine mer jusqu'au promontoire d'Apollon (Porto Farina).

Si vous suivez des yeux l'isthme du côté où il se dirige vers Tunis, l'étroite bande se dessine un peu mieux; souvent un mirage l'élargit et double la hauteur de ses palmiers sur les eaux : elle aboutit à un village, Maxula Pratès (Radès), qui regarde à la fois Sidi-Bou-Saïd en face de lui et, au sud-est, deux belles montagnes auxquelles il semble adossé. L'une, Hammam-lif (Bouguernin), dresse sur le ciel un pic superbe, terminé en croissant. Ses pentes majestueuses tombent comme les plis d'un manteau de cour jusqu'à la mer. L'autre, Djebel Rças, autrefois et aujourd'hui encore riche en minerai de plomb, est au contraire découpée, taillée dans tous les sens et s'éclaire admirablement. Le soleil y dessine des facettes et des ombres violettes qui lui donnent un relief extraordinaire, le relief d'une chose sculptée. Ces deux montagnes, avec Zaghouan dans le lointain, sont inséparables du souvenir de Tunis.

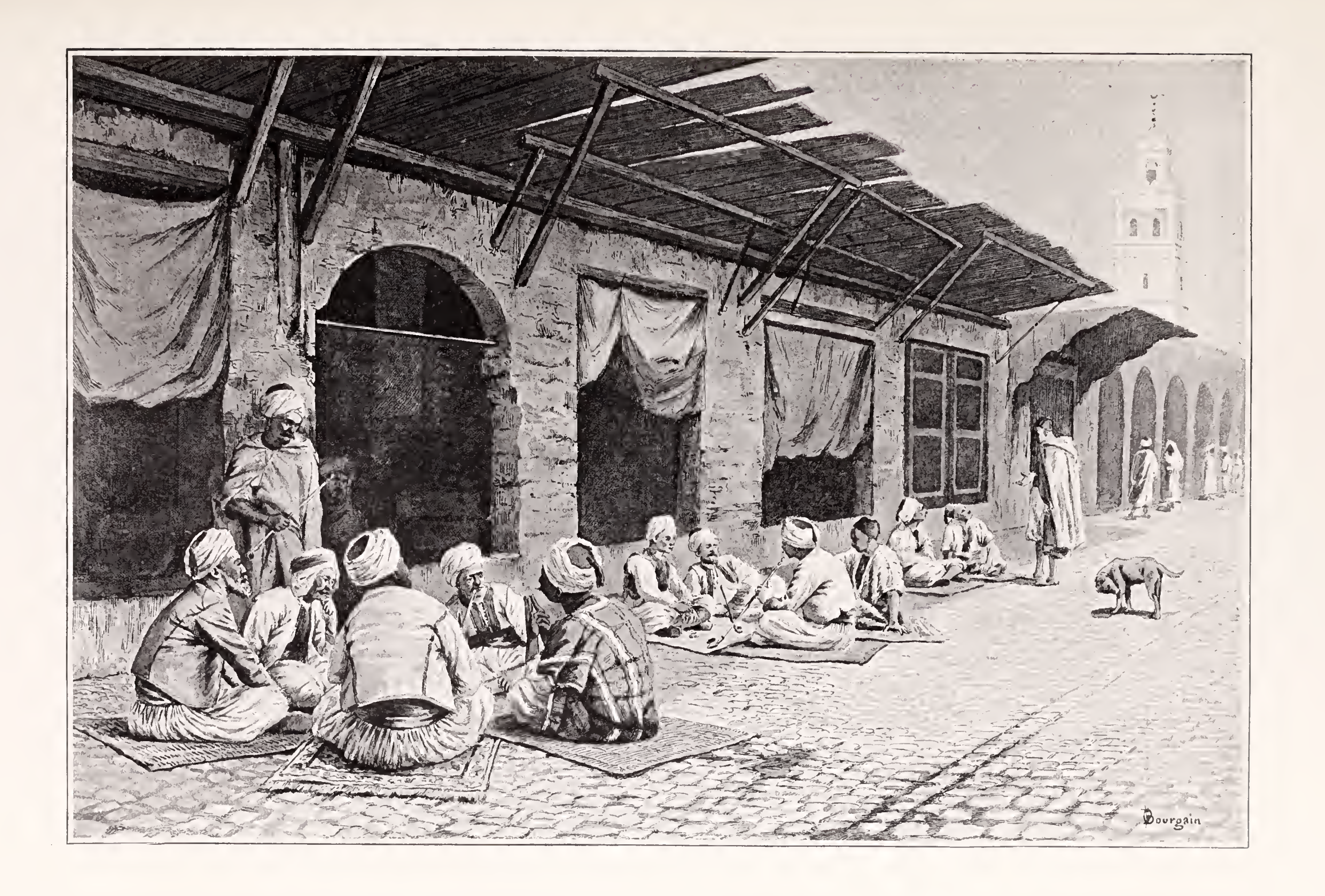
Nous nous sommes attardés; la nuit est venue trop vite, il faut descendre et nous n'avons plus seulement des ornières mais des ravins profonds à éviter. Un peu au hasard, nous regagnons la route du Bardo ; deux cents mètres nous séparent de la porte de la ville; à cette heure pas d'encombrement, nous y voici. Fâcheux spectacle! elle est fermée. Appelez, frappez, cognez, menacez, peine perdue. D'abord on ne vous écoutera pas : vous ne verrez personne, à moins que des Arabes n'attendent comme vous en dehors, résignés à passer la nuit, leurs chameaux couchés devant l'abreuvoir, sous les bastions garnis de canons toujours muets; et si on vient enfin au bruit que vous faites, si on vous comprend, si vous comprenez, vous apprendrez que les clefs viennent d'être portées à l'instant même à la Driba, c'est-à-dire très loin.

*
* *

Il est huit heures du soir, vous avez froid, faim : nulle auberge; la ville n'est entourée que de murailles. Par bonheur, à un demi-kilomètre, il y a,

paraît-il, depuis l'occupation française, une porte, Bab-bou-Sadoun, qui s'entr'ouvre, — celle qui conduit au Bardo. On me l'explique; j'y cours; cette fois on ouvre, j'entre : il ne s'agit plus que de se retrouver. Ce quartier, tout autre que celui par où nous sommes sortis, bien plus intéressant, est arabe; il faudrait le parcourir de jour et à pied. On verrait alors, la porte à peine franchie, de petites maisons basses, cubiques, des coupoles, une mosquée s'alignant tant bien que mal le long de la chaussée; la rue bientôt se resserre, s'étrangle; les auvents bariolés des boutiques se rejoignent presque et chaque marchand, assis sur son comptoir ou étendu, échange les nouvelles du jour avec son voisin d'en face. Ici sont des marchands de cierges, de mercerie, d'oranges, de mandarines, de dattes en pâte, un barbier, un marchand de ferraille, un maréchal, un tripier, un ferblantier; là un teinturier fait sécher de lourds écheveaux encore trempés de cochenille ou des bandes de ce coton indigo qui fait le costume des Bédouines. Dans un magasin plus grand, sombre malgré la poussière de farine qui l'emplit, un âne ou un cheval tourne une meule peut-être punique; chacun apporte son grain; plus loin le four, un chaudronnier, une forge, un marchand de marrons. Un nègre d'Ouargla écrase avec un maillet de l'alfa dont un autre va tresser des cordages verts. A ses côtés, dans un hangar, se confectionne une natte de jonc, à fond jaune, aux dessins lie de vin, semblable à celle que vous voyez le long du mur chez ce notaire qui n'a pas d'autre meuble, si ce n'est son calame et son encre, dans la microscopique échoppe où il reste accroupi des heures à donner des consultations. Vous distinguez difficilement son étude du café modeste où se réunissent les Arabes et où, sans en avoir l'air, ils disent peut-être en ce moment du mal de nous.

Un instant la rue est couverte en planches; les marchands de friture, de sucrerie, d'épices, de parfums, de tabac à priser, de fleurs sont les uns sur les autres. Ici recommence l'encombrement; le pavé, ce détestable pavé de Tunis qui fond ou s'effrite comme du savon, glisse; de temps en temps quelque voiture ou un chameau chargé de poutres se laisse aller trop près d'un étalage. Quels cris alors quand c'est, par exemple, dans le magasin d'un des potiers, nombreux à cet endroit, que le chameau a balancé sa poutre; mais aussi


Bourgain

comme l'émotion tombe vite et comme on a bientôt fait de se résigner. Ces poteries, d'un prix infime, sont gracieuses, très décoratives; les modèles en sont évidemment encore anciens : quelques-unes sont restées très pures. Celles qu'on enduit d'un vernis vert foncé, les lampes à becs nombreux, font un bel effet.

Toutes ces boutiques ferment de bonne heure, pas aussi tôt pourtant que celles des Souks, comme chez nous les magasins des rues ferment plus tard que ceux des halles.

Après les potiers, nous sommes retombés dans la rue des Maltais, puis la Marine, c'est-à-dire l'Europe, ce que nous avons décrit. J'avais oublié l'odeur. Elle ne se rappelle que trop à nous. Ce quartier européen est au niveau du lac ; c'est un terrain gagné sur des marais par les ordures de la ville indigène accumulées et étalées. Une telle origine contribuerait seule à empoisonner la promenade et les maisons, mais la municipalité n'a pas renoncé, loin de là, à ce moyen d'étendre ses domaines; nous n'avons pas seulement les souvenirs du passé; les ordures présentes continuent à descendre quotidiennement pour niveler ce beau quartier de l'avenir, ici comblant un trou, là couvrant une mare ou fumant un terrain dont, en attendant qu'il y construise, le propriétaire fait un potager.

Au plus bel endroit, autour de la cathédrale provisoire, presque en face le rond de chaises de la musique des zouaves, devant la Résidence française, est un cimetière catholique; l'eau étant presque à la surface du sol, il en résulte que les corps ne sont pas enterrés mais immergés et qu'ils se corrompent imparfaitement. Par les chaleurs accablantes de l'été, ces marécages, ces terrains vagues, ces fumiers, ce cimetière devraient donner dix fois la peste, — cette peste de Tunis déjà trop célèbre, — la fièvre au moins ; mais non, on ne s'en porte que mieux : on compte moins de malades à Tunis que dans une belle municipalité de France. En cas d'épidémie, il est vrai, les ravages sont sans limites ; — et pourtant, en 1866, c'est à la Goulette, au bord de la mer, que le choléra sévit le plus furieusement.

Dans un pareil milieu les êtres les plus heureux sont les mouches : elles pullulent, moins qu'au Caire où elles sont le véhicule de bien des maux, mais

en assez grand nombre pour rendre certains quartiers inhabitables. Encore leur devons-nous de la reconnaissance, dit-on; si elles transportent parfois la contagion, elles dévorent aussi les germes de maladies qui nous tueraient... L'été dernier elles étaient rares : on était mieux, mais inquiet. Les moustiques, en revanche, ne chôment jamais. L'avenue de la Marine est leur séjour préféré; pendant que le tam-tam de la femme à barbe, les cuivres du skating et l'orgue devant votre fenêtre se fatiguent à la longue, s'endorment et laissent la nuit reprendre son sommeil, les clairons hardis, infatigables du moustique sonnent autour de votre bougie la charge, et les maudites bêtes toute la nuit, au son de cette énervante musique, viennent vous donner l'assaut. Ils cessent pourtant avec le jour; mais déjà les cloches des capucins carillonnent et vous éveillent; le soleil rit dans les rues, mille voix du dehors vous appellent; le marchand de lait crie d'une voix que j'entends encore, à tue-tête, en poussant devant lui ses ânes : Alip! Alip! et voilà que les mercanti commencent à se disputer.

P. D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.





LA SAISON A LONDRES

La comtesse de Rozay à madame d'Harancourt, à Montauban.

Paris, 1er juin.

Henri est revenu de ses vingt-huit jours. Je m'avancerais beaucoup si je te disais qu'il s'est précipité au-devant de mes tendresses. Sur ce point il n'a pas devancé l'appel, mais son temps de vie militaire me semble avoir été pour lui une heureuse diversion. Nous avons encore failli avoir la guerre avec l'Allemagne comme tu sais, et justement à Nancy il était en première ligne pour subir le choc. Son vieux sang de fils de preux s'est échauffé à cette pensée et il me parle des continuelles alertes par lesquelles il a passé, en homme qui fera son devoir le cas échéant. Pourquoi faut-il que pour d'autres devoirs, ceux qui me touchent de près, il se laisse encore porter, je le crains bien, comme déserteur.

3 juin.

Adieu l'armée, adieu le panache, les souvenirs de la chambrée, les réminiscences du dernier pansage ! Paris a repris Henri. Il s'est souvenu à temps qu'il était membre des Mirlitons et il a fait retirer ce matin ma carte

pour la représentation de demain, une revue où toutes nos amies iront. On doit y voir le *Chat noir* transporté pour la circonstance sur ce petit théâtre d'amateurs. Je sais bien que nous sommes déjà allées presque toutes dans ce lieu étrange, mais le Cercle n'en sait rien et nous donne cette exhibition comme une primeur. On a de belles âmes aux Mirlitons.

6 juin.

C'est à la soirée du Cercle que nous avons monté une grande affaire. Au buffet, le colonel et le petit Ravailles qui piétinaient à côté l'un de l'autre dans la cohue me découvrent et me disent :

— Lady Morfield vous cherche. Tenez, justement, elle cause avec votre mari. Rapprochons-nous d'eux.

Lady Morfield est, tu le sais, une vieille amie de maman. Je me laisse donc guider par le colonel qui parvient à me pousser en face de lady Morfield et d'Henri. Dès qu'elle m'aperçoit, l'aimable Anglaise m'interpelle dans son baragouin :

— Ne dites pas no. Dites yes tout de suite.

— Comme cela, sans savoir ?

— Oui; votre mari accepte. Il s'agit de venir passer huit jours à Londres avec nous. Nous vous embarquons avec nous à Boulogne sur notre yacht. Le colonel et M. de Ravailles sont du voyage.

Je me sens prise de court. Lady Morfield est la plus honnête femme du monde, d'une naissance et d'une distinction parfaites. Je la connais suffisamment pour accepter d'elle une politesse, mais comme ça, à brûle-pourpoint, ça m'interloque.

Lord Morfield, qui vient nous rejoindre, après avoir, en bon Anglais, fait honneur au champagne du buffet, dissipe mes dernières hésitations :

— Soyez des nôtres, madame. Mon yacht file à peu près aussi rapidement que le paquebot, et mon capitaine est un vieux loup de mer, comme vous dites en France, un vieux goudron, comme nous disons en Angleterre. Et n'oubliez pas que vous allez arriver à Londres en pleine *season* brillante et animée. Laissez-vous faire. Vous ne vous ennuierez pas.

Et je me laisse faire. C'est demain le Grand Prix. Presque tout mon

monde va partir pendant la semaine qui vient. Nous n'avions pas de projets en tête. En voilà un tout à fait tentant. *All right!* donc. Comme je bénis miss Blundestone, mon institutrice, de m'avoir seriné suffisamment d'anglais pour me permettre de me débrouiller à Londres!

Et puis, et puis, j'ai justement en ce moment un jeu de robes et de costumes que je ne suis pas fâchée d'exhiber en Angleterre.

Dimanche soir. — Nous venons du Grand Prix où *Ténébreuse* a battu le cheval anglais. Heureux présage pour mes projets. Je veux être la *Ténébreuse* d'Hyde-Park, la grande gagnante dans le champ clos des élégances.

7 juin.

Sur le yacht. — Il est dix heures du matin. Nous avons passé la nuit dans un hôtel confortable de Boulogne et nous voici en pleine mer. Ce yacht est merveilleusement aménagé, et comme le temps est superbe, je peux en visiter l'installation sans trébucher à chaque instant. Le colonel et Ravailles m'accompagnent pendant qu'Henri fume tranquillement sur la passerelle à côté du capitaine. Nous descendons dans les cabines, dont nous nous faisons montrer les moindres détails. Lord Morfield est allé jusqu'à Gibraltar avec ce bateau. Cela ne m'étonne pas. Tout y est disposé pour les longs voyages avec une merveilleuse entente. Jusqu'à une splendide cuisine où une douzaine de marmitons sont, au moment où j'entre, en train de griller les roastbeef et de faire sauter les poulets destinés au déjeuner. Comme on aimerait à aller jusqu'au bout du monde sur un bateau pareil et avec une mer comme celle-ci, moins ridée que le bassin des Tuileries!

C'est en plein air, sur le pont, qu'on nous sert le déjeuner et nous y faisons gaiement honneur. Dois-je le dire cependant? ce n'est pas sans un vrai serrement de cœur que j'ai vu s'évanouir à l'horizon les côtes de France. Par delà cette bande de terre dont les contours se fondent de plus en plus à mes yeux, je sens également s'éloigner bien des êtres qui me sont chers, papa, maman, Suzanne, et..., et... t'avouerai-je ma faiblesse? la silhouette d'un officier de cavalerie... Oui, je peux te l'avouer, car c'est beaucoup pour fuir cette image que j'ai accepté si vite de franchir le détroit.

6 heures du soir. — Nous dînons sur le bateau car l'itinéraire est changé

La mer est si douce que nous n'allons pas débarquer à Folkestone. Nous nous engageons dans la Tamise.

7 heures. — J'ai trop tôt chanté victoire. Le vent s'est levé. Bah! Une simple brise, dit le colonel. Le bateau commence à danser : « Diable, dit le colonel, nous bourlinguons. » Je me sens un peu pâle. Me rappelant les recommandations d'usage, je presse à la dérobée un citron sur mes lèvres. Cela me remet. N'importe, le yacht exécute un joli tour de valse.

— Ça ne sera rien, dit le petit Ravailles, j'en ai vu bien d'autres. C'est possible, mais il est plus jaune que mon citron, le petit Ravailles.

Je cherche des yeux le colonel et le petit Ravailles. Le vent continue.

Ils ont disparu. Lord Morfield vient à moi. Il me demande comment je me trouve. — Je murmure : « à merveille » et je ne mens qu'à moitié. Si le vaisseau ne remue pas davantage je réponds de moi.

Et voici qu'il a repris son allure calme. A peine une légère oscillation. Nous sommes entrés dans la Tamise. Devant moi la mer encore à perte de vue, mais à droite et à gauche du yacht j'aperçois une découpure verte, un soupçon lointain de gazon anglais.

J'aperçois aussi le colonel et le petit Ravailles qui sont revenus auprès de moi. Ils sont tout guillerets et fredonnent à tour de rôle un refrain de café-concert; allons, tant mieux. Ils ne sauront jamais que tout à l'heure je les ai vus de loin pencher à l'insu l'un de l'autre la tête sur les flots dans une attitude ultra-contemplative.

La côte est maintenant plus près de nous. Je distingue ce paysage à peine deviné tout à l'heure. A droite et à gauche des plaines vertes d'où se détachent des clochers d'églises, des toits de cottages. Autour de nous une animation extrême tout le long de cet immense fleuve. Partout des bateaux, des barques avec des matelots silencieux mais occupés, des mousses grimpant aux cordages. Enfin, des maisons se multiplient, dressent leurs forteresses de pierres à l'horizon. A mesure que nous approchons elles grandissent. D'asperges isolées elles deviennent pâtés. C'est la ville qui commence. Puis à côté de nous des docks, des entrepôts, des marchandises entassées sur les quais. Ce n'est plus un fleuve la Tamise, c'est une rue

qui marche au milieu d'édifices gigantesques, d'amoncellements de sacs, de ballots, avec le brouhaha des foules grouillant sur les rives, le grincement des cabestans et des poulies. C'est Londres. Nous sommes à Londres.

Lord et lady Morfield avaient voulu nous recevoir chez eux, mon mari et moi, mais nous avons dû décliner cette offre gracieuse. Si spacieux que soit leur hôtel qui est situé Queen Anna's Gate tout près de Saint-James Park il est à peine assez vaste pour loger leurs sept enfants. D'ailleurs il nous est difficile de nous séparer de nos compagnons de voyage, le colonel et le petit Ravailles, qui n'auraient jamais pu trouver asile chez lord et lady Morfield. Nous nous sommes donc fait conduire au Saint-James hotel, en plein Londres vivant, au coin de Piccadilly à cinq minutes d'Hyde-Park.

O joie ! Nous sommes depuis deux heures à Londres et il n'a pas encore plu. O satisfaction non moins grande ! L'anglais que m'a enseigné miss Blundestone se comprend très bien à Londres. Je n'ai pas vu un instant errer sur les lèvres de la *maid* le mystérieux sourire qui s'y est promené il y a cinq minutes lorsque le colonel lui a dit en posant successivement deux doigts sur sa bouche :

— *Miss, give me beefsteak, sandwich and bread.*

Je ne prévois pas encore quel sera le prix de notre note d'hôtel, mais on ne nous écorchera jamais autant que le colonel écorche l'anglais.

8 juin.

On ne flâne pas ici. A peine arrivés, une partie montée. Nous allons ce matin à l'inauguration des courses d'Ascot, sur le mail de lord Morfield. C'est notre hôte lui-même qui conduira. Tant mieux, car l'aîné des enfants Morfield a une quinzaine d'années et je me suis laissé dire que les Anglais confient souvent les guides de leurs mails aux mains de leurs héritiers avant que ces derniers aient de la barbe au menton. Histoire d'accoutumer la jeunesse à se conduire et à conduire dans le monde. J'aime autant ne pas servir à cette expérience. Le colonel non plus. A peine juché sur le mail, au prix de quel effort ! il aurait bien voulu en redescendre : *Eiffel tower !* nous a-t-il dit mélancoliquement dans son jargon panaché d'anglais et de français. Quant au petit Ravailles, il est aux anges. Lord Morfield qui le sait

bon cocher pour l'avoir vu à la fête des mails de la Marche lui a promis de le laisser mener au retour.

Ascot m'a plu infiniment. Temps superbe d'abord et que d'Altesses! Le prince et la princesse de Galles accompagnés de la princesse Christiane et du grand-duc Michaïlowitch dans la tribune royale. A côté d'eux, la princesse Louise de Galles, le duc et la duchesse de Teck, le duc de Cambridge, la princesse Victoria de Sleswig-Holstein. J'en passe.

De l'avis de tous les Anglais présents, la semaine des courses d'Ascot ne pouvait pas être inaugurée plus brillamment. Une des grandes « attractions » comme on dit ici, et un peu maintenant chez nous, était la coupe du Jubilé. Tout est au Jubilé, à la Reine, en ce moment. Il n'y avait que cinq chevaux concurrents, mais tous de premier choix. D'après le conseil de lord Morfield, j'avais pris *Minting* à cinq contre un, Henri, le colonel et Ravailles avaient suivi mon exemple, se souvenant que *Minting* avait gagné le Grand Prix de Paris, l'année dernière, et nous avons fait une belle journée, une riche moisson de guinées britanniques. Dans sa joie, le petit Ravailles nous a légèrement accrochés au retour, mais sans accident heureusement, et le soir je me suis couchée en bénissant l'hospitalité anglaise, la saison de Londres, *Minting* et en sentant tout doucement fondre ma rancune contre Henri qui, toute la journée, n'a cessé de m'entourer de prévenances et qui semble, vois-tu ça? profiter de son séjour sur une rive étrangère pour se montrer un peu moins étranger vis-à-vis de moi que sur le continent.

Gentil réveil. La *maid* m'apporte une lettre de Simone, datée de l'Ormaye, le château de papa, où elle est maintenant.

La chère petite commence par me parler de moi. Comme c'est gentil pour une amoureuse! Elle me souhaite toutes sortes d'amusements sur la terre anglaise. Ensuite, elle me confie qu'elle est tout uniment la plus heureuse des fiancées, passées, présentes et futures. M. de Servilliers est auprès d'elle, chez papa. Il est autorisé à faire sa cour et il use de l'autorisation au gré de Simone. Ils font de grandes promenades à deux dans le parc, développent des projets d'avenir sur les bancs de la grande allée et prennent à témoins les catalpas de maman, qu'ils s'aimeront toujours. Le soir, le jeune homme



rentre coucher dans le château de sa tante, qui demeure à dix lieues de là, mais le lendemain, Simone le retrouve au déjeuner et reçoit de nouveau ses serments au pied des catalpas. Ne disons jamais à ma chère sœur que j'ai entendu aussi, moi, au temps des fiançailles, formuler des engagements d'éternel amour sous l'ombre des mêmes arbres paternels.

Pan ! Pan ! c'est Henri qui frappe à ma porte. — Êtes-vous habillée ? — Le temps de passer ma robe. — Ne la passez pas. Mettez vite une amazone. Lord Morfield vient de nous envoyer deux chevaux dans la cour de l'hôtel. Je les ai essayés. Ils sont bien en main. Il y a pour vous une jument douce comme un mouton. Nous allons nous promener à Rotten-row où nous retrouverons lord et lady Morfield. Cela vous va-t-il ?

Cela me va tout à fait. En un tour de main j'ai revêtu mon costume de cheval, le dernier « cri » de mon tailleur à Paris. Mon amazone est forme princesse en drap léger marron foncé, boutonnée dans le dos, petit col droit en toile blanche, manchettes de même et au lieu de broche ou d'épingle un simple bouton de roses naturelles.

Quelle ravissante allée que Rotten-row ! On n'est pas serré les uns contre les autres, comme dans l'allée des Poteaux ou dans l'avenue du Bois. On dirait d'un immense manège en plein air, à l'ombre de grands arbres, avec un horizon bordé par les pelouses vertes, par le lacet d'argent de la Serpentine river. Je vois bien qu'ici on aime le cheval pour le cheval, car mon amazone ne produit pas tout l'effet que j'en attendais. Le « se faire voir » n'est qu'un accessoire de l'agrément qu'on vient chercher à Rotten-row. Auprès de moi de bonnes vieilles dames, habillées à la six-quatre-deux, se démènent sur leur cheval sans que personne se dise un instant que leur âge et leur accoutrement forment une tache disgracieuse sur cet ensemble d'élégances.

Lord et lady Morfield nous ont rejoints et se font un plaisir, entre deux foulées de galop, de nous renseigner sur les cavaliers et sur les amazones qui galopent à nos côtés. En même temps, ils éprouvent une visible satisfaction patriotique à nous entendre leur vanter le « bien compris » de Rotten-row et leur dire que nous souhaitons vivement d'en voir l'équivalent

au Bois de Boulogne, le jour où le prince de Sagan, qui a l'idée de cette adaptation, en aura fait triompher le principe auprès des sportsmen parisiens toujours un peu routiniers.

12 juin.

J'ai mis ce soir mon « full dress », c'est-à-dire ma robe de bal. La fête a lieu chez lord Bloombury, dans un de ces merveilleux palais qui bordent Kensington-Gardens. Coup d'œil magnifique : des orchidées à ne savoir qu'en faire; des camélias et des gardenias courant le long des perrons et des marches; luxe inouï de livrées, de service; souper assis avec menu illustré de vignettes commandées en France, mentionnant des plats français et des vins de France et, par-dessus tout cela, accueil cordial, nullement guindé.

Par exemple, il faut convenir qu'on était visiblement à l'étroit chez lord Bloombury. Comme beaucoup d'Anglais qui aiment à faire leurs politesses d'un coup, ce brave seigneur invite à ses bals quatre fois plus de monde que ses salons n'en peuvent contenir, si bien que sa fête se tient pour une bonne part sur l'escalier. Le colonel a failli en avoir un coup de sang au commencement et il allait même chercher une issue, d'ailleurs problématique, pour retourner à l'hôtel, quand il s'est entendu héler : Aoh! aoh!

Il se retourne et je le vois rayonnant de joie, essayant d'ouvrir les bras pour tomber dans ceux d'un Anglais à moustaches grises, qui venait de l'interpeller. Ce geste d'expansion lui étant interdit par l'attitude de hareng encaqué auquel le condamnait la presse, il se borne à crier d'une voix étranglée :

— Captain Knowles! n'est-ce pas?

— Oui. Enchanté de vous voir.

— Vous me reconnaissez donc après trente et un ans!

— Vous n'avez pas changé.

Sur cette dernière flatterie le colonel n'y tient plus. Il dégage un bras ankylosé le long d'un habit noir d'invité, se précipite au cou de celui qu'il venait d'appeler le captain Knowles et je les entends ensemble évoquer les souvenirs de la guerre de Crimée. « Vous rappelez-vous Balaklava? — Aoh! — Et Malakoff? — Aoh! — Et la petite modiste parisienne échouée à Kamiesch? — Aoh! aoh! » Et tous deux de rire, de se diriger bras dessus bras dessous

vers le buffet et de vider nombre de rasades de *claret-cups* et de champagne aux glorieux souvenirs des deux armées alliées.

13 juin.

Reçu ce matin deux lettres par le même courrier. L'une de Simone, l'autre de maman. Simone est inquiète ; elle a remarqué depuis deux jours une froideur marquée dans l'attitude de papa et de maman à l'égard de son fiancé Servilliers. Elle observe aussi que, après le départ du jeune homme, son père et sa mère ne lui disent pas la phrase traditionnelle des parents heureux du mariage de leur fille : « N'est-ce pas qu'il est bien? C'est pourtant nous qui avons eu cette idée-là! » Qu'est-ce qui a bien pu se passer? me dit-elle.

Cela me met aux champs. J'ouvre vite la lettre de maman pour y trouver la clef du mystère. La voici. Maman a reçu plusieurs lettres anonymes d'une écriture de professeur d'écriture, par conséquent rédigées dans quelque agence interlope. On y parle d'une liaison que M. de Servilliers n'aurait pas rompue avec une femme qui fera des pieds et des mains pour empêcher le mariage. Je tombe de mon haut. Qu'est-ce qui a bien pu se passer pendant mon absence? Est-ce madame d'Ouvery la coupable? En tout cas, je comprends les anxiétés de mes parents. Ils ne savent pas comme moi que M. de Servilliers passe à bon droit à Paris pour le plus loyal des hommes. Vite, rassurons-les.

Je saute sur une plume et je réponds du même coup à maman et à Simone deux lettres aussi tranquillisantes que je le puis. Bien entendu je ne fais pas même à maman la plus légère allusion à la situation réciproque, vraie ou fausse, de M. de Servilliers et de madame d'Ouvery. On se met si vite martel en tête à la campagne; mais, pour les calmer tout à fait, je leur annonce mon retour à Paris pour les premiers jours de la semaine prochaine.

15 juin.

Voici le bouquet de notre séjour en Angleterre. J'en garde un ineffaçable souvenir. Quels rois de la mer que ces Anglais!

Je t'ai dit que tout est au Jubilé en ce moment dans ce pays. C'est pour célébrer cette fête nationale que nous nous sommes embarqués hier à destination de l'île de Wight. Nous allions assister à une course spéciale, organisée par le *Thames Yacht Club,* et qui révolutionne toute l'Angleterre.

Me voici donc à Cowes, arrivée sur le yacht de lord Morfield. C'est une forêt flottante que ce Cowes, et la ville semble avoir été créée pour le yachting.

Immense affluence de spectateurs et de spectatrices. Tous les bateaux de plaisance, tous les navires de l'État, tous les bâtiments de commerce et, en même temps, tous les cottages avoisinants sont couverts de pavillons multicolores. Il n'y a pas de ville, pas de bourgade maritime d'Angleterre qui ne soit représentée à cette fête, et je t'assure que j'ai senti une vraie émotion en voyant ces milliers de navires flamboyants neufs, tout reluisants du poli de leurs cuivres, étincelants de peinture brillante comme de l'émail et d'où partent des tonnerres de hurrahs au moment où le canon retentit pour annoncer le signal du départ des bateaux concurrents.

Nous sommes dix à bord. Il y a parmi nous deux couples de jeunes filles et des jeunes gens fiancés depuis un mois après avoir flirté pendant deux « seasons ». Ils aiment, ils sont aimés. Ces *sweethearts,* ces « doux cœurs », se jetteraient les uns pour les autres dans cette mer immense qui balance notre yacht, mais ne leur demandez pas à l'heure qu'il est de songer à autre chose qu'au spectacle qu'ils ont devant les yeux. Leur passion d'Anglais pour les petits bateaux qui vont sur l'eau est plus forte que leur amour. Pendant deux bonnes heures, ces *sweethearts* n'ont battu que pour l'Océan.

C'est notre dernière journée sur la terre anglaise. Nous ne pouvions mieux clore cet agréable déplacement. Nous prenons avec effusion congé de lord et de lady Morfield. Vive une semaine de *season* à Londres!

18 juin.

Retour en France. Bon voyage. Pas le moindre incident à noter, sauf les nouveaux tributs payés au roulis par le colonel et le petit Ravailles. Henri a été impitoyable pour ce dernier. L'ayant vu disparaître prudemment derrière un bastingage et revenir ensuite pâle comme le mouchoir qu'il tenait sur ses lèvres, il a accablé de railleries indirectes les gens qui ne veulent pas avouer les faiblesses de leur estomac sur mer. Le petit Ravailles était visiblement furieux. Il aurait bien voulu me faire un peu la cour pour se venger, mais le tangage recommençait entre deux mots aimables et le forçait à la retraite. Il reprendra ses gentillesses sur la terre ferme.



Le colonel a été plus sincère. Il a confessé « n'avoir pas été bien », mais il s'en est pris à la cuisine anglaise. Le *mutton chop* a bon dos.

20 juin, à Paris.

Je ne sais pas ce qui se passe dans le cerveau d'Henri, mais il semble qu'il ait fait le vœu de ne pas tenir en place. A peine réinstallés à Paris, nous allons demain à une partie organisée par lui hier à son cercle. On doit faire une entrée en bande au *Lawn-Tennis Club* de l'île de Puteaux.

Laissée à moi-même, j'aimerais mieux rester chez moi seule, bien seule avec mes pensées. Il me plairait de surprendre le secret d'un magnifique et mystérieux envoi de roses trouvées dès mon arrivée et que ma femme de chambre Annette a placées non moins mystérieusement dans ma chambre, où elles embaument. Je voudrais bien à ce propos fouiller l'état de mon cœur, si tant est que j'aie le courage d'essayer cette exploration, mais je n'en ai pas le temps. C'est mon devoir d'obéir, même aux caprices de mon mari, et aujourd'hui sa fantaisie n'a rien de suspect. La comtesse Zappi — je me suis renseignée là-dessus dès mon retour — a déjà quitté Paris. Ce n'est donc pas elle qu'Henri va chercher dans l'île de Puteaux.

En revanche, M. de Servilliers y sera. J'ai reçu un mot de lui et je veux avoir le cœur net des machinations anonymes qui inquiètent Simone.

C'est une très amusante idée qu'a eue le vicomte de Janzé en inventant son *Lawn-Tennis Club*. L'île de Puteaux avec tous les embellissements exécutés par les organisateurs est devenue un vrai paradis. Le terrain a été donné par madame de Rothschild et cette gracieuse libéralité a permis de soigner avec plus de détails confortables les installations diverses. Ici, au moins, on peut jouer au lawn-tennis sans risquer de voir ses balles s'abattre dans un jardin voisin. Le crockett a également un large espace pour ses arceaux. Et je ne te parle pas des jolis petits bateaux en acajou verni, des cabines de bains froids et de la perspective de se faire servir un lunch, au besoin même de dîner dans un amour de maison rustique.

C'est M. de Servilliers qui m'y ramène à ce Paris délicieux et maudit. Je veux le confesser, savoir de lui ce qu'il peut y avoir de fondé dans les appréhensions maternelles. Dès les premiers mots il m'arrête en souriant :



— Je me suis expliqué hier avec votre mère. Elle m'a donné un bon baiser sur le front et m'a appelé son fils.

— Mais cette lettre que j'ai reçue d'elle à Londres ? Les communications anonymes qu'on lui a adressées ? Soupçonnez-vous l'auteur de ces perfidies ?

Silence de M. de Servilliers.

Ma position est délicate. Je ne puis pas à brûle-pourpoint lui demander si madame d'Ouvery est femme à se venger bassement. N'ayant reçu ni provoqué aucune confidence sur cette liaison, je n'ai pas le droit de prononcer un nom. Je change donc le sujet de l'entretien :

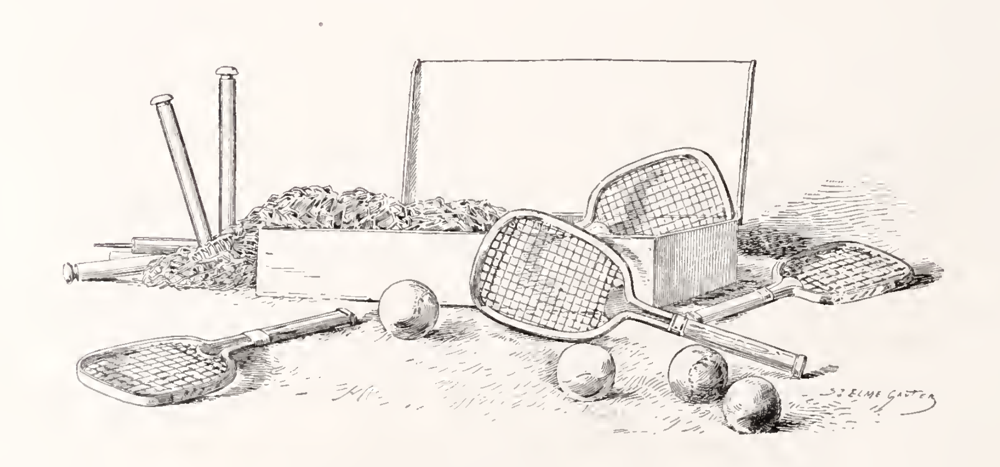
— Et Simone ?

— Petite belle-sœur, Simone est toute ma vie. Mon passé est mort, archi-mort, croyez-le bien.

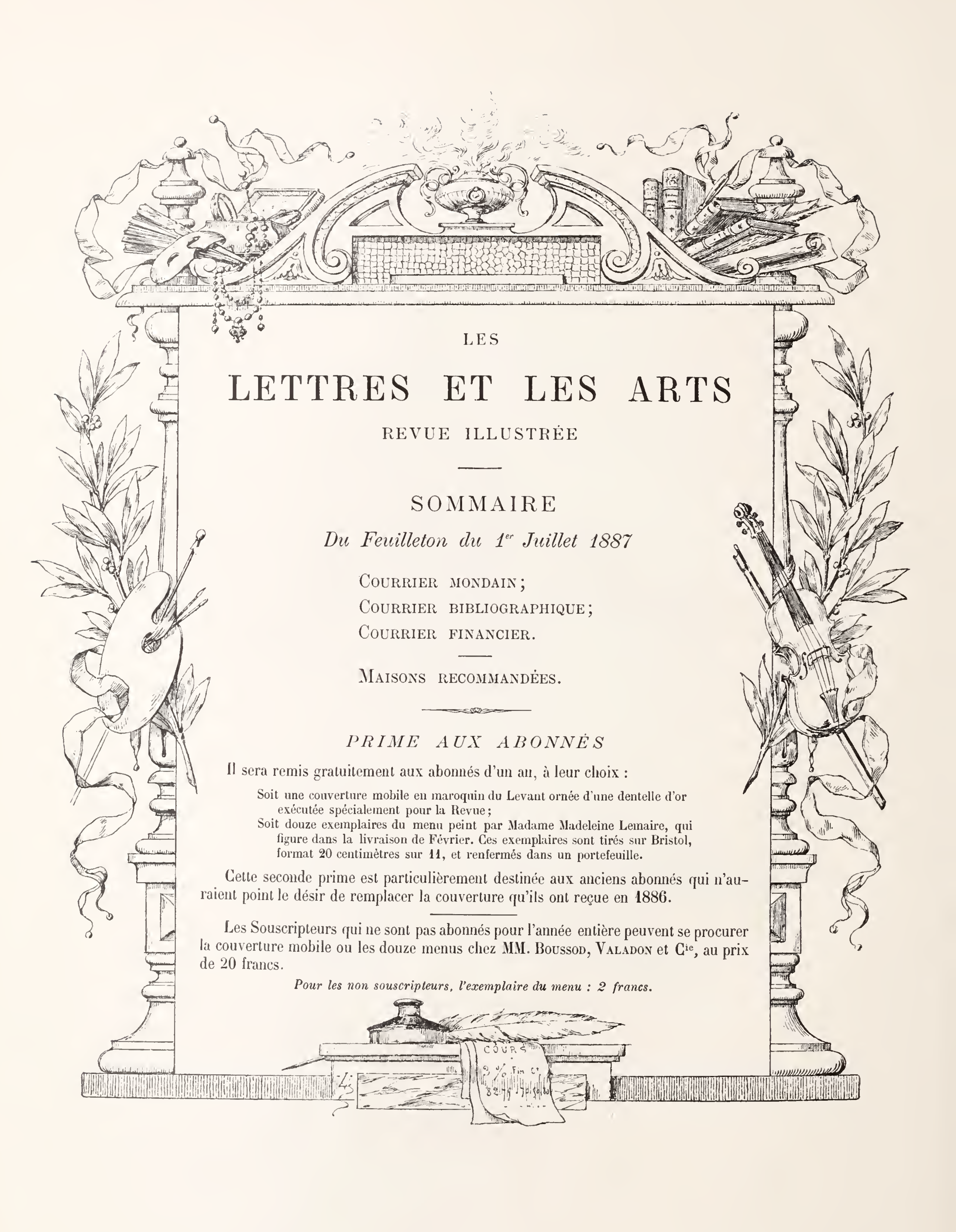
23 juin, au soir.

Mort et enterré en effet, ce passé. Dans la journée j'avais reçu un mot de papa m'annonçant officiellement le mariage. M. de Servilliers est venu dîner à la maison, et dans la soirée il a dressé devant moi la liste de ses invités pour la cérémonie nuptiale. Madame d'Ouvery n'y figure pas.

PIERRE D'IGNY.




LES GERANTS
L. BOUSSOD
R. VALADON



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

SOMMAIRE

Du Feuilleton du 1er Juillet 1887

Courrier mondain;
Courrier bibliographique;
Courrier financier.

Maisons recommandées.

PRIME AUX ABONNÉS

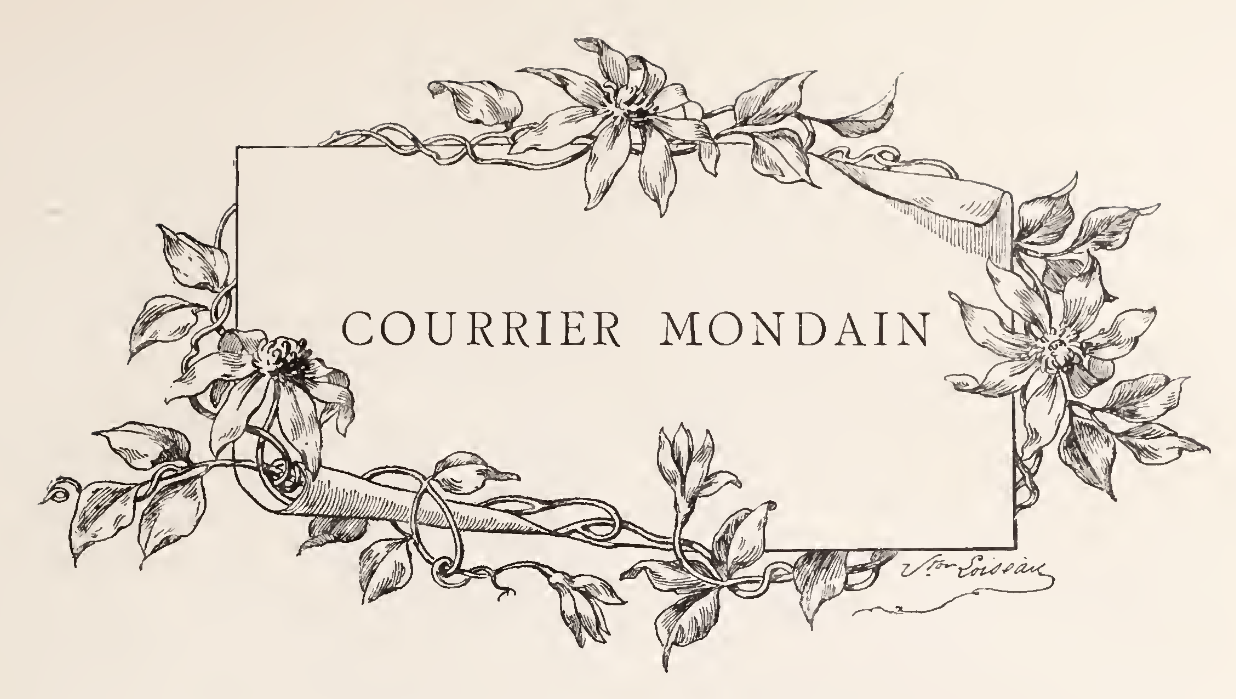
Il sera remis gratuitement aux abonnés d'un an, à leur choix :

Soit une couverture mobile en maroquin du Levant ornée d'une dentelle d'or exécutée spécialement pour la Revue;
Soit douze exemplaires du menu peint par Madame Madeleine Lemaire, qui figure dans la livraison de Février. Ces exemplaires sont tirés sur Bristol, format 20 centimètres sur 11, et renfermés dans un portefeuille.

Cette seconde prime est particulièrement destinée aux anciens abonnés qui n'auraient point le désir de remplacer la couverture qu'ils ont reçue en 1886.

Les Souscripteurs qui ne sont pas abonnés pour l'année entière peuvent se procurer la couverture mobile ou les douze menus chez MM. Boussod, Valadon et Cie, au prix de 20 francs.

Pour les non souscripteurs, l'exemplaire du menu : 2 francs.



L'ÉLÉGANCE A PARIS

Le Grand Prix sans averse et saint Médard faisant faillite, c'est là un spectacle rare qui, depuis longues années, ne s'était vu à Paris. C'est cependant, ô privilège inattendu! la surprise qui, contre toutes prévisions, était réservée aux élégantes, bien mieux pourvues, certainement, d'imperméables à sensation que de jolies toilettes, pour la solennité de clôture — ou plutôt d'ouverture — puisque cela a été celle du beau temps en même temps que celle de très nombreux salons.

La veille encore, la bataille des fleurs s'était livrée entre deux averses. On s'était assuré de mantes Manon — le nouveau modèle que Redfern fait en soie changeante ou carrelée : de grands camails montés à fronces, avec capuchon retombant sur les épaules, ou de pelisses à la Ligneuse, également caoutchoutées, en soie sombre, verte, marron, vieux rouge, ou bleue, avec manches de reîtres à large envergure bracelée d'or. Les en-tout-cas dormaient déjà dans les voitures, côte à côte avec les parapluies : et voilà le soleil tout à coup qui éclate, dorant de ses rayons le sable de la piste, inondant les tribunes et décrétant les soies claires, les dentelles neigeuses, les frais minois coiffés d'incommensurables chapeaux, les ombrelles bigarrées, et les toilettes plus bigarrées encore, subitement improvisées!

Comme c'est là le grand cours de la mode printanière — de la mode estivale qui s'en va, éparpillant à travers les villégiatures sa mosaïque très coquette, s'égrenant par toute la France — j'en veux glaner les plus jolies métamorphoses, en détailler quelques heureuses incarnations.

C'est, tout d'abord, porté par la princesse de Ligne, un très frais costume de bengaline crème à drapés Louis XV, sur une jupe rayée d'entredeux de broderie, ajourés sur les bords; au corsage, devant et derrière, des pointes de broderie avec, formant bretelles, un drapé croisé à la vierge et, autour de la taille, une ceinture de moire ivoirée.

Par la duchesse de Castries : du foulard crème, ramagé de grandes fougères d'un gris bleu. La jupe drapée en piqué et enlevée sur la hanche. Le corsage tout plissé et bracelé en ceinture au-dessus d'une basque ronde, formée d'une haute valenciennes également plissée. Pour plastron, dans l'encadrement d'un double jabot, une chemise de surah blanc. Le col droit et la ceinture, fermée de côté par une profusion de flots, en velours bleu.

Puis une robe de gaze veloutée vert sombre, de style directoire. La grande redingote ouverte sur un jupon drapé de crêpe de Chine mousse, tout pampillé de perles émeraude, retenues par des bouclettes de satin. Grande écharpe nouée de satin vert, à flots de perles.

Sur un pardessous de taffetas changeant corail et argent, de la broderie suisse sur fond de batiste écrue, toute drapée et serrée à la taille par un large ruban de satin corail.

Drapée également, une toilette en foulard turquoise, parsemé de « lunes » blanches, irrégulières et de différentes grandeurs : une véritable constellation éparpillée sur un ciel intense. La jupe composée de trois plissés superposés, qui apparaissent, à gauche, dans « l'enlevé » de la tunique. Au corsage, jabot plissé de gaze blanche, rattaché par des flots de rubans bleus.

Encore de la gaze de soie, celle-ci fond crème, ramagée de bouquets pompadour, et drapée à la Watteau sur un jupon de soie glacée pêche et rose blanche, par des flots de ruban assorti. Le corsage de gaze ouvert sur un plastron tout plissé de taffetas glacé avec bretelles de ruban croisant à la taille et s'agrafant aux épaules et aux hanches par des choux.

Plus sombre, mais non moins élégante, une toilette en tulle point d'esprit noir, de style Marie-Antoinette, tout enlacée de lacs de rubans de gaze noire. Le corsage, plissé à la russe et croisé de côté par un double entredeux de rubans passé en sautoir. A la manche, poignet de rubans; à la basque, une haute dentelle toute plissée et serrée par une ceinture de ruban.

Autre toilette. En bengaline bleu amiral, semée de petites fleurettes blanches : trois volants froncés à la jupe, la tunique drapée en vagues allongées; le corsage ouvert sur un plastron plissé de crêpe blanc, et collet de dentelle.

Un autre costume est en popelinette bleu de Sèvres, à rayures pompadour. La jupe, drapée sur elle-même, se fend irrégulièrement, de chaque côté, sur de larges quilles de velours bleu dont l'une forme, à la hanche, bouffant Henri II. Au corsage croisé à la vierge, plastron, col et bracelets de velours bleu.

Quant aux chapeaux, toute la série des bords immenses, des capelines incommensurables, des ailes à toute volée. Des fleurs, des plumes, des oiseaux, des perroquets, des pintades, des poulets même ! ! ! La fantaisie dépasse toute limite, le Directoire côtoyant Marie-Antoinette et Watteau, Trianon se confondant avec Versailles en une mêlée charmante. Ici, une capeline Lamballe, en crêpe blanc et dentelles, tombant en une série de plissés ainsi qu'une grosse campanule dont le cœur serait le visage d'une jolie femme. Une touffe de roses sur le faîte.

A côté, un vaste nimbe de paille noire doublé d'Italie avec, pour calotte, un paquet de roses multicolores dans une crête de dentelle noire : c'est d'un andalou des plus provocants.

Plus loin, une bien jolie toque, dont le fond est un buisson d'aubépine rose, posé sur un turban nuage de tulle mousse. Une aigrette de roses sur le côté.

Une sorte de vaste Rembrandt est en paillasson mordoré. La calotte s'enlace d'une écharpe de tulle point d'esprit du même ton, qui descend par derrière et vient s'enrouler autour du cou. Pour aigrette un énorme poulet maillé.

Une capeline Tallien en paille marine est simplement nouée de rubans à picot de faille bleue et rouge.

Une autre en paille vieux rouge est garnie d'une gerbe de têtes de plumes noires à travers lesquelles se dressent en pointes aiguës de petits oiseaux noirs.

Le chapeau duchesse, ainsi nommé par Virot, parce qu'il a eu le privilège de coiffer toutes les duchesses de France, est composé d'une calotte de paille noire, ajustée à une large passe de paille blanche doublée de velours noir. La passe se relève derrière en godet droit, nichant une gerbe de plumes et de rubans noirs qui, grimpant sur la calotte, retombent en avant.

Un autre Directoire, en paille noire, très grand et auréolé de tulle plissé, est enroulé d'une longue écharpe retombante qui, nouée sur le côté, enchâsse un gros oiseau blanc.

Le style rococo se trouve représenté par un immense chapeau bergère en paille ciselée, tout doublé de crêpe écarlate. L'écharpe — longue et s'enroulant autour du cou selon la mode nouvelle — est également en crêpe coquelicot et forme sur la calotte, une haute crête à laquelle s'appuient des nœuds de rubans « feuillage » et des touffes de marguerites jaunes et blanches, mêlées de coquelicot.

Egalement rond, un autre immense Watteau en paille d'Italie avec l'aile relevée et toute foisonnée de valenciennes. Rubans roses soutenant des roses de toutes nuances.

Des capelines Directoire encore, d'un seul ton sombre, noir, gris ou marron, à passe auréole, se garnissant dessus et dessous de nœuds de moire et de bouquets de plumes frisées en touffes. Aussi de vastes « bergères » en Italie, l'aile relevée derrière ou de côté, garnie de fleurs des champs posées en gerbes, allongées en guirlandes, faisant auréole tout autour du chapeau, etc. Nombre de chapeaux sombres, noirs surtout, avec des toilettes très claires, et aussi des chapeaux tout blancs avec des toilettes foncées. Le chapeau ne s'assortit plus : il fait au contraire opposition. Mais toujours il s'harmonise, les tons les plus différents pouvant à merveille se mélanger, à la condition qu'ils ne se heurtent pas l'un l'autre.

A propos de chapeau, bien joli était, au mariage de la princesse Eugénie Murat, aujourd'hui duchesse de Lavello, princesse de Torrella, celui de la duchesse de Mouchy; une toute petite capote de tulle vert saule et velours mousse, mélangée de panaches. La mariée, d'ailleurs, donnait elle-même l'exemple de l'élégance, merveilleusement habillée par sa robe de satin blanc glacé d'argent. Tout autour du jupon une frange d'oranger et, par devant, une pointe de vieux point. Là-dessus, la longue traîne ronde, tout unie, sur laquelle se rattachent les panneaux Louis XIII, plats et cernés de vieux point, supportant, de côté, des gerbes d'oranger. Au corsage, grand col « Anne d'Autriche » tout en dentelles et agrafes d'oranger. La couronne ronde et la mantille de dentelles.

Pour le mariage à la mairie, costume en armure de soie chamois. Le corsage froncé et le jupon tout rayés de dentelle de soie assortie. La tunique longue, fendue de côté, avec le devant relevé en « coin de mouchoir » par la dentelle.

Pour le dîner de contrat, robe courte, en peau de soie corail drapée de gaze de l'Inde rose de Chine et de dentelles, avec, pour attaches, des choux de rubans. Au corsage ouvert à la Dauphine, arrondi sur la poitrine, fichu Marie-Antoinette en gaze et dentelle.

Robe de bal : corsage et traîne princesse en satin maïs à panneaux Directoire, sur une jupe en mousseline de soie assortie, rayée en bayadère de rubans de satin appliqués par des jours. Le corsage décolleté en rond, cerné d'un fichu de gaze formant manches et rattrapé par des nœuds de satin.

J'en finis avec les chiffons en citant encore une bien élégante toilette, portée par madame Bischoffsheim au cotillon de la marquise d'Hervey de Saint-Denis. Elle est en gaze de soie corail, semée de bouquets de roses multicolores. Pour dessous, du satin corail. La jupe,

drapée, garnie de nœuds de rubans et de flots de dentelle blanche. Au corsage, berthe de dentelle, lacs de rubans et, pour agrafes, des bouquets de boutons de roses de toutes les nuances. C'est d'un effet ravissant et d'une grâce printanière que je donne pour modèle à toutes mes lectrices en quête de robes de dîner d'été. Au château, les roses naturelles suppléeront à merveille aux roses artificielles.

J'ai dit rapidement, le mois dernier, combien, en cette saison, le choix de la parfumerie exige de tact et de discernement, les eaux de toilette qui conviennent aux jours caniculaires et les soins exigés par l'air salin des plages et par l'eau de mer. Parlons aujourd'hui du bain de mer lui-même, que bien des jeunes femmes, trop nerveuses pour supporter la vague, prennent chaud, tout simplement dans une baignoire.

Or, le bain, pris ainsi, a un côté déplaisant. L'eau de mer, ainsi employée, est âcre et d'une odeur désagréable que l'on ne sait guère comment corriger, la plupart des parfums répandus dans l'eau de mer se décomposant et devenant insupportables. Telles les eaux de toilette balsamiques qui, désagrégées, laissent sur la peau une sorte d'enduit gras et visqueux très difficile à enlever. Voulant donc prémunir mes lectrices contre cet inconvénient, j'ai demandé une consultation à notre parfumeur Guerlain, le maître expert en ces sortes de questions. Or, voici sa réponse : Employées en petite quantité, deux essences peuvent seules être mêlées avec l'eau de mer : ce sont l'*Eau de Cologne musquée* et l'*Eau de lavande ambrée*, blanche.

« Et si, ajoute mon très gracieux correspondant, non content de masquer l'odeur de l'eau de mer on veut encore combattre son action sur la peau qu'elle irrite, durcit et jaunit, il faut y joindre de l'amidon de guimauve, préparé spécialement pour cet usage. De plus, pour le visage, les mains et toutes les parties de la peau exposées à l'air, il est essentiel de se laver à l'eau tiède en sortant du bain de mer. Et à défaut d'eau douce, des frictions de crème émolliente au suc de concombre. »

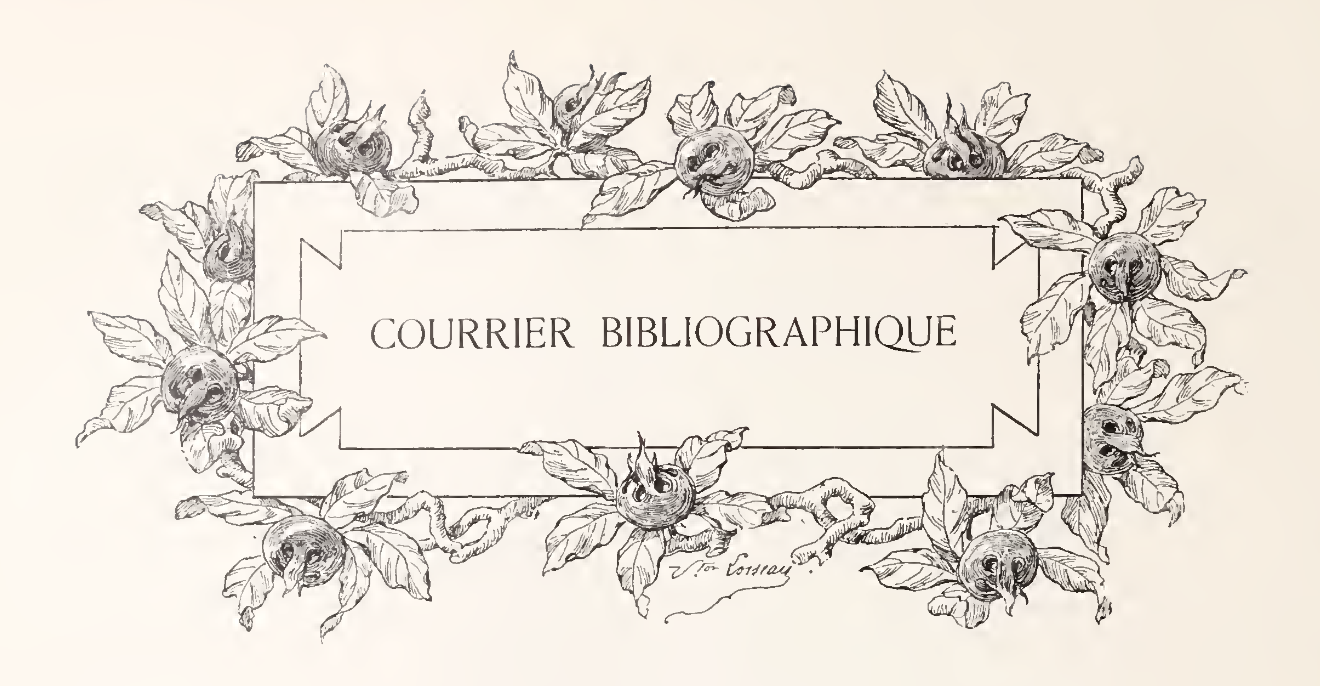
Ceci correspond exactement à ce que j'ai précédemment indiqué. Je me dispense donc de tout commentaire.

Autre question : celle du corset de bains de mer. Outre le corset de batiste écrue, garni de dentelle écrue et brodé de même ton, ou de bleu clair, ou de soie rouge que l'on porte habituellement, madame Léoty ajoute un corset spécial, pour le bain, taillé dans du caoutchouc et sans baleine. C'est ce corset qui, sous le costume de bains, « fait la taille », cette taille souple, onduleuse, que montrent coquettement, à l'entrée du bain et au sortir, nos belles élégantes, dédaigneuses du peignoir et qui regagnent leur cabine pareilles aux Néréides antiques, moulées dans la collante draperie de la flanelle mouillée.

Les emplettes du départ sont infinies et je n'en terminerais pas si j'en voulais suivre toute la nomenclature. Cependant, comme épilogue, en voici une excentrique, sinon superflue! Tentées sans doute par la ceinture de Mlle Turquet, quelques-unes de nos élégantes « en cas d'incendie » au moment de partir pour Dieppe ou pour le Havre, se pourvoient du descenceur à spirale. S'imaginent-elles que leurs beaux yeux vont incendier toutes les cabines?

Mon Dieu, s'il s'agissait des châteaux l'idée serait moins extravagante qu'elle ne le paraît au premier abord !





LES GRANDES ÉCOLES DE FRANCE, par Mortimer d'Ocagne. 1 vol. in-8°. *Hetzel,* éditeur.

C'est une véritable encyclopédie, un dictionnaire des professions que donne sous ce titre M. Mortimer d'Ocagne. On ne sait pas assez combien nous avons en France d'Ecoles préparatoires à toutes les carrières et comme aujourd'hui il se rencontre de spécialités pour lesquelles l'État dispense un enseignement. Soupçonnez-vous qu'il existe deux écoles de bergers? Vous en apprendrez bien d'autres et, en dehors de l'historique de chaque École, vous y trouverez les programmes d'examen, les conditions d'admission, les indications les plus précises sur la durée des études, le prix de la pension, le régime intérieur, les carrières auxquelles l'École donne accès. Excellent livre, auquel je ne reproche que l'absence d'une bibliographie un peu détaillée. — C. D.

* * *

LE NU, LE VÊTEMENT, LA PARURE CHEZ L'HOMME ET CHEZ LA FEMME, par M. Gabriel Prévost. 1 vol. in-12. Paris, *Sauvaitre,* éditeur.

S'il était possible d'inculquer aux femmes des idées saines et raisonnables en ce qui concerne la toilette, on ne saurait trop leur recommander la lecture du livre de M. Gabriel Prévost. Malheureusement — les gens doués de quelque expérience ne l'ignorent pas — l'effluve impersonnel et mystérieux qui s'appelle la mode se joue de toutes les considérations esthétiques, plastiques et hygiéniques : elle commande et la femme obéit.

C'est un fervent adorateur de la forme, que M. Gabriel Prévost : il voudrait voir la femme s'embellir encore en suivant les lois de la logique, de l'équilibre, de l'harmonie. Son livre est rempli d'ingénieux conseils, d'indications précieuses sur l'association des couleurs. Je n'ai pas besoin de dire qu'il est véhément contre le corset et la tournure. — T. G.

NOTICE SUR LES GENS DE GUERRE DU COMTE DE SAINT-PAUL QUI SONT ENFOUIS A COUCY DEPUIS 1411, par Édouard de Beaumont. 1 vol. in-4°. *Ludovic Baschet,* éditeur.

En cette très curieuse brochure, luxueusement imprimée, ornée de charmantes vignettes et d'un plan fort intéressant, M. Édouard de Beaumont pose les termes d'un problème dont, il faut l'espérer, quelque ministre, ou à son défaut quelque amateur riche et éclairé, pourrait donner la solution. Il établit d'une façon authentique que, en 1411, plusieurs hommes de guerre furent enfouis sous une des tours de la forteresse de Coucy dans l'affaissement d'une mine d'attaque ; il détermine avec une précision mathématique l'endroit précis où doivent se trouver les cadavres ; il montre qu'ils n'ont pas été exhumés, qu'ils ont été préservés de l'humidité — et, par suite, de la décomposition — par l'affaissement d'énormes maçonneries sur une terre très sèche, qu'ils sont là, que pour les retrouver il ne faut que très peu de temps et d'argent et que leur découverte serait sans prix pour nous donner intégralement le costume de guerre au commencement du xve siècle. Il est impossible que cet appel fait par M. Édouard de Beaumont ne soit pas entendu. Donc, bonne chance aux fouilleurs! — F. M.

* * *

OLIVIER DE SERRES, SEIGNEUR DU PRADEL, SA VIE ET SES TRAVAUX, par Henry Vaschalde. 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie,* éditeurs.

Un excellent livre, tel que la vie en province, la passion pour une illustration locale, la méticuleuse recherche de tous les documents qui peuvent toucher au sujet peuvent seuls en faire produire. Bien qu'on ait beaucoup écrit sur Olivier de Serres, le père de l'agriculture française, ce volume est le premier qui soit sérieux et puisé aux sources familiales. Il est très bien illustré de portraits, de vues, de fac-similés qui per-

mettent de revivre en quelque façon la vie de cet homme illustre qui fut l'introducteur du mûrier en France et l'auteur du *Théâtre d'agriculture et Mesnage des champs*. — C. D.

* * *

LA CONCIERGERIE DU PALAIS DE PARIS, par EUGÈNE POTTET. 1 vol. in-12. *Quantin,* éditeur.

Un bon petit livre, plein de renseignements et même de documents nouveaux. C'est un guide précieux pour quiconque voudra visiter la prison ; en même temps que c'est un volume intéressant pour les amateurs de curiosités parisiennes. Peut-être doit-on reprocher un peu de prolixité à certaines citations, qui ne sont pas toujours nécessaires. Peut-être doit-on se demander si certaines digressions historiques sont utiles, mais l'ensemble est très satisfaisant et le livre vaut d'être recommandé. — F. M.

* * *

PENSÉES SUR DIVERS SUJETS, par M. le vicomte DE BONALD, avec une introduction par M. DE BONNEFON. 1 vol. in-12, *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Lorsqu'on s'introduit dans ce recueil de pensées, il semble qu'on pénètre dans un de ces austères salons de province, aux murailles garnies de boiseries grises, avec un Christ en croix dans le fond et, sur les panneaux, des portraits noirs et renfrognés d'ancêtres.

Depuis le jour où ces pensées ont été formulées par M. de Bonald, le monde a marché et le progrès s'est fait, dans le bien comme dans le mal ; aussi certains des aphorismes de M. de Bonald exhalent-ils une odeur surannée, tandis que d'autres dénotent un instinct prophétique des maladies dont souffre la société actuelle.

L'intérêt du livre est dans ce mélange de pensées qui ont vieilli et de maximes qui sont restées jeunes, sans parler du style sobre, sévère et parfois rude, comme les montagnes de l'Aveyron où naquit et vécut longtemps M. de Bonald. — T. G.

* * *

SOIXANTE ANS DE SOUVENIRS, par ERNEST LEGOUVÉ. 2e et dernière partie. 1 vol. in-8°. *Hetzel,* éditeur.

Un livre exquis et charmant, le livre aimable d'un homme aimable. M. Legouvé a beaucoup vu et il sait aussi bien conter que lire. Or, il est le premier lecteur qui soit en France, et si nous avions une reine elle ne pourrait choisir que M. Legouvé pour telle fonction. Il est vrai qu'il n'accepterait pas, car, athéniennement, oh ! très attiquement, et gentiment, il est républicain. Cet atticisme même entraîne parfois M. Legouvé à prêter à certains de ses amis des qualités et des vertus qu'on ne leur connaissait guère, mais de cela il n'importe. Ce qui est sûr, c'est que son nouveau livre — qui certes, il faut l'espérer, n'est point le dernier — est d'un bout à l'autre d'une grâce et d'un intérêt infinis, et que peu montrent une âme meilleure et ont plus d'attrait pour le lecteur. — F. M.

LES COUPS D'ÉTAT, par O. MONPROFIT. Broch. in-12. Paris, *Georges Carré,* éditeur.

Esprit théorique et cœur généreux, M. Monprofit réprouve les coups d'État : il a lu Tacite et déteste les tyrans. Peut-être s'éclairerait-il davantage en lisant l'histoire de nos assemblées, car il y trouverait les causes qui ont motivé les coups d'État, ou pour parler plus exactement, qui les ont rendus nécessaires. Sans doute les coups d'État auxquels fait allusion M. O. Monprofit ont coûté la liberté, la vie peut-être, à quelques centaines d'individus, mais ils ont procuré la gloire et la prospérité pendant de longues périodes à des millions de Français.

On a dit qu'un coup d'État est une révolution venant d'en haut : cela ne vaut-il pas mieux que la révolution venant d'en bas ? Il serait sans doute préférable qu'il n'y eût de révolution ni d'en haut ni d'en bas, mais, comme le dit la sagesse des nations, « l'homme n'est pas parfait », et ce n'est pas M. O. Monprofit qui le changera. — T. G.

* * *

MES PETITS PAPIERS, par HECTOR PESSARD. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy,* éditeur.

Fort amusant et fort gai, ce volume de souvenirs intimes où M. Hector Pessard passe en revue ses contemporains, amis et adversaires. Il a bien pu arriver que ses amis d'hier aient tiré sur lui, même à boulet rouge, mais il se flatte de le leur avoir rendu, et ce petit livre a bien l'air d'une revanche dernière. Pourtant, s'il pique, c'est à fleur de peau. Les petits papiers de M. Pessard ne sont point ceux du bon tiroir — du tiroir aux cadavres. Ils distraient, ils rappellent des noms et des choses; ils n'apprendront pas grand'chose aux gens de notre génération — il est vrai que nous sommes vieux et que c'est du neuf pour les autres. — F. M.

* * *

LES JÉSUITES DE LA RUSSIE BLANCHE, par le Père STANISLAS ZALENSKI, ouvrage traduit du polonais par le Père VIVIER. 2 vol. in-8°. *Letouzey et Aney,* éditeurs.

Voici un singulier livre, écrit sans aucun souci des ouvrages publiés depuis dix ans où la question se trouve étudiée avec quelque soin. Aucun des documents — et il en est d'infiniment précieux — qui ont été mis à jour n'est même indiqué. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient irréfutables — et qu'ils le demeurent. Erreurs (volontaires ou non) sans nombre, changements de dates, de noms, il y a tout ce qu'il faut en ces deux volumes — pour les rendre absolument mauvais, et même pires : car la mauvaise foi s'y étale dans environ mille pages. Pour mon compte, ayant étudié d'assez près cette question de l'existence schismatique des jésuites en Russie après le bref d'extinction de Clément XIV, je déclare non seulement que je n'ai rien à changer à mes conclusions, mais même que l'ouvrage du Père Zalenski

me fournirait des arguments infiniment précis pour achever d'établir ce que je n'ai pu affirmer — et ma thèse est directement contraire à celle qu'il a soutenue. — F. M.

* * *

VICHY-PITTORESQUE, par le comte Ed. de Lastic. Paris. *Nègre.* 1887. Album.

Ce qui vient de paraître sur Vichy et ses environs, nous le voudrions voir faire pour toutes les villes d'eaux. D'un crayon fin et spirituel, M. le comte Ed. de Lastic, dont nous avons admiré les aquarelles au Salon, a dessiné dans un charmant album toutes les vues de la ville et des alentours. Le touriste qui arrive peut choisir ses promenades, sait où il veut aller, ayant son goût mis en éveil par ces croquis artistiques, qui lui permettront aussi d'emporter au départ, le souvenir de quelques excursions intéressantes. — F. DE M.

* * *

L'HYPNOTISME ET LES ÉTATS ANALOGUES AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL, par le Docteur Gilles de la Tourette, 1 vol. in-8°. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Voici un excellent livre, que chaque homme devrait parcourir, car en ce temps de monomanie hypnotique, on se plaît trop, sans aucune étude préalable, à des expériences qui peuvent être infiniment dangereuses, compromettre une vie tout entière, détruire une santé, faire d'une femme l'esclave inconsciente d'un charlatan. Etudiée au point de vue médico-légal, à l'aide de documents expérimentaux puisés à l'école du savant le plus intègre et peut-être le mieux armé de notre temps, le docteur P. Brouardel, aujourd'hui — et il en faut être heureux et honoré pour notre pays — doyen de la Faculté de médecine de Paris, c'est-à-dire chef élu de la science médicale en France, étudiée encore à l'école de M. le professeur Charcot, cette thèse est une des plus intéressantes à soutenir et des plus accessibles à tous les esprits. En présence du charlatanisme criminel, il convenait de vulgariser les moyens de défense et c'est ce qu'a fait excellemment le docteur Gilles de la Tourette. — F. M.

* * *

THÉOSOPHIE UNIVERSELLE, LA THÉOSOPHIE CHRÉTIENNE, par lady Caithness, duchesse de Pomar. 1 vol. in-8°. *Georges Carré*, éditeur.

Avez-vous soupçon de la religion nouvelle, renouvelée plutôt, d'une religion qui, revenant de l'Inde, doit réunir tous les cultes existants et réformer en même temps que toutes les sciences, la société tout entière? La secte publie deux revues mensuelles, en français et en anglais; déjà, les livres imprimés pour elle forment une petite bibliothèque, et j'avoue n'avoir pas lu sans curiosité le volume intitulé : *Le Monde occulte, hypnotisme transcendant en Orient.* Il y a là des anecdotes absolument extraordinaires. Quant au manuel doctrinal de lady Caithness, quoiqu'il soit dépourvu de ce côté de curiosité, il mérite d'être feuilleté. C'est fort singulier. — F. M.

* * *

LA VIE PARISIENNE, par Parisis (Émile Blavet). 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Parfois je m'arrête à plaindre et à envier en même temps l'homme heureux et infortuné tout ensemble qui, dans un siècle ou deux, entreprendra d'écrire l'histoire des mœurs de notre temps; il ne chômera point de documents, celui-là, mais peut-être s'y noiera-t-il; au moins ne sera-ce point sans quelque plaisir, et noyade pour noyade, je préférerais celle-ci à celle du duc de Clarence. En l'eau qu'il boiera, sans nul doute, celle qu'il sera amené à préférer pour ces dernières années, ce sera celle que verse aujourd'hui Parisis. En vérité, cette chronique si allante, si vivante, si courante, vaut d'être relue en ce volume où il se trouve qu'elle prend à un an d'intervalle, un air d'histoire. Et tout serait parfait si, à la fin des volumes, il y avait une table des noms cités : on la réserve sans doute pour le tome X. C'est ce qui se fait quand on est sûr de soi, du public et de l'avenir, et ici, Blavet a parfaitement raison. — F. M.

* * *

BOHÈME MILITAIRE, par René Mélinette. 1 vol. in-12. *Ollendorff*, éditeur.

Un titre un peu ambitieux pour un volume où, somme toute, l'armée n'apparaît pas sous un mauvais jour et où les historiens de l'avenir trouveront quelques tableaux bien vus et quelques observations utiles. C'est la chronique d'un régiment qui va à la diable, mais où les officiers sont de braves garçons, s'amusant un peu outre la mesure et jetant leur jeunesse aux quatre vents du ciel. Vient un colonel qui rétablit toutes choses en leur place et oblige les sous-lieutenants à payer leurs dettes, à venir aux classes et à ne point faire de scandales. Il y a quelques profils de provinciales, aimant le militaire tout comme l'aimait la Grande-Duchesse, qui sont justes et bien campés; seulement, certaines choses sont trop poussées en noir. — L. P.

* * *

LA GRANDE BABYLONE, par Edgard Monteil. 1 vol. in-18 jésus. Paris. *Librairie moderne.*

M. Edgard Monteil continue ses études des « dessous » de la vie parisienne. Étudier les « dessous » de Paris, cela consiste, paraît-il, à amalgamer femmes du monde, mouchards, vieux généraux, diplomates, grands seigneurs étrangers, filles de mauvaise vie; on fait macérer ces divers éléments, on y ajoute un ou deux personnages honnêtes, pour masquer un peu l'amertume, on filtre et l'on a, pour produit, un roman qui passionne les masses avides d'émotions.

Il y a, cependant, des « dessous » parisiens qui mériteraient plus d'intérêt, les dessous de la misère

honnête, de la lutte austère et acharnée contre la malechance et la tentation ; mais il paraît que ces « dessous-là » se vendent moins que les autres.

D'ailleurs, cette étude des vilaines choses est considérée aujourd'hui comme un devoir : cela existe, donc on doit le : raconter c'est l'axiome à la mode, de sorte qu'on néglige les roses pour ne plus s'occuper que des détritus. Ce goût passera, espérons-le. — T. G.

*
* *

A QUOI TIENT L'AMOUR, mœurs parisiennes, par M. PAUL POUROT. 1 vol. in-18. *Nouvelle Librairie parisienne.*

Le roman de M. Paul Pourot est certainement un roman « vécu » — tout ce qu'on écrit aujourd'hui est vécu. Malheureusement, la vie renfermant beaucoup de platitudes, de redites et de monotonies, il faut savoir choisir, sinon l'auteur devient la victime de son sujet. Les chefs de l'école du « vécu », qui sont des malins, savent amplifier leurs infimes personnages et les milieux bas où ils s'agitent par des procédés sournoisement empruntés aux vieux maîtres : c'est une sauce indispensable, dont M. Paul Pourot n'a pas encore complètement acquis la recette. — T. G.

*
* *

LE BILATÉRAL, mœurs révolutionnaires parisiennes, par J.-B. ROSNY. 1 vol. in-18. *Nouvelle Librairie parisienne.*

« Le Bilatéral » est le sobriquet qui désigne le personnage principal du roman de M. Rosny. Je dis roman, quoique ce livre n'ait rien de commun avec les élucubrations traditionnelles des conteurs d'aventures.

C'est une étude singulièrement pénétrante des aspirations et des chimères qui hantent les cervelles des innombrables sectaires dont les couches misérables luttent contre l'organisation sociale actuelle.

La lecture de ce livre est à recommander à ceux qui se considèrent comme appartenant aux classes dirigeantes : ils y apprendront des choses dont ils ne se doutent guère et qui troubleront peut-être leur quiétude.

Mais ce qui les troublera davantage encore, c'est le style qu'emploie M. Rosny lorsque, cessant de sténographier les propos des communalistes, des particularistes, des collectivistes et autres aliénés en *iste*, il formule lui-même ses propres impressions.

Il a inventé, à cet effet, un style essentiellement personnel, pour lequel il n'emploie que des procédés tirés de lui-même, sans rien emprunter aux écrivains qui l'ont précédé : la langue de Châteaubriand, de Victor Hugo et même de Zola ne lui suffisait pas, et il a trouvé, dans la chimie, une source non pas limpide, du moins bouillonnante de métaphores vraiment inattendues : il aime à faire courir sur des ciels fluorescents de légers nuages de baryte, et les silhouettes des monuments de Paris se détachent, sur lesdits ciels, en polyèdres monstrueux... et ainsi de suite.

Il y a là une préoccupation puérile que l'âge et l'expérience atténueront. Nous le souhaitons vivement pour M. Rosny. — T. G.

*
* *

LYDIE, par HENRI LAVEDAN. 1 vol. gr. in-18. *Librairie moderne.*

Lydie de Montauran aime Maurice Bradier; mais M. de Montauran, ancien officier, homme du monde, égoïste et gentilhomme, ne veut pas de cette mésalliance. Pendant que s'accroît l'amour de Lydie et de Maurice, la ruine entre dans le château des Montauran : il va falloir vendre et quitter à jamais le berceau de la famille, à moins que Lydie ne consente à épouser le neveu de l'acquéreur, un illustre couturier en train de passer grand seigneur, et Lydie se résigne, pour sauver son père qui ne résisterait pas à une si cruelle déchéance.

« C'est une vieille histoire, comme dit Henri Heine, et pourtant elle reste toujours nouvelle », surtout lorsqu'elle est ravivée par un talent jeune, souple, plein d'aisance, possédant bien sa langue à laquelle se mêle parfois une saveur de provincialisme blaisois qui ne manque point de charme.

C'est un roman à lire, et que tout le monde peut lire, quoiqu'il soit bien écrit, contrairement au préjugé que la morale et le bon style se rencontrent rarement dans un même ouvrage.

En fin du volume deux morceaux : *Poule* qui est une exquise nouvelle, et surtout *Il est l'heure*. Cela n'est point fait, il est vrai, pour les gens nerveux, ce procès-verbal d'exécution, ce récit très simplement écrit tel qu'il a été vu et senti — au point qu'on a comme la voix du narrateur dans l'oreille — de la guillotinade de Campi. Il faut lire cela. C'est d'une intensité d'épouvante qu'on ne trouve nulle part dans ce qui est littéraire, j'entends inventé, romancisé : *Le dernier jour d'un condamné* par exemple. — M. G.

*
* *

L'ESPRIT SOUTERRAIN, par TH. DOSTOÏEVSKY, traduit par HALPÉRINE ET MORICE. 1 vol. in-12. *Plon, Nourrit et Cie*, éditeurs.

Après les traductions, voici venir les adaptations. En vérité, si fort qu'on aime les grands Russes, il faut un rude estomac pour avaler tout ce qu'on nous sert, et dès à présent le public a le droit d'être un peu las. Ce n'est pas que le talent — ou plutôt le sens génial — manque plus à l'*Esprit souterrain* qu'à beaucoup d'autres livres de Dostoïevsky, mais trop est trop : cette note toujours identique fatigue, répétée en vingt volumes; il est temps, ô bergers, de laisser un petit peu les prairies tranquilles, même avec Ordinov et Schpis, qui est un logeur, et Lisa, qui est une prostituée. Tout ça nous a déjà été raconté — et mieux — dans *Crime et Châtiment*, dans *Humiliés et Offensés*, qui sont des Œuvres et dont ceci n'est qu'un décalque fugitif et médiocre. — L. P.

SUR LA PENTE, par Mme DE WITT, née Guizot. 1 vol. in-18. *Calmann Lévy,* éditeur.

Ce roman aurait dû s'intituler plutôt « sur les pentes », car il y en a deux : la pente du mari, un joli monsieur qui vole les bijoux de sa femme pour s'en aller courir le monde et échouer dans une singulière aventure avec une bohémienne, aventure d'où il revient fort éclopé pour mourir au foyer conjugal ; et la pente de la femme, vertueuse et résignée, bonne ménagère et mère dévouée, qui attend patiemment la mort de son époux infidèle pour donner sa main à un petit-cousin qui possède déjà son cœur.

Tout cela est raconté avec la limpidité des romans anglais : c'est froid de pensées, froid de mots et beaucoup moins moral que bien des œuvres dont la mère interdit sévèrement la lecture à sa fille. — T. G.

*
* *

RIMES DE COMBAT. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur. — CONTES D'AUJOURD'HUI, par CHARLES GRANDMOUGIN. 1 vol. in-12. *Calmann Lévy,* éditeur.

Les deux volumes publiés coup sur coup par le jeune poète témoignent d'un esprit vigoureux, un peu dur parfois, mais singulièrement maître de sa pensée et de sa langue. Les *Rimes de combat* publiées dans le *Charivari* sont une œuvre de satire, mais de satire un peu sceptique préoccupée des bons mots et des belles rimes, sans grand souci de flagellation. Elles pincent ferme, mais n'égratignent pas ; elles ont le ton amèrement gouailleur des sarcasmes franc-comtois. Ce sont des remarques de paysan tombé de sa montagne verte dans une ville de gaz et de patchouli. Où sont les franches lippées du pays, les vieux vins paternels ?

Vins où l'on a dissous sulfates et fuchsine,
Qu'on vend pour du bordeaux ou qu'on boit au canon.
Affreux beurres mêlés à des graisses sans nom,
Flots ambrés et trompeurs d'une bière assassine !

A Paris, pas d'amour vrai, pas de printemps, pas d'eau pour les bains, mais des théâtres où l'on étouffe, des femmes maquillées, des soupeuses plâtrées.

... Le jour grandit.
Du fard et du blanc de céruse
S'évanouit la triste ruse.
L'œil est rouge, le teint verdit.

C'est vrai, archivrai, mais au fond tant pis pour les *soupeurs !* Vous m'entendez assez.

Toutes ces pièces frappées au bon coin, comme on dit, nous montrent Grandmougin sous un nouveau jour. Ses grandes envolées du *Caïn* et d'*Orphée* se sont changées, le rythme s'est encore assoupli. En résumé, œuvre de poète et de grand poète. Je voudrais que tout le monde lût : *A mon ami le paysan,* conseils paternels donnés à un cultivateur qui rêve de faire un savant de son fils ; la pièce tourne au sirvente contre les Allemands.

Cependant là-bas les Germains,
Dont l'aspect béat et tranquille
Dissimule d'ardents hymens,
Pullulent et font tache d'huile !

Les *Contes d'aujourd'hui* sont un recueil moins mouvementé, mais aussi moins en rapport avec le talent spécial du poète. La prose lui est moins familière ; ses récits paysans sont un peu trop polis. Il faut toutefois citer comme un chef-d'œuvre de drôlerie Moraud d'Auxon, ce paysan ivrogne à qui des mauvais plaisants persuadent qu'il n'est pas un tel, mais Moraud d'Auxon. *La Fin du monde* est dans un autre genre une juste critique du temps présent. J'aime moins deux ou trois nouvelles un peu trop épicées pour les gens tranquilles. — H. B.

*
* *

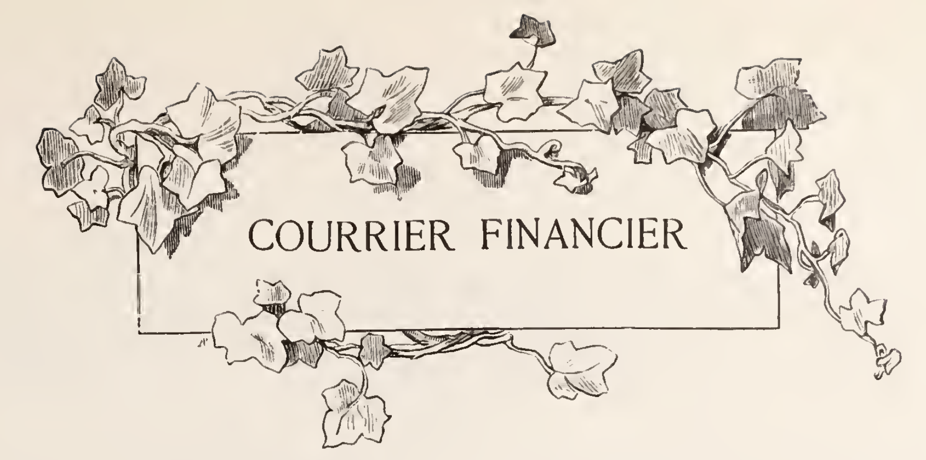
NUITS BLANCHES. JOURS DE SOLEIL, par M. ADOLPHE THALASSO. 2 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

J'hésite devant ces deux plaquettes : quelques vers sont d'une facture agréable et d'un joli sentiment, d'autres sont tout à fait médiocres et montrent une regrettable ignorance de notre langue. On me dit que M. Adolphe Thalasso est né à Constantinople et on voudrait, pour cette cause, le comparer à André Chénier. Pour cela, je m'y refuse. Ses vers peuvent paraître fort jolis à Péra ; quelques-uns sont d'un rythme qu'on accepterait à Paris, mais à force de grossir l'éloge, on finit par en faire un pavé, et, en vérité, je me refuse à le lancer. — F. M.

*
* *

LE JARDIN DES RACINES NOIRES, par ERNEST PRAROND. 1 vol. in-12. *Lemerre,* éditeur.

Que vient faire ici le souvenir du père Lancelot ? Lui, n'avait point ruminé le pessimisme — quoique, en y regardant de près, dans le jansénisme et à Port-Royal, on se trouve en face du pessimisme chrétien — mais ceci admis, comme ce titre est heureux pour des vers et comme il est suggestif. Oui, c'est bien ici le jardin des racines noires, de celles qui s'enfoncent dans la terre grasse où les cadavres dorment, de celles qui pompent la vie dans la mort et qui dispersent, ouvrières macabres, dans le circulus universel, les molécules des corps. Pour gais, folâtres et rieurs, les vers de M. Prarond ne le sont pas ; mais s'ils ont parfois quelque obscurité, c'est par excès de pensée et certaines pièces sont tout à fait à remarquer. — L. P.



COURRIER FINANCIER

Paris, le 24 juin 1887.

Depuis notre dernier bulletin, la physionomie du marché s'est sensiblement améliorée ; depuis la formation du ministère, les passions se sont apaisées. On a tort de croire que notre monde financier est opposé à la forme républicaine. Cela n'est pas exact, et on se rend bien compte, d'ailleurs, des difficultés que rencontrerait une autre forme de gouvernement. On est donc tout disposé à faire un mariage de raison avec la République, pourvu qu'elle soit conservatrice. Nous en sommes toujours à la formule de M. Thiers.

On ne peut pas contester que le cabinet Rouvier et tous ses actes aient été favorablement accueillis par le monde des affaires. Tout ce qu'on désire, c'est que la Chambre lui consente un long bail. La politique étrangère est calme et on ne voit pas ce qui pourrait troubler la paix européenne dans le cours de l'année. Aussi, plusieurs grosses opérations ont-elles été conclues telles que la conversion du Crédit foncier russe et la constitution du monopole des tabacs en Espagne ainsi que l'émission des obligations des Chemins de fer italiens.

Si la place de Paris se prête moins aux émissions que Londres et Berlin, c'est que les grosses charges fiscales s'y opposent. Le Trésor trouverait son compte en les réduisant. Mais il est évident que dans les moments où celui-ci est obligé de faire flèche de tout bois, il est très difficile d'obtenir des dégrèvements.

La Compagnie royale portugaise vient d'émettre un emprunt à Paris ; c'est le Crédit lyonnais, la Banque de Paris et le Crédit industriel qui offrent 100,000 obligations 4 °/₀ rapportant 18 fr. 50 nets, au cours de 440 francs. Sans contester en aucune façon la solvabilité de cette Compagnie, ni dénigrer une émission qui aura, d'ailleurs, eu lieu déjà, quand ce bulletin paraîtra, nous ne saurions nous empêcher d'exprimer notre surprise sur la gestion de cette entreprise depuis le moment où les anciens administrateurs français ont été mis à l'écart.

Des plaintes très sérieuses se sont produites et dans les journaux portugais et dans les journaux allemands, plaintes qui auraient certainement empêché une émission sur les places allemandes. Le Conseil d'administration, au lieu de réfuter avec énergie des allégations si préjudiciables à sa gestion, s'est contenté de publier une déclaration dans les organes officieux de la Compagnie, d'après laquelle il s'engageait à donner des explications à l'Assemblée générale qui a eu lieu récemment à Lisbonne. Or, ces explications n'ont pas été fournies et la voix de la minorité a été étouffée.

On a beau dire que le Conseil d'administration s'appuie sur 40,000 actions formant quatre septièmes du capital social, cela ne dispense point de répondre aux accusations si graves qui se sont produites à cette assemblée. Car on sait combien il est facile d'obtenir des majorités quand il s'agit d'actions au porteur et les fortes demandes d'actions avant la réunion de l'assemblée font croire que la grande majorité ne pourrait exister que temporairement. Et quand même le groupe du conseil posséderait toutes les actions, il resterait toujours à sauvegarder l'intérêt des obligataires dans la bonne gestion des affaires sociales. On comprend facilement que, tant qu'il y aura des points aussi noirs, on aura de la peine à prouver que l'obligation des chemins portugais est une valeur de premier ordre.

Le Comptoir d'escompte de Paris, la Société générale et le Crédit lyonnais émettront, pour le gouvernement hellénique, le 28 juin, 192,849 obligations de 500 francs, rapportant 20 francs par an, nets de tout impôt ou retenue et remboursables en 75 ans, par rachats ou par tirages semestriels.

Prix d'émission 395 francs, jouissance du 1er juillet, dont 25 francs en souscrivant, 75 francs à la répartition du 5 au 9 juillet, 100 francs le 2 août, 100 francs le 15 septembre et 95 francs le 2 novembre 1887 avec faculté d'anticipation à 4 °/₀ l'an, de sorte que le prix de l'obligation libérée à la répartition ressort à 392 fr. 50.

95,000 obligations sont réservées pour la place de Londres, et 97,849 pour la France, la Grèce, etc.

On sait qu'une garantie spéciale est affectée à cet emprunt et qu'elle consiste dans la perception, par une société de régie constituée par les contractants de l'emprunt, des produits des monopoles du sel, pétroles, cartes à jouer, allumettes, papier à cigarettes et émeri de Naxos. Ces produits sont affectés au service des intérêts et de l'amortissement.

L'annuité nécessaire pour le service des intérêts et de l'amortissement en 75 ans du présent emprunt est de 5,700,000 francs, sans tenir compte de l'économie résultant pour le gouvernement des rachats au-dessous du pair.

L'économie que le gouvernement réalisera par l'annulation des titres actuellement existant s'établit comme suit :

Les 328,070 obligations 5 °/₀ 1884, non amorties, seront réduites à 200,000	
128,070 obligations à annuler : annuité correspondante	3,935,000 fr.
Emprunts intérieurs de 25 et 4 millions	1,400,000
Bons du Trésor garantis par les monopoles : charge annuelle	1,700,000
	7,035,000
Contre l'annuité du présent emprunt	5,700,000
Économie	1,335,000 fr.

Somme qui se réduit à environ 500,000 francs, si l'on tient compte de la différence entre le coupon des obligations 5 % 1884 non encore mises en circulation, et l'intérêt des avances auxquelles elles servent de gage.

PRODUIT DES MONOPOLES

Les monopoles du pétrole, des allumettes et cartes à jouer administrés par les banques qui ont négocié au gouvernement les bons du Trésor garantis par ces monopoles, ont produit sous cette administration, à laquelle la Société de la Régie des monopoles va succéder.	5,100,000 dr.
1,500,000 okes de sel à dr. 15	2,250,000
Le monopole du papier à cigarettes	2,500,000
Le monopole de l'émeri de Naxos	400,000
	10,250,000 dr.
Paiement des fournitures nécessaires pour les monopoles, commissions et frais de régie	2,850,000 dr.
	7,400,000 dr.
Soit au change de 125	5,920,000 fr.

sans tenir compte de l'augmentation des recettes devant résulter de l'administration des monopoles par la Société de la Régie.

Nous n'avons que peu de choses à ajouter. Les Anglais, avec le bon sens qui les caractérise, appellent cet emprunt : « Greek monopole loan ». Le gouvernement hellénique a traversé les temps les plus critiques avec une grande sagesse et il s'est mis sérieusement à la besogne pour apporter de l'ordre dans ses affaires. La notice dit justement :

Le fonctionnement ainsi que les droits et charges de la Société de la Régie des monopoles constituent une charte-partie irrévocable entre le gouvernement hellénique et les porteurs d'obligations de l'emprunt, de telle sorte que, jusqu'à remboursement intégral de l'emprunt, les droits administrés par la Société pourront être modifiés par le gouvernement, mais pourvu que ces modifications ne puissent, de quelque façon que ce soit, porter atteinte aux chiffres des produits nécessaires pour assurer le service régulier des intérêts et de l'amortissement de l'emprunt.

Sur les 340,000 obligations de 1884, 140,000 seront annulées; en outre, les bons du Trésor garantis par les monopoles du sel et du pétrole et les titres non encore amortis des anciens emprunts intérieurs 8 et 9 % de 25 et de 4 millions, sont retirés de la circulation et annulés.

Par suite de l'annulation de ces titres, le service des intérêts et de l'amortissement de la totalité du présent emprunt n'ajoute aucune charge nouvelle au budget du royaume, mais constitue au contraire une économie de 500,000 francs par an, environ, sur les charges actuelles du service de la dette publique.

A l'heure qu'il est, l'emprunt se trouve déjà presque entièrement souscrit à Londres.



Les Gérants : L. BOUSSOD, R. VALADON.

ART ET INDUSTRIE

HARO FRÈRES

PEINTRES-EXPERTS

Restaurateurs des Tableaux du Ministère des Travaux publics et de la Ville de Paris

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

GALERIE DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

14, rue Visconti et 20, rue Bonaparte

LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE

35, PASSAGE DES PANORAMAS

GRAND CHOIX DE

Beaux Ouvrages Anciens et Modernes

BEAUX-ARTS, LITTÉRATURE, HISTOIRE

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE, SUR DEMANDE AFFRANCHIE

FOURNITURES GÉNÉRALES

pour la

PHOTOGRAPHIE

L. PICARD

57, Rue Saint-Roch (coin de l'avenue de l'Opéra)

APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

TOUS ACCESSOIRES

Objectifs, glaces au gélatino-bromure, papiers sensibilisés, cartes, bristols, produits chimiques purs, nouveautés.

ENVOI DU CATALOGUE GÉNÉRAL SUR DEMANDE

TABLEAUX MODERNES & ANCIENS

de premier ordre

EXPOSITION PERMANENTE

M. Kleinberger et fils

5, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Succursales : VIENNE — BUDAPEST — CARLSBAD

CHALOT

PHOTOGRAPHE

PARIS — 18, RUE VIVIENNE, 18 — PARIS

Membre du Jury et hors concours

A L'EXPOSITION DES SCIENCES ET DES ARTS, 1886

Portraits instantanés pour enfants. — Portraits directs (sans grandissement), depuis le format 24/30 jusqu'au 45/60 inclusivement, par les procédés dits inaltérables au charbon, platine, gélatino-bromure, gélatino-chlorure, etc., etc. — Émaux noirs et couleurs, Pastels, Aquarelles et Photographies peintes à l'huile.

LA MAISON SE CHARGE DE TOUTES LES OPÉRATIONS CONCERNANT LA PHOTOGRAPHIE

EXPOSITION : Boulevard des Capucines, 10

TÉLÉPHONE

PORTRAITS

by



182, REGENT STREET, W.



E. MARY & FILS

26, Rue Chaptal, Paris

FOURNITURES pour **Peinture à l'Huile**, l'**Aquarelle**, le **Pastel**, le **Dessin** et le **Fusain**; la **Peinture Tapisserie**, la **Barbotine**, le **Vernis-Martin**, la **Gravure à l'eau-forte**, etc.

ARTICLES ANGLAIS

Seuls réprésentants de la MAISON CH. ROBERSON & C° de Londres.

7, Rue de l'Estrapade, Paris

CH. MAGNIER ET SES FILS

RELIEURS ET DOREURS

RELIURES DE LUXE

RICHES ET ARTISTIQUES

RELIURES SPÉCIALES

sur onglets

POUR ATLAS, COLLECTIONS DE PHOTOGRAPHIES, etc.



Location de ce qui concerne tout le Linge d'intérieur. — Location de Linge et d'Argenterie

TÉLÉPHONE

L. LEROY



PARIS — 16, rue Christophe-Colomb, 16 — PARIS

LOCATION DU MATÉRIEL COMPLET D'ARGENTERIE, CRISTAUX, PORCELAINES, SURTOUTS, BRONZES, SIÈGES, TABLES LUMINAIRES

MAISON HURET
Fondée en
1822



PARIS
8, Rue Jacob

Recommandé par les Célébrités médicales.

Maison BROCARD

17, Faubourg Saint-Honoré et Rue Boissy-d'Anglas, 17

FOURNISSEUR DES AMBASSADES
D'ANGLETERRE, DE RUSSIE, ETC.

GRAND CHOIX D'ARTICLES DE DESSERTS

Livraison à domicile dans tout Paris

ENTREPOT HORS PARIS POUR LA PROVINCE

Bière de Conserve

BRASSERIE DU PÊCHEUR

MÉDAILLE d'or — **A. ANTOINE** — PARIS 1886

LACOSTE & HUREAU SUCCrs

79, rue de l'Ourcq, 79

ENVOI A DOMICILE

Par Fûts, Demi-Fûts et Paniers de 15 bouteilles.

LA LORRAINE

V. CHAMPION
BRASSEUR
XERTIGNY (Vosges)

DÉPOT A PARIS
CHAMPION & VIREY, 24, rue Louis-Blanc

FRANCO à domicile { En fûts : 63 fr. l'hectolitre (fûts de toutes les contenances).
En cruchons : 4f50, 6f, 7f50 le panier de 12, suivant grandeur.

F. BOREL & Cie à Levallois-Perret (Seine)

GRILLAGES MÉTALLIQUES

ET AUTRES

Pour ***Chasses, Chenils, Faisanderies, Volières*** *et* ***Poulaillers***

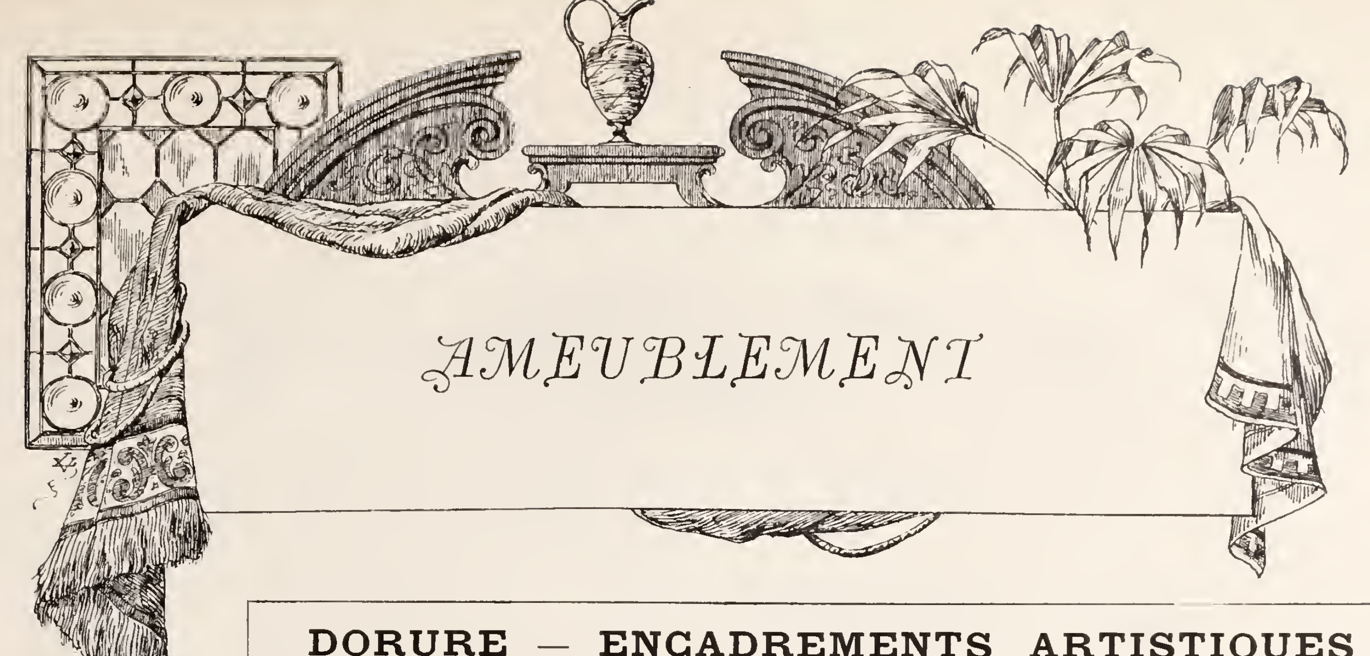
RONCES ARTIFICIELLES



ESPALIERS ET CONTRE-ESPALIERS

Grillages à la Main

Clôtures en Tous Genres


AMEUBLEMENT



Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

POUR LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET LE CANADA

La Revue " Les Lettres et les Arts " est mise en vente par souscription au prix uniforme de 72 dollars par an. On ne souscrit que pour une année au moins, et l'abonnement court jusqu'à ce que la souscription soit retirée par ordre spécial de l'abonné.

Les souscripteurs peuvent se procurer, au prix de 5 dollars, une couverture mobile en maroquin du Levant, ornée d'une dentelle d'or, exécutée spécialement pour la Revue, et portant le titre " Les Lettres et les Arts. "

CHARLES SCRIBNER'S SONS, ÉDITEURS

743 et 745 Broadway, New-York.



